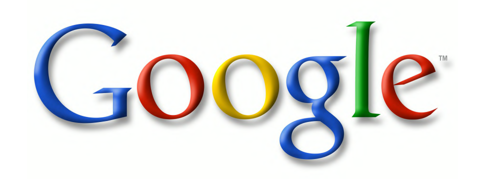





LELAND·STANFORD·JVNIOR·VNIVERSITY

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

TOME 41.

RÉPERTOIRE GÉNÉRAL

DU

THÉATRE FRANÇAIS

COMPOSÉ

DES TRAGÉDIES, COMÉDIES ET DRAMES,

DES AUTEURS DU PREMIER ET DU SECOND ORDRE,

Restés au Théâtre Français;

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE.

THÉATRE DU SECOND ORDRE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VII.



A PARIS,

CHEZ MME VEUVE DABO,

A la Librairie Stéréotype, rue Hautefeuille.

1822.

LE
PHILOSOPHE MARIÉ,
OU
LE MARI
HONTEUX DE L'ÊTRE,
COMÉDIE,
PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 15 février 1727.

PERSONNAGES.

ARISTE.

DAMON, ami d'Ariste, et amant de Céliante.

LE MARQUIS DULAURET, autre ami d'Ariste, et amant de Mélite.

LISIMON, père d'Ariste.

GÉRONTE, oncle d'Ariste.

MÉLITE, femme d'Ariste.

CÉLIANTE, sœur aînée de Mélite.

FINETTE, suivante de Mélite.

Un Laquais.

La scène est à Paris, chez Ariste.

LE PHILOSOPHE MARIÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

(Le théâtre représente un cabinet de livres. Ariste est assis vis-à-vis une table, sur laquelle il y a une écritoire et des plumes, des livres, des instruments de mathématiques, et une sphère.)

ARISTE, *seul, en robe de chambre.*

Oui, tout m'attache ici ; j'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent loisir ;
J'y vis tranquille, heureux, à l'abri de l'envie :
La folle ambition n'y trouble point ma vie :
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes désirs pleinement satisfaits
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire,
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser,
Les muses aussitôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grâce à leur badinage,
D'un savant orgueilleux l'air farouche et sauvage.

J'ai mille courtisans rangés autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, et j'y commande en roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement, toujours contrarié :
Ici je suis garçon : là je suis marié...
Marié... C'est en vain que l'on se fortifie,
Par le grave secours de la philosophie,
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver :
Au sein de la sagesse il sait nous captiver.
J'en ai fait, malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma femme, après tout, est sage et vertueuse ;
Plus amant que mari, je possède son cœur ;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame ?
Ma femme est toute aimable; oui, mais elle est ma femme.
En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit, avec art, cachés à mon amour.
Sexe aimable et trompeur ! c'est avec cette adresse
Que vous savez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étois ! Ai-je dû présumer
Que le ciel pour moi seul eût pris soin de former
Ce qu'on ne vit jamais, une femme accomplie ?
Je l'ai cru cependant, et j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis, d'éviter tous débats ;
De prendre patience et d'enrager bien bas.

(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte que Damon entre sans être aperçu, et s'appuie sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, et toujours sans le voir :)

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON.

ARISTE.

Me voilà justement. C'est la vive peinture
D'un sage désarmé, domté par la nature.
C'est toi qui le premier, attaquant ma raison,
Sus me faire, à longs traits, avaler le poison,
Cruel ami; c'est toi dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantas sa douceur et sa docilité :
Ma confiance en toi fit ma crédulité.

DAMON.

Vous en repentez-vous?

ARISTE, *surpris en l'apercevant.*

Ciel! que viens-je d'entendre?
Est-ce vous?

DAMON.

C'est moi-même.

ARISTE.

A quoi bon me surprendre?

DAMON.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez, et moi
Je vous réponds.

ARISTE.

Fort bien. Je vous jure ma foi
Que je me croyois seul.

DAMON.

A mon tour, je vous jure
Que je suis fort surpris d'une telle aventure.

Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

ARISTE, *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

DAMON.

Le mal est-il si grand ?

ARISTE.

Il ne devroit pas l'être ;
Je m'en flattois, du moins.

DAMON.

N'êtes-vous pas le maître,
Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit,
D'y mettre ordre au plus tôt ?

ARISTE.

Non ; car il est écrit
Qu'un mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois su me contraindre :
Mais, puisque le hasard a trahi mon secret,
Avec vous, désormais, je serai moins discret.

DAMON.

Je ne vous comprends point.

ARISTE.

Pourquoi ?

DAMON.

Le mariage,
Quoi qu'on en puisse dire....

ARISTE.

Est un rude esclavage.

DAMON.

Pour les femmes.

ARISTE.

Bientôt vous aurez votre tour;
Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un mari, qui s'est fait un système
De n'aimer que sa femme, et d'être aimé de même,
Doit, pour se conserver cette félicité,
N'avoir plus de raison, ni plus de volonté.

DAMON.

Pourquoi? Quand une femme est douce et raisonnable...

ARISTE.

Cent belles qualités rendent la mienne aimable;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

DAMON.

Que lui reprochez-vous? Parlez de bonne foi.

ARISTE.

Son indiscrétion, qui me tient en cervelle,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence,
A des femmes, surtout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

DAMON.

Je prévois à regret
Que votre intention ne sera pas suivie:
Mais, au fond, pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sache rien?

ARISTE.

Plût au ciel!

DAMON.

Et pourquoi?

ARISTE.

C'est qu'un secret lien,
Formé depuis deux ans, à l'insu de mon père,
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

DAMON.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous...

ARISTE.

Mais je crains sa douleur bien plus que son courroux.
Vous savez à quel point je l'aime et le respecte :
Ma tendresse pour lui lui deviendra suspecte,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement, sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous, ma foiblesse
Est de rougir d'un titre et vénérable et doux,
D'un titre autorisé, du beau titre d'époux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du temps ont rendu ridicule.
Ce motif, je le sens, n'est pas des plus sensés;
Mais...

DAMON.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence;
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'appuyiez pas sur un autre motif
Dicté par l'intérêt, et bien plus positif,
Celui de ménager un oncle fort avare,
Quoique puissamment riche : assez dur et bizarre
Pour vous déshériter indubitablement,
S'il vous sait marié sans son consentement.
Voilà pour votre femme une raison puissante.

ARISTE.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma femme, après tout, n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat et me met en souci :
Sa sœur, plus imprudente, et si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaie, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taisant tour à tour,
Enfin, changeant d'humeur mille fois en un jour ;
Sa sœur, votre future, et qui, par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au désespoir par de fréquents écarts,
Et de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'originaux, d'ennuyeuses commères,
Qui me font avaler cent pilules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment
Pour lui rendre visite à son appartement.
Dès que j'entre, on se taît. On se parle à l'oreille.
On sourit. Par degrés le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différents,
C'est que ma belle-sœur, fine et dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée,
Et que je dois compter que, dans fort peu de jours,
J'aurai pour confidents la ville et les faubourgs.

DAMON.

Je suis au désespoir d'une telle imprudence :
Et je vais, de ce pas, quereller d'importance
Madame votre femme et votre belle-sœur.

ARISTE.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en douceur.
Mais avertissez bien ma prudente compagne
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,

Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

DAMON, *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art, votre science
A vous mettre en état de prendre patience.

ARISTE, *sur le même ton.*

Et vous, pour m'imiter, et par précaution,
D'avance faites-en bonne provision :
Vous en aurez, ma foi, plus besoin que moi-même.
Je connois Céliante, et je crains...

DAMON.

Moi, je l'aime.
Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom et ma naissance,
Je vois, sur mon sujet, que sa fierté balance,
Excite son caprice, et lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main;
Mais elle m'aime, au fond. Et si jamais mon frère
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point-d'honneur,
Je me ferai connoître à votre belle-sœur.

ARISTE.

Le plus tôt vaut le mieux, croyez-moi.

DAMON.

Je vous quitte,
Et vais gronder pour vous Céliante et Mélite.

SCÈNE III.

ARISTE, *seul.*

Je brûle de le voir par l'hymen engagé;
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(*Il retourne à sa table, et se remet à lire.*)

SCÈNE IV.

ARISTE, FINETTE, *qui observe quelque temps Ariste avant que de parler.*

FINETTE, *à part.*

(*Haut.*)

Toujours lire! Monsieur, madame votre femme...

ARISTE.

Crie encore plus haut.

FINETTE.

Très volontiers. Madame
Votre...

ARISTE.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fût prononcé céans:
Ne t'en souvient-il pas?

FINETTE.

Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, monsieur, je vous supplie?

ARISTE.

Premièrement, celui de me désobéir.

FINETTE.

Passe.

ARISTE.

Secondement...

FINETTE.

J'enrage. A vous ouïr,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
De donner à madame un titre légitime.

ARISTE.

Finette!

FINETTE.

Quoi, monsieur?

ARISTE.

Il faudroit m'écouter
Quand je parle.

FINETTE.

Ah! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours et les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais...

ARISTE.

Voulez-vous bien permettre
Que je dise deux mots?

FINETTE.

Quatre, si vous voulez.

ARISTE.

Vous savez qu'un secret...

FINETTE.

Deux ans sont écoulés
Depuis que nous menons une vie équivoque;
Je n'y puis plus tenir, le secret me suffoque.

ARISTE.

Ma patience, enfin, pourroit bien se lasser.

FINETTE.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer,
Pendant deux ans entiers, des femmes à se taire.

Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastère,
Jeûner, prier, veiller, et parler tout mon soûl.

ARISTE, *se levant.*

Parlez, morbleu! parlez; je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point, seulement, qu'elles soient immobiles;
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

FINETTE.

Oui; mais ce point, monsieur, c'est le fruit défendu;
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts, la plus grossière viande,
Que l'on me défendroit constamment de goûter,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez, après cela, si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

ARISTE.

Quel travers! Quel esprit de contradiction!
Quel fonds d'intempérance et d'indiscrétion!
Voilà les femmes.

FINETTE.

Soit. Mais, telles que nous sommes,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les hommes,
Même les plus huppés; et nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse et l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes;
Vous avez la raison, et nous avons les charmes.
Le brusque philosophe, en ses sombres humeurs,
Vainement contre nous élève ses clameurs;
Ni son air renfrogné, ni ses cris, ni ses rides,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science et ses réflexions,
Il se croit à l'abri de nos séductions.

Une belle paroît, lui sourit, et l'agace :
Crac... au premier assaut elle emporte la place.

ARISTE, *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

FINETTE.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Braillant autour de vous ; et vous-même, en cachette,
Jouant à cache-cache, ou bien à climussette.

ARISTE, *à part.*

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.
(*Haut.*)
Faisons trève, de grâce, à tout ce badinage.
Je veux, encore un temps, cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un oncle dont le bien fait mon ambition.

FINETTE.

Quoi ! vous ambitieux ? Je vois qu'un philosophe
Est fait comme un autre homme, et de la même étoffe :
Et qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentiments
Que vous nous étaliez, monsieur, à tous moments ?
« Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses,
« C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
« Que cette hydropisie a fait de malheureux !
« Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux ;
« Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
« Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un empire. »
Et zeste, si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez : serviteur, je ne suis pas si sot.

ARISTE.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sais leur donner des bornes légitimes ;

Et je serois maudit un jour par mes enfants,
Si j'étois philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage :
Je dois leur ménager un puissant héritage.

FINETTE.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais messieurs vos enfants sont encore à venir;
Peut-être viendront-ils. Cependant...

ARISTE.

Quoi?

FINETTE.

J'augure
Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

ARISTE.

Mais, je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

FINETTE.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

ARISTE.

Finette a de l'esprit, et s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un temps les airs d'une fille suivante,
Que trop de bonté gâte et rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit sans s'en embarrasser;
Un jour elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention;
Sinon, gare l'instant de la conclusion.

FINETTE.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.

Je vois qu'un philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret;
Surtout si ce quelqu'un est d'un sexe qui penche
Au plaisir de jaser et d'avoir sa revanche.

ARISTE.

Ta réplique est très juste; et les maîtres prudents
Doivent au poids de l'or payer leurs confidents.
(Il lui donne de l'argent.)
Voici pour t'apaiser et t'imposer silence.
(À part.)
Mon lot est de souffrir et d'avoir patience.

FINETTE.

Votre secret, monsieur, grandement me pesoit:
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète:
Répétez-les souvent, et je serai muette.

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela, je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paierez bien, je vous réponds de moi.
Mais, à propos, vraiment, j'oubliois de vous dire
Que votre femme... non, que madame désire...

ARISTE.

Madame?

FINETTE.

Ma maîtresse. Ah! j'y suis, dieu merci!
Que ma maîtresse donc voudroit venir ici,
Pour vous entretenir sur certaines affaires...

ARISTE.

Nos entretiens de jour ont fort peu nécessaires;

Nous aurons cette nuit le temps de nous parler.
De grâce, empêche-la de venir me troubler;
Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit, je vais vous sauver sa visite.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

LA douceur et l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnements les plus démonstratifs;
Et ce sont, à mon gré, deux moyens infaillibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit:
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme et plus tranquille,
Employons mon loisir à quelque ouvrage utile.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE.

ARISTE, *apercevant sa femme.*

COMMENT! c'est vous?

MÉLITE.

Mon dieu! d'où vient cette frayeur?
Est-ce donc que ma vue inspire tant d'horreur?

ARISTE.

Eh non! vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être:
Mais dans mon cabinet devriez-vous paroître?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

MÉLITE.

Oui: mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important, auquel il faut mettre ordre.

ARISTE.

De ce que vous voulez, rien ne vous fait démordre.

MÉLITE.

Devez-vous me blâmer, si je cherche à vous voir?
Je contente mon goût, et je fais mon devoir.

ARISTE.

Le devoir d'une femme est d'être complaisante.

MÉLITE.

Tranchez le mot, mon cher, dites obéissante.
Vous n'aimez d'un mari que son autorité;
Je lui dois immoler toute ma liberté.

ARISTE.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran, c'est me faire injustice:
J'exige des égards, et non pas des respects;
Cachez notre secret par des soins circonspects;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance,
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MÉLITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser?

MÉLITE.

Eh mais! il penseroit.... Après tout, que m'importe?

ARISTE.

Ciel! peut-on de sang-froid m'assommer de la sorte?
Que vous importe? Eh quoi! pouvez-vous oublier
Le motif qui m'engage à ne rien publier?...
Que dis-je? qui me force à tout mettre en usage
Pour ôter tout soupçon de notre mariage?

MÉLITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MÉLITE.

Pour moi, je m'asservis à ce que vous voulez.
Mais comment empêcher que le monde ne voie?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MÉLITE.

Que j'en aurois de joie!

ARISTE.

Toujours contrarier!

MÉLITE.

Vous avoir pour époux
Est un bonheur pour moi si touchant et si doux;
Il me flatte à tel point, j'en suis si glorieuse,
Que, s'il étoit connu, je serois trop heureuse.
Si je suis criminelle en marquant ce désir,
Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE, *à part.*

Me voilà désarmé pour être trop sensible.
L'adresse d'une femme est incompréhensible.

MÉLITE.

Vous me voulez du mal, et je ne sais pourquoi.

ARISTE.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

MÉLITE

La raison, s'il vous plaît?

ARISTE.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrète, et femme de promesse:
Car vous m'aviez promis très solennellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,

Que, tant que je voudrois qu'on en fît un mystère,
Votre sœur en seroit seule dépositaire.

MÉLITE.

Il est vrai.

ARISTE.

Toutefois, grâce à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidents.

MÉLITE.

Accusez-en ma sœur, dont la langue indiscrète
Ne peut tenir long-temps une affaire secrète.
Jamais, sur ce sujet, je ne vous ai trahi.
Je n'ai, jusqu'à présent, que trop bien obéi.

ARISTE.

Vous en repentez-vous?

MÉLITE.

Oui.

ARISTE.

Quelle en est la cause?

MÉLITE.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; et j'apprends tous les jours,
Que cela fait tenir d'impertinents discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rempart contre la médisance;
Et, sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais, puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

ARISTE.

Eh quoi?

MÉLITE.

C'est que, du moins, le marquis du Lauret,
Ou par vous, ou par moi, sache notre secret.

ARISTE.

Le marquis! Pouvez-vous me tenir ce langage?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit courtisan, et qu'il ne sache rien,
C'est un sage, caché sous un joyeux maintien,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une femme, et même une maîtresse,
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité,
Que d'être, à tous égards, en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus? Cent fois, en sa présence,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence,
Que, s'il sait une fois que je suis marié,
Par ses traits, en tous lieux, je serai décrié.

MÉLITE.

Quoi donc! doit-on rougir des nœuds du mariage?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage,
De principes, d'humeur, ou soutenir l'affront
D'être tympanisé: je n'en ai pas le front.

MÉLITE.

Cependant il faut bien vaincre cette foiblesse,
Et tout dire au marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse
De lui déclarer tout?

MÉLITE.

Un jour vous le saurez;
Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sachons donc ce motif.

MÉLITE.

Il est très raisonnable,
Et, pour ne rien celer, il est indispensable.

ARISTE.

Pourquoi ? Vous m'étonnez.

MÉLITE.

Je ne dirai plus rien.

ARISTE.

Poursuivez ; je le veux.

MÉLITE.

Vous le voulez ? Eh bien !
Ce sage courtisan, ce railleur si terrible,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insensible,
Quand il sort de chez vous, ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

ARISTE.

A vous ?

MÉLITE.

A moi.

ARISTE.

Mélite !

MÉLITE.

Eh bien ?

ARISTE.

Quelle apparence
Que....

MÉLITE.

J'avois résolu de garder le silence,
De peur de vous commettre avec lui : mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin ;
Pour la faire cesser, le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez, s'il vous plaît, mais décidez dans peu,
Qui de vous, ou de moi, lui fera cet aveu.

Je vous laisse un moment rêver à cette affaire.
Mais, ce jour expiré, je ne puis plus me taire.

SCÈNE VII.

ARISTE, *seul.*

Attendez.... Elle fuit. Quel embarras maudit!
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit?
Cela ne peut pas être; et le marquis.... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour.... Non, elle est trop sage,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin que conclure et que déterminer?
Le marquis amoureux! Dans le fond de mon âme
Je suis ravi.... De quoi? Qu'il en conte à ma femme?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé....
Mon honneur!... Qu'on est sot quand on est marié!
Allons voir le marquis. Tâchons, avec adresse,
De lui faire à moi-même avouer sa foiblesse:
Plus elle sera grande, et moins je le craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCENE I.

CÉLIANTE, FINETTE.

(Le théâtre représente une salle.)

CÉLIANTE.

Le marquis du Lauret va venir?

FINETTE.

Oui, madame.

CÉLIANTE.

Crois-tu qu'il m'aime?

FINETTE.

Non.

CÉLIANTE.

Dans le fond de mon âme
J'en suis au désespoir.

FINETTE.

Oh! je n'en doute pas.
La plus rare beauté n'a pour lui nul appas.

CÉLIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête;
Et j'en viendrois à bout, si je l'avois en tête.
Il est un certain art, que je sais à ravir,
Pour fixer un tel homme et pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CÉLIANTE.

Parles-tu tout de bon?

FINETTE.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Je te jure
Que bientôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux, dès aujourd'hui, le voir à mes genoux.

FINETTE.

S'il vous aime une fois, à quoi tend l'entreprise?

CÉLIANTE.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise,
Qu'un grand bien, cent aïeux, un haut rang dans l'État
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

FINETTE.

Pour fat, il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence:
Du reste, auprès du sexe il est respectueux,
Et se feroit aimer, s'il étoit amoureux.
Mais, je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire;
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir, à l'aimer tout de bon,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien confident, c'est l'ami de mon maître;
Vous l'aimez; cependant, si je puis m'y connoître,
Vous prétendez en faire un mari complaisant.
En ce cas, le marquis vous conviendroit autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode;
Et tout homme de cour doit être époux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un mari
Soit fat, s'il vous permet d'avoir un favori?

CÉLIANTE.

Mais, au fond, tu dis vrai.

FINETTE.

Comment! Je vous étale
Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point;
N'étant pas gentilhomme, il ne vous convient point;

CÉLIANTE.

Tu te trompes, Finette; et, malgré l'apparence,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance,
Et que par des raisons que nous saurons un jour....

FINETTE.

Ah! voilà justement de vos romans d'amour.
Pour moi, je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une âme intéressée.
Une tante, en mourant, vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis, si facile :
Mais osez l'épouser, il sera moins docile.

CÉLIANTE.

J'entre dans tes raisons, et je les applaudis;
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans, avec un soin extrême,
J'élude mon penchant, et le combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin, pour me guérir, je me suis exilée;
Tout cela vainement. Je suis ensorcelée.
Attends.

FINETTE.

Quoi?

CÉLIANTE.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le désespérer.

FINETTE.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à présent d'un secours admirable.
Quand vous extravaguez, vous êtes raisonnable.

CÉLIANTE.

Je ne me suis jamais trouvé tant de raison.

FINETTE.

Que Damon ne vient-il! Mais vous ferez l'oison,
Sitôt qu'il paroîtra.

CÉLIANTE.

J'excite mon courage
A lui faire au plus tôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traitons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma sœur.

FINETTE.

Eh bien donc! ma maîtresse
De notre philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné, pour la première fois,
A des vivacités, qui, comme je prévois,
Pourront dégénérer en aigreur très fâcheuse,
Et rendre, quelque jour, votre sœur moins heureuse.
Cela vous déplaît-il?

CÉLIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma sœur excitoit mon envie,
Et fait, depuis deux ans, le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc, madame, et pestez bravement;
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre, si touchant, et si rempli de charmes,
Que notre philosophe en a versé des larmes.
Et moi qui parle, moi, je ne puis y penser,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(Elle pleure.)

CÉLIANTE.

Ils s'aiment donc toujours?

FINETTE.

Plus que jamais, madame.
Mon maître est à présent l'esclave de sa femme.

CÉLIANTE.

Le sot!

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité,
Et plus, depuis une heure, il en est enchanté.

CÉLIANTE.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Mélite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite?
S'il étoit mon mari, comme je le voudrois,
Plus il seroit soumis, plus je l'approuverois.
Mais avoir pour ma sœur une telle foiblesse!
C'est un aveuglement qui me choque et me blesse;
J'en crève de dépit, et j'en suis en fureur.

FINETTE.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur?

CÉLIANTE.

Comme un monstre.

FINETTE.

Fort bien. Le voici, ce me semble.
Il vient fort à propos, et je vous laisse ensemble.
(Céliante, aussitôt que Finette est sortie, va se placer nonchalamment sur une chaise, et se met à rêver.)

SCÈNE II.

CÉLIANTE, DAMON.

DAMON, *regardant Céliante quelque temps sans qu'elle fasse semblant de l'apercevoir.*

Vous voulez être seule, à ce que je puis voir?

CÉLIANTE.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir:
Mais vous ne sentez rien.

DAMON.

Quoique je vous ennuie,
Je ne puis me résoudre....

CÉLIANTE, *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuie,
On ne sauroit jamais se défaire de vous.

DAMON, *à part.*

Elle est dans ses grands airs, il me faut filer doux.
(Il s'assied dans un coin.)

CÉLIANTE, *vivement.*

Je veux que vous sortiez.

DAMON.

Soit. Mais daignez m'apprendre
Pourquoi.

CÉLIANTE, *reprenant l'air dédaigneux.*

Je n'ai, je pense, aucun compte à vous rendre

DAMON.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage....

CÉLIANTE, *se levant brusquement.*

Ah! vous allez lâcher quelque fadeur.

DAMON.

Je ne dirai plus rien.

CÉLIANTE.

Ma vive ardeur m'engage!
Ne me tenez jamais ce doucereux langage:
Il me fait mal au cœur, je vous en avertis.
Votre goût et le mien sont bien mal assortis.
Ma vive ardeur!

DAMON, *à part.*

Il faut lui passer son caprice.

CÉLIANTE.

Vous prétendez, je crois, me traiter en novice?

DAMON.

Mon dieu! non. Je sais bien que vous ne l'êtes pas.

CÉLIANTE.

Qu'entendez-vous par-là? Sortez.

DAMON.

Tout de ce pas
Je vais me retirer.

CÉLIANTE, *le retenant.*

Non, non, je me ravise.
On ne dit point en face une telle sottise,
Sans avoir le dessein de rompre absolument.
Nous y procéderons dans un petit moment.
Mais je veux, qu'avant tout, votre bouche m'explique,
Ce que vous entendez par le trait satirique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

DAMON.

C'est vous qui, malgré moi, me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi je vous désabuse, et je vous rends justice.

CÉLIANTE.

Et comment?

DAMON.

En disant que vous ne l'êtes point.

CÉLIANTE.

Mais, que voulez-vous dire? Expliquez-moi ce point.

DAMON.

Je veux dire.... Eh! parbleu, cela s'entend de reste.

CÉLIANTE.

Vous ne valez rien.

DAMON.

Moi?

CÉLIANTE.

Mon dieu, qu'il est modeste!
C'est lui qu'il faut traiter en novice.

DAMON, *en riant.*

Entre nous,
Madame, je le suis.... au même point que vous.

CÉLIANTE, *avec fureur.*

Ah! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.
Vous m'en ferez raison.

DAMON.

C'est à quoi je m'engage.

CÉLIANTE.

Au plus tôt.

DAMON.

A l'instant.

CÉLIANTE.

Et de quelle façon ?

DAMON.

Quoique vous m'appeliez pour vous faire raison,
Je vous laisse le choix du temps, du lieu, des armes :
Mais, comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal, ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vider nos débats ?
Vous riez ?

CÉLIANTE.

Oui, je ris, quoique fort en colère.
Cette saillie est bonne, et ne peut me déplaire.
(Elle rit plus fort.)

DAMON.

Je suis ravi de voir, par votre procédé,
Que notre différend sera bientôt vidé.

CÉLIANTE, *reprenant un air sérieux.*

Non, monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

DAMON, *à part.*

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;
Mais je sais le moyen de la faire finir.
(A Céliante.)
Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai, j'ignore par quel crime
J'allume votre haine, et je perds votre estime.
Mes soupirs, mes respects, ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer :
Je le sens, j'en mourrai ; mais pour votre supplice,
Cruelle, après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez, quand vous ne m'aurez plus,
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CÉLIANTE, *s'attendrissant.*

Damon, Damon!

DAMON, *la regardant tendrement.*

O trop funestes charmes!

CÉLIANTE.

Le traître m'attendrit, et m'arrache des larmes.
Écoutez.

DAMON.

Non, je veux que vous me regrettiez,
Et je vous laisse.

CÉLIANTE.

Et moi, je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc; mais c'est par complaisance.

CÉLIANTE.

Par complaisance?

DAMON.

Ou bien, par pure obéissance;
Tout comme il vous plaira.

CÉLIANTE.

Je suis au désespoir!

DAMON.

De quoi?

CÉLIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.
Je voudrois vous haïr.... autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas! vous le pourrez sans une peine extrême.
Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CÉLIANTE.

Ah! comme je mentois!

DAMON.

Quel étrange discours !
Jurer de me haïr, quand, soigneux de vous plaire,
Je....

CÉLIANTE.

Tenez, je vous jure, à présent, le contraire.

DAMON.

Auquel des deux serments croirai-je, par hasard ?

CÉLIANTE.

Au dernier ; c'est le seul où mon cœur ait eu part.

DAMON.

Parlez-vous tout de bon ?

CÉLIANTE.

Oui, je vous le proteste,
L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.
Mon esprit vous outrage, et mon cœur s'attendrit.

DAMON.

Croyez donc votre cœur, et jamais votre esprit.
Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange
Votre esprit contre moi se gendarme ?

CÉLIANTE.

Il se venge
De ce qu'il ne peut pas régler mes sentiments :
Il m'inspire souvent de certains mouvements
Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,
Et tiennent du mépris, et même de la haine.
Vous êtes soutenu par l'inclination,
Mais souvent maltraité par la réflexion.

DAMON.

En voulant m'obliger, vous me faites injure.
J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

CÉLIANTE.

Des défauts ! des défauts ! Je ne finirois point,
Si je voulois à fond examiner ce point.

DAMON.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

CÉLIANTE.

Premièrement, monsieur, sous un air très sincère,
Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

DAMON.

Je pense....

CÉLIANTE.

Écoutez-moi, cela vaut un sermon.
De plus, vous vous croyez un mérite suprême,
Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même :
Vous vous raillez sous main de vos meilleurs amis,
Quoique toujours près d'eux complaisant et soumis :
Votre intérêt vous guide, et seul vous détermine :
Chez vous, en grand secret, l'amour-propre domine :
Quand vous n'êtes point vu, vous courez au miroir,
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

DAMON.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté,
Oserois-je imiter votre sincérité ?

CÉLIANTE.

Fort bien.

DAMON.

Vous êtes belle, aimable, généreuse :
Mais vous êtes hautaine, inquiète, orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui,
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.

Vous avez de l'esprit, mais souvent il s'égare ;
Il vous rend d'une humeur inconstante et bizarre.
Toute femme qui plaît vous trouve en son chemin ;
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité, dont vous faites parade,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix, tout est pour vous matière à discourir,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais, malgré vos défauts, je vous aime à la rage.

CÉLIANTE.

Vous m'aimez ?

DAMON.

Que le ciel m'écrase en ce moment,
S'il fut jamais, madame, un plus fidèle amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes,
Mon cœur, trop prévenu, n'en conçoit point d'alarmes.

CÉLIANTE.

Pour moi, j'en suis frappée ; ils m'alarment pour vous.
Vous me connoissez trop pour être mon époux :
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

DAMON.

Eh bien ! vous l'êtes donc. Êtes-vous satisfaite ?

CÉLIANTE.

Non. Ce fade retour ne sauroit me toucher.

DAMON.

J'ai voulu badiner, et non pas vous fâcher.

CÉLIANTE.

Puis-je compter encor sur votre complaisance ?

DAMON.

Sans doute.

CÉLIANTE.

Pour jamais, évitez ma présence.

DAMON.

Vous raillez.

CÉLIANTE.

Point du tout. Partez dès ce moment,
Ou je ne réponds pas de mon emportement.

SCÈNE III.

CÉLIANTE, *seule*.

Traître, de mes vertus tu fais un beau trophée!
S'il dit vrai, je suis folle et coquette fieffée.
Pour folle, je le suis, puisque j'ai pu l'aimer.
Mais quoi! n'est-il pas fait pour plaire et pour charmer?
Cela n'est que trop vrai, c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé, je ne suis donc pas folle.
Pour coquette, voyons, le suis-je? Franchement,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement:
Je le sens; mais, au fond, est-ce un reproche à faire?
Quoi! peut-on être femme, et ne pas vouloir plaire?
Toute femme est coquette, ou par raffinement,
Ou par ambition, ou par tempérament.
Je suis, ajoute-t-il, inquiète, envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma sœur heureuse,
Et, moins belle que moi, posséder un époux
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil? Eh bien! suis-je si criminelle?
Peut-on n'être pas fière, et savoir qu'on est belle?
Je suis indiscrète? Oui, quelque chose à peu près:
Mais mon sexe est-il fait pour garder des secrets?

Enfin, je suis bizarre et d'un caprice extrême.
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi, monsieur Damon, tout pesé comme il faut,
Vous êtes un menteur, et je n'ai nul défaut.

SCÈNE IV.

MELITE, CELIANTE.

MÉLITE.

Nul défaut? Cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

CÉLIANTE.

En êtes-vous contente?

MÉLITE.

Assurément.

CÉLIANTE.

Fort bien;
Quand je ferai le vôtre, il n'y manquera rien.

MÉLITE, *en souriant.*

Vous me peignez souvent, mais c'est d'une autre sorte.

CÉLIANTE.

Je dis ce que je crois, la vérité m'emporte.

MÉLITE.

Il n'est rien de si beau que la sincérité:
Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

CÉLIANTE.

De semblables erreurs je ne suis point capable;
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MÉLITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CÉLIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bientôt.

MÉLITE.

Comment ?

CÉLIANTE.

En faisant voir aisément, ce me semble,
Qu'en tout point, vous et moi, nous différons ensemble.

MÉLITE.

Si votre caractère est différent du mien,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CÉLIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste ;
Mais, malgré vos replis, on vous connoît de reste.

MÉLITE.

Plus je me fais connoître, et plus on est content ;
Bien d'autres que je sais, n'y gagneroient pas tant.

CÉLIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse
Pour mener un mari dont on plaint la foiblesse.

MÉLITE.

Je tâche de lui plaire ; il reconnoît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je l'avoue, une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MÉLITE.

Le vôtre si solide, et par vous si vanté,
A manqué sa conquête, et s'en étoit flatté.

CÉLIANTE.

Qui ? moi, je l'ai manquée ? Ah ! quelle impertinence !
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

MÉLITE.

Vous êtes mon aînée, et vous ne l'eûtes pas.

CÉLIANTE.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'appas.

MÉLITE.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.
Vous m'aimiez comme sœur, vous haïssez l'épouse...

CÉLIANTE.

D'un sot.

MÉLITE.

De votre part rien ne doit m'étonner;
Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.
Vous sortirez d'ici, si vous osez poursuivre.

CÉLIANTE.

Volontiers. Avec vous je ne saurois plus vivre.
Vous m'outrez, m'excédez; mais de tous vos mépris
Je me ferai raison, eussiez-vous vingt maris.

SCÈNE V.

ARISTE, *un livre à la main*, MÉLITE, CÉLIANTE.

CÉLIANTE *le tire par le bras, et lui fait tomber son livre.*

Ah! monsieur, vous voilà? Je m'en vais vous apprendre
Des choses qui devront sans doute vous surprendre.
(*Elle crie haut.*)
Votre femme....

ARISTE.

Eh! mon dieu, laissons ce titre-là.
Nous sommes si souvent convenus de cela.

CÉLIANTE.

Ah! trève, s'il vous plaît, à la délicatesse.

MÉLITE.

Si pour moi d'un mari vous avez la tendresse,
Vous devez....

ARISTE.

D'un mari! C'est fort bien commencé.
De grâce, que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle?

MÉLITE.

Bagatelle, monsieur!

CÉLIANTE.

Bagatelle est fort bon!

MÉLITE.

Ariste, puisqu'il faut vous nommer de ce nom,
Vous saurez que ma sœur...

CÉLIANTE.

Apprenez que Mélite...

ARISTE.

Oh! vous avez raison toutes deux.

MÉLITE.

Il m'irrite
Par son sang-froid.

CÉLIANTE.

Raillez un peu plus à propos,
Il s'agit...

ARISTE.

Il s'agit que l'on vive en repos.
Je n'examine point le fond de la querelle:
Un éclaircissement souvent la renouvelle.
Mais, pour l'amour de moi, demandez-vous pardon.

CÉLIANTE.

Moi, qu'elle veut contraindre à quitter la maison?

ARISTE.

Avez-vous pu, Mélite, avoir cette pensée?

MÉLITE.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée?

ARISTE.

Et par qui?

MÉLITE.

Par ma sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

ARISTE.

Si ce n'est que cela, remettez-vous, mesdames:
Je ne m'offense point des injures des femmes.

MÉLITE.

Vous nous traitez, monsieur, avec bien du mépris.

CÉLIANTE.

Les femmes valent bien messieurs les beaux-esprits.

MÉLITE.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

CÉLIANTE.

Fréquentez notre sexe, et vous saurez mieux vivre.

ARISTE.

Me voilà bien! C'est moi qu'on querelle à présent.
Quoi! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant?
Si je passe aisément les injures des femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les dames;
Ne vous regardez plus d'un œil si courroucé,
Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

MÉLITE, *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma sœur.

CÉLIANTE.

Non; dites-le vous-même.

MÉLITE.

Je ne m'en souviens pas.

CÉLIANTE.

Ni moi.

ARISTE.

Bon ; ce problème
Ne m'embarrasse plus. Le fait est clair. Je voi
Que vous vous querellez et ne savez pourquoi.
Ainsi donc je conclus, en fort peu de paroles,
Qu'il faut faire la paix, ou que vous êtes folles.

MÉLITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CÉLIANTE, *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien ! querellez donc, si cela peut vous plaire.

CÉLIANTE, *gravement.*

Je querelle, monsieur, quand je suis en colère;
Mais de sang-froid, jamais.

ARISTE.

Ma foi, vous avez tort;
Car vos vivacités me divertissoient fort :
L'une et l'autre y mettoit tant d'esprit, tant de grâces...
Allons, ranimez-vous ; êtes-vous déja lasses ?

CÉLIANTE.

Divertissez monsieur !

MÉLITE.

Le joli passe-temps !

CÉLIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens,
Et nous ferons la paix.

MÉLITE.

J'en avois peu d'envie;
Mais je me raccommode et pour toute ma vie.

CÉLIANTE.

Touchez là.

MÉLITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah! c'est trop vous venger.

CÉLIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager.

CÉLIANTE.

Oui-dà, de tout mon cœur.

MÉLITE.

Moi de même.

ARISTE.

Courage!
Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage,
Je vais, dans mon transport, vous baiser toutes deux.

CÉLIANTE.

Le traître!

MÉLITE.

Il nous trompoit.

ARISTE.

Oui, vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte, qui entre dans le moment, s'arrête pour contempler Ariste; aussitôt qu'il parle, les deux sœurs s'enfuient.)

SCÈNE VI.

ARISTE, GÉRONTE.

GÉRONTE.

Appuyez, mon neveu, vous faites des merveilles.

ARISTE, *demeurant immobile, sans regarder Géronte.*

Ah bon dieu! Quelle voix a frappé mes oreilles!
C'est mon oncle lui-même : autre surcroît de maux.

GÉRONTE.

Je suis fâché, vraiment, de troubler vos travaux.
Vous philosophez bien. Qui sont ces créatures?

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît, supprimez les injures.
Ce sont...

GÉRONTE.

Quoi?

ARISTE, *à part.*

Je ne sais que lui dire.

GÉRONTE.

Morbleu!
Achevez donc.

ARISTE.

Et vous, modérez votre feu :
Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe...

GÉRONTE.

Vous êtes un fripon, monsieur le philosophe;
Vous voulez éluder un éclaircissement :
Mais il faut me répondre, et positivement.

ARISTE.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile :
Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

GÉRONTE.

Ventrebleu !

ARISTE.

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut...

GÉRONTE.

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

ARISTE.

Non. Vous avez, mon oncle, un esprit vif et juste ;
Vous jouissez encor d'une santé robuste ;
Vous avez de gros biens.

GÉRONTE.

Ah !

ARISTE.

Vous êtes d'un sang
Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

GÉRONTE.

Répondez-moi.

ARISTE.

De plus, vous avez l'avantage
De n'avoir point d'enfants, de goûter le veuvage.

GÉRONTE.

Au fait.

ARISTE.

Et de jouir de cette liberté
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

GÉRONTE.

Bourreau !

ARISTE.

Votre neveu vous respecte et vous aime ;
Cependant, au milieu de ce bonheur extrême...

GÉRONTE.

Ce traître de neveu, qui m'aime et me chérit,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

ARISTE.

Mais....

GÉRONTE.

Dis encore un mot, et je te déshérite.

ARISTE.

Je m'en vais, puisqu'enfin mon discours vous irrite.

GÉRONTE.

Non : il faut m'éclaircir, et m'apprendre à l'instant
Qui sont ces belles.

ARISTE.

Soit; je vous rendrai content.
Elles sont sœurs.

GÉRONTE.

Ensuite?

ARISTE, *ayant un peu rêvé.*

Elles sont de Bretagne.

GÉRONTE.

Fort bien.

ARISTE.

Elles partoient pour aller en campagne;
Et fort innocemment.... je leur disois adieu,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

GÉRONTE.

Hom! je viens pour affaire importante,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait, en quatre mots; j'ose vous en prier,
Mon oncle.

GÉRONTE.

Mon neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier?

GÉRONTE.

Sans doute. Est-ce vous faire injure?

ARISTE.

Non pas; mais....

GÉRONTE.

Qui plus est, j'amène la future.

ARISTE.

Et qui?

GÉRONTE.

Ma belle-fille.

ARISTE, *à part.*

Ah! me voilà perdu.

GÉRONTE.

Quoi! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu?

ARISTE.

Point.

GÉRONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon oncle, excusez la surprise....

GÉRONTE.

J'arrive de ma terre. Entrons un peu chez vous :
Nous parlerons à fond, quand j'aurai bu deux coups.

SCÈNE VII.

ARISTE, *seul.*

QUE vais-je devenir? Je souffre le martyre.

SCÈNE VIII.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

LE marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui
Que vous l'aviez cherché, qu'il viendroit aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! Voici nouvelle affaire.
Qu'on aille l'avertir....

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc savoir
Que mon oncle....

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,
Il est venu, monsieur, visiter ma maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui. Le bon marquis s'empresse
A lui conter fleurette : il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux;
Le tout par passe-temps, je n'en fais aucun doute;
Car vous le connoissez.

ARISTE, *d'un ris forcé.*

(*À part.*) (*À Finette.*)

Oui, oui. J'enrage. Écoute...

Va lui dire à l'instant.... Non, non, ne lui dis rien;
Car il faut qu'avec lui j'aie un long entretien,
Et plus tôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

FINETTE.

Étant avec madame, il peut bien vous attendre :
Il ne s'ennuiera point.

ARISTE.

Je le crois en effet;
Mais je veux lui parler.

FINETTE.

Où?

ARISTE.

Dans mon cabinet.

SCÈNE IX.

ARISTE, *seul.*

MA situation est-elle assez cruelle?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE MARQUIS, *seul.*

Oui, cet oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal.
Je n'y saurois tenir. Son humeur intraitable,
Avec beaucoup d'esprit, le rend insupportable.
Le flegme du neveu vient de se surpasser,
Et sa philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite, en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

SCÈNE II.

ARISTE, LE MARQUIS.

ARISTE.

Marquis, vous m'excusez, je croi,
Si mon oncle indiscret....

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême :
J'entrois dans votre peine aussi bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet!
Crier! nous interrompre! et vous brusquer tout net!
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

LE MARQUIS.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non ; nous sommes loin de compte.
Avec sa belle-fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.
Que la philsophie est un grand avantage !
Personne, mieux que vous, n'en a su faire usage.

ARISTE, *à part.*

Il me raille ; auroit-il découvert mon secret ?
(Au marquis.)
Il est vrai que souvent, d'un ton fort indiscret,
Sur les pauvres maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ! En leur faveur voulez-vous vous dédire ?

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre garçon, seriez-vous marié ?
Il court de certains bruits.... Mais je ne puis les croire ;
Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne saurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé, dites-vous ? Quelle est votre pensée ?
Ma réputation seroit-elle blessée,
Si je....

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat,

Vous avez si souvent loué le célibat,
Vous avez tant raillé, déploré la folie
De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie,
Vous avez en public si hautement fait vœu
De vivre philosophe, et garçon, que, pour peu
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce public vous aurez une affaire :
Filles, femmes, maris, toutes sortes de gens,
A la ville, à la cour, vont rire à vos dépens.

ARISTE.

(*A part.*)

Ils auroient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

LE MARQUIS.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

ARISTE.

Oui, je le vois fort bien.

LE MARQUIS.

Mélite est votre amie, et rien de plus?

ARISTE.

Non, rien.

LE MARQUIS.

Je l'ai toujours bien dit; et je soutiens encore
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

ARISTE, *d'un air embarrassé.*

(*A part.*)

Eh! mais... Comme on voudra. Quel horrible tourment!

LE MARQUIS.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

ARISTE.

Vous riez ?

LE MARQUIS.

Je l'adore.

ARISTE.

Quel conte !

LE MARQUIS.

Je dis vrai.

ARISTE.

Mais tant pis ; et pour vous j'en ai honte.
Nous sommes, vous et moi, dans un cas tout pareil.
Fuyez Mélite.

LE MARQUIS.

Non ; d'un si sage conseil,
Cher ami, je ne puis désormais faire usage.
J'aime, jusqu'à vouloir.... brusquer le mariage.

ARISTE.

On se rira de vous, et moi tout le premier.

LE MARQUIS.

D'un grand bien, d'un grand nom, je suis seul héritier ;
De choisir un parti ma famille me presse ;
Ces prétextes sauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet évènement....
Trève donc d'arguments. La chose est résolue ;
Et, si vous m'appuyez, sera bientôt conclue.

ARISTE.

Qui ? moi, vous appuyer ?

LE MARQUIS.

Oui, j'ai compté sur vous.

ARISTE, *d'un ton en colère.*

Vous avez très mal fait.

LE MARQUIS.

D'où vous vient ce courroux ?
Mélite à vos conseils me paroît si soumise....

ARISTE.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

LE MARQUIS.

Voici Mélite. Au moins ne la détournez point
De m'épouser.

ARISTE.

Oh ! non ; je vous promets ce point.

SCÈNE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MÉLITE.

MÉLITE, *à part.*

Je brûle de savoir s'il a fait confidence
Du secret au marquis.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

J'ai rompu le silence,
Madame, et j'ai tout dit à cet ami commun.

MÉLITE.

Et quoi ?

LE MARQUIS.

Notre secret.

MÉLITE.

Nous n'en avons aucun,
Vous et moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire :
Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

ARISTE, *à Mélite.*

Vous ne la chargez pas d'ornements superflus.

MÉLITE, *au marquis.*

Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
Parlez.

ARISTE.

Ne cachez rien.

MÉLITE.

Qu'avez-vous à répondre ?

LE MARQUIS.

Bien des choses.

MÉLITE.

Voyons.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Et, pour ne rien confondre,
Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
J'ai soupçonné long-temps, même jusqu'aujourd'hui,
Qu'il vous aimoit, madame, et qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous ; mais il m'a fait connoître
Qu'à la philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire....

(Mélite, pendant que le marquis parle, regarde Ariste en levant les épaules, et il lui fait signe de se taire.)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Vous l'entendez.

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Paix donc.

LE MARQUIS, *à Mélite.*

Si c'est témérité
Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire....
(Mélite veut parler, et Ariste lui fait signe de se taire.)

MÉLITE, *bas, à Ariste.*

Quoi?...

LE MARQUIS.

Que de vous offrir et ma vie et mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens:
Recevez donc enfin mes vœux et mon hommage.

(Il se jette aux genoux de Mélite.)

ARISTE, *à part.*

Je joue ici, vraiment, un joli personnage!

MÉLITE, *au marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

LE MARQUIS.

C'est donc là tout le prix d'un amour si constant?

MÉLITE, *à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

ARISTE, *bas, à Mélite.*

Contraignez-vous, de grâce.

(Haut.)

Madame, j'entrevois, par tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous toucher;
Que sa poursuite est vaine, et qu'il devroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son âme,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme:
Auquel cas, entre nous, vous auriez très grand tort.
Cela n'est-il pas vrai?

MÉLITE.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté monsieur de la moindre espérance,
Qu'il le dise.

ARISTE.

Je sors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

MÉLITE, *le retenant.*

Cette discrétion excite mon courroux.
Restez. Et vous, marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet ami commun nous n'avons rien à craindre:
Il faut qu'il sache tout. Dites la vérité.

LE MARQUIS.

Eh bien! vous allez voir mon ingénuité.

ARISTE, *se mettant entre eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières,
Dites si ses discours, ses regards, ses manières,
Quand vos empressements l'obligeoient à vous voir,
Ont pu dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger, il faut d'exactes connoissances.
Ainsi n'oubliez pas les moindres circonstances.

MÉLITE, *d'un air piqué.*

Et sachez, pour ne pas l'éclaircir à demi,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un ami,
Tout prêt à me blâmer, tant il est juste et sage,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

ARISTE.

Ah! je vous en réponds. Fiez-vous-en à moi.

LE MARQUIS.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

ARISTE.

Dépêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc, sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux, (car il faut l'avouer franchement,
Je sais que je m'y pris très ridiculement:)
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très fort,
De ne la plus revoir; et quelques jours ensuite,
En sortant de chez vous, je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour;
Mais, d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, et près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent;
Mais au bout de ce temps mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, et je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE, *vivement, à Mélite.*

Gracieux?

MÉLITE, *en souriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère
Que, puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.
Elle me fit jurer de m'en servir.

ARISTE, *d'un air consterné.*

Fort bien.

LE MARQUIS.

Je promis, je jurai, sans savoir son idée:
Et quand mille serments l'eurent persuadée....
Ceci va vous surprendre.

ARISTE.

Achevez promptement.

LE MARQUIS.

« Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement:
« Quoique de tous vos soins je me tienne honoree,
« Je ne puis vous aimer, la chose est assurée:
« Mais ma sœur plus aimable, et plus belle que moi,
« Sans doute recevroit vos vœux et votre foi.
« Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un et l'autre;
« Demandez-lui son cœur, et donnez-lui le vôtre:
« Son mérite éclatant bientôt vous charmera,
« Et de votre mémoire enfin me bannira.
« J'exige cet effet de votre complaisance,
« Sinon, je vous défends pour jamais ma présence. »

ARISTE.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

LE MARQUIS, *vivement.*

Vos applaudissements sont fort peu de saison.

ARISTE.

Enfin, que fîtes-vous?

LE MARQUIS.

Je devins en furie
De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.
Ce n'est pas tout encor.

ARISTE.

Quoi! pas tout, dites-vous?
Que fait-elle de plus?

LE MARQUIS.

Elle me rend jaloux.

ARISTE.

Et de qui?

LE MARQUIS.

Je ne sais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime et son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE, *à Mélite.*

Avez-vous dit cela?

MÉLITE.

Je ne puis m'en défendre:
Oui, j'aime, et j'aimerai.

ARISTE, *au marquis.*

Je ne saurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous dont mille beautés en vain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle et fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, et que l'on le haïsse.
Mais si d'elle, une fois, je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me venger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MÉLITE.

J'aime qu'on me méprise.

LE MARQUIS.

Morbleu!.... Mais j'ai tout dit: imitez ma franchise.
Ariste, est-ce pour vous que je suis maltraité?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.

Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards et de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser. Je vous jure d'honneur
Que, si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite; et si quelqu'un possède
Son estime et son cœur, vous souffrez sans remède,
A moins que, résolu de n'aimer plus en vain,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux et votre main:
Vous ne pourriez mieux faire, à vous parler sans feindre:
Croyez-en un ami qui ne peut que vous plaindre.
(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MÉLITE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Il est sûr de son fait, et lit dans votre cœur.

MÉLITE.

Je ne lui cache rien.

LE MARQUIS.

Eh! faites-moi l'honneur
De me traiter, au moins, de la même manière.

MÉLITE.

Non pas; il aura seul ma confiance entière.
Un ami me suffit.

LE MARQUIS.

A parler franchement,
Un ami de la sorte a bien l'air d'un amant.

MÉLITE.

Soit amant, soit ami, je l'estime, l'honore,
Et pourrois, sans rougir, aller plus loin encore.

LE MARQUIS.

A ce discours, enfin, j'ai lieu de présumer
Qu'il est l'heureux mortel qui vous a su charmer.

MÉLITE.

Vous l'entendrez ainsi, si vous voulez l'entendre,
Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc! je m'en tiens à cette opinion;
Mais je dirai sans faste et sans présomption,
Que je crois le valoir de toutes les manières.

MÉLITE.

Vous avez votre goût, et moi j'ai mes lumières:
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

LE MARQUIS.

Enfin, vous soupirez pour la philosophie?

MÉLITE.

Oui.

LE MARQUIS.

D'un si libre aveu mon esprit se défie.

MÉLITE.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur et ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un prince, qu'un roi même
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir,
D'aimer et d'estimer jusqu'au dernier soupir.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, *seul.*

Je suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.

Une femme constante est un monstre nouveau
Que le ciel a produit pour être mon bourreau :
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même et des conseils d'Ariste.
Ne puis-je ?... Ah ! j'aperçois cette charmante sœur,
A qui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien ! offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire et de vengeance.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE, *à part.*

Voici ce fier marquis : je ne puis le souffrir ;
Mais son cœur me résiste, il faut le conquérir.
Il y va de ma gloire : et je veux me contraindre,
Pour donner à Damon un rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici pour moi, madame, un moment dangereux.

CÉLIANTE, *à part.*

Ce début me promet un succès très heureux.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, CÉLIANTE, DAMON, *qui se ti dans l'éloignement, et les écoute sans être aperçu*

LE MARQUIS, *feignant de se retirer.*

Je crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CÉLIANTE, *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillants pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déja depuis long-temps (je l'avoue à regret)
Mon cœur vous rend, madame, un hommage secret.

CÉLIANTE, *à part.*

(Au marquis.)

Oh! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous depuis long-temps m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime, madame, est-elle le seul prix
Qui dût récompenser un cœur vraiment épris?

CÉLIANTE.

Vous vous piquez, marquis, de tant d'indifférence,
Que, lorsqu'on vous estime, on fait beaucoup, je pense.

LE MARQUIS.

Mais, si je me rendois à vos divins appas,
Si je vous l'avouois?

CÉLIANTE.

Je ne le croirois pas.

LE MARQUIS.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire?

CÉLIANTE, *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

LE MARQUIS.

Ah! ne rougissez point d'un si charmant aveu,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu...

CÉLIANTE, *minaudant.*

Eh! de grâce, marquis, finissez ce langage;
Vous feignez de m'aimer, et n'êtes qu'un volage.

LE MARQUIS.

Je vous aime, et je veux vous aimer constamment.
(A part.)
On ne peut pas mentir plus intrépidement.

CÉLIANTE.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle et s'empresse.
Il me dit... 6.

LE MARQUIS.

Que dit-il?

CÉLIANTE, *à part.*

Il dit que j'ai menti.

LE MARQUIS, *à part.*

Par ma foi, je la tiens.

CÉLIANTE, *à part.*

Le voilà converti.

LE MARQUIS, *à part.*

Qu'une femme coquette est facile et crédule!

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! qu'un amant novice est fade et ridicule!

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions?

CÉLIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON, *se jetant tout d'un coup entre deux.*

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres;
Mais, dès le premier choc, ils se rendent tous deux.

CÉLIANTE, *à part.*

Bon. Le voilà jaloux, et c'est ce que je veux.
(*A Damon.*)
Vous avez entendu?...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS, *à part.*

Mélite le saura, c'est ce que je désire;
Peut-être le dépit produira son effet.
(*A Damon.*)
De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi, monsieur?

CÉLIANTE, *au marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non, je ne donne point dans cette frénésie.

CÉLIANTE, *à Damon.*

Vous n'êtes pas jaloux?

DAMON.

Moi, jaloux? Et pourquoi?

CÉLIANTE.

L'impudent!

DAMON.

Je n'ai point compté sur votre foi.

CÉLIANTE, *à part.*

Ah, le traître!

DAMON.

Et tout homme aura peu de cervelle,
S'il ose se flatter de vous rendre fidèle.
Rien n'est plus naturel que votre changement :
Je le vois sans douleur et sans étonnement.

CÉLIANTE, *à part.*

Oh! je l'étranglerois.

LE MARQUIS, *à Céliante.*

Ceci me fait connoître
Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être;
Et que non-seulement vous m'avez écouté,
Mais que je vous fais faire une infidélité.
Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre
Ce cœur qui de mes feux n'avoit pu se défendre :
Et si vous résistez à ses transports jaloux,
Je sais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

SCÈNE VIII.

DAMON, CÉLIANTE.

DAMON.

Il vous a démêlée.

CÉLIANTE.

Eh bien! que vous importe?
De quel droit osez-vous m'épier de la sorte?
Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,
D'éviter ma présence, et vous n'en faites rien.
Même avec le marquis vous osez me surprendre;
Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre
Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,
Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux?

DAMON.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CÉLIANTE, *en colère.*

Comment!

DAMON.

Quand le marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette comédie?

CÉLIANTE.

Et comment savez-vous tout cela, je vous prie?
Êtes-vous donc le seul que je puisse charmer?

DAMON.

Non pas: mais le marquis ne sauroit vous aimer.

CÉLIANTE.

La raison?

DAMON.

La raison?

CÉLIANTE.

Oui.

DAMON.

Votre caractère
Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CÉLIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

DAMON.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son cœur.

CÉLIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît?

DAMON.

Votre sœur elle-même.

CÉLIANTE.

Ma sœur? Quel conte!

DAMON.

Non; je vous jure qu'il l'aime.

CÉLIANTE.

Je ne le saurois croire, et vous jurez en vain.

DAMON.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

CÉLIANTE.

Et pourquoi vient-il donc me dire qu'il m'adore?
Me presser de l'aimer?

DAMON.

Pour ce point, je l'ignore.
A moins que le dépit de se voir rebuté,
A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.
De ce mystère-ci voulez-vous être instruite?
Allez, sur ce sujet, interroger Mélite;
Elle confirmera ce que je vous ai dit.

CÉLIANTE.

Le marquis m'aimeroit seulement par dépit ?
Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre ?
Est-ce son sentiment, seroit-ce aussi le vôtre,
Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma sœur ?

DAMON.

Eh ! délibère-t-on, quand on donne son cœur ?
Il se donne lui-même, et nous fait violence.
Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance ?
Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment ?

CÉLIANTE.

Pour vous, si vous m'aimez, c'est inutilement.
Je ne puis vous souffrir.

DAMON.

Votre bouche l'assure ;
Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

CÉLIANTE.

Et ma bouche et mon cœur sont d'accord là-dessus.

DAMON.

Vous l'avez dit cent fois, mais je ne le crois plus.

CÉLIANTE.

Peut-on à cet excès pousser la confiance ?

DAMON.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence ?

CÉLIANTE.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu ?

DAMON.

Pour nous raccommoder.

CÉLIANTE.

Pour nous raccommoder ? Je n'en ai point d'envie.

DAMON.

Et moi, je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts, vous m'aimez constamment;
Et le ciel m'a formé pour être votre amant.
Il falloit être moi, pour avoir le courage
De domter votre cœur par un constant hommage;
Pour se donner le temps d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé;
Qu'il est bon, généreux, sans fiel, sans artifice,
Et même très fidèle, en dépit du caprice.

CÉLIANTE.

Je ne sais où j'en suis. Son air et ses discours....
(Damon lui baise la main.)
Ah! traître, malgré moi, tu triomphes toujours.

SCÈNE IX.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

ARISTE, *à Mélite.*

NON, ne me faites point une telle demande.
Ayez le procédé que je vous recommande :
Remettez-vous, de grâce, et retenez vos pleurs.

MÉLITE.

Quoi! prête d'essuyer le plus grand des malheurs,
Vous voulez que je sois, et muette, et tranquille?

ARISTE.

Ah! je vais devenir la fable de la ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc?

MÉLITE.

Son oncle est arrivé.

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur! Quant à moi, j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire;
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons. Que faut-il faire?

CÉLIANTE.

Lui dire, sans tenir d'inutiles propos,
Qu'il s'aille promener, et vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MÉLITE.

Mais vous ne savez pas le tourment qu'il m'apprête,
Ma sœur?

CÉLIANTE.

Et quel tourment?

MÉLITE.

Il veut le marier.

CÉLIANTE, *riant.*

Tout de bon? Ce trait-là me paroît singulier.

MÉLITE.

Et de plus....

CÉLIANTE.

Écoutons; cette histoire est divine.

MÉLITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine,
Un enfant de treize ans, belle comme le jour.

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, DAMON.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Or çà, mon cher neveu! me voici de retour.
Dépêchons, et venez saluer votre femme.
(*A Céliante.*)
Ah, ah! je vous croyois déja bien loin, madame.

ARISTE, *à Mélite.*

Dites que le départ est différé.

MÉLITE.

Pourquoi?

ARISTE, *à Mélite.*

Vous le saurez tantôt.

GÉRONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces dames étoient toutes deux de Bretagne;
Et, qu'étant sur le point d'aller à la campagne....

DAMON, *à Géronte.*

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain, au plus tard.

GÉRONTE.

Le plus tôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CÉLIANTE, *à Géronte.*

Pour répondre, monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.
(*A Ariste.*)
Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère,
Ou je ne réponds pas que je puisse me taire.

SCÈNE XI.

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Qu'entend-elle par-là?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison
Quelquefois....

SCÈNE XII.

GÉRONTE, ARISTE, PICARD.

PICARD.

Un monsieur, appelé Lisimon,
Vient d'entrer, et me suit.

ARISTE.

Qu'entends-je? Quoi! mon père?

PICARD.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE, *à part.*

Ciel!

GÉRONTE.

Mon vieux fou de frère?
Ah! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon oncle, s'il vous plaît,
Ne le maltraitez point.

GÉRONTE.

Comment! Quel intérêt
Y prenez-vous?

ARISTE.

Tout franc, la demande est fort bonne!
Celui de respecter et d'aimer sa personne.

SCÈNE XIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

LISIMON, *embrassant Ariste.*

Ah! mon fils, quel plaisir je sens de vous revoir!

ARISTE.

Vous m'avez prévenu, j'allois vous recevoir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Eh bien! que voulez-vous?

LISIMON.

Il m'est permis, je pense,
De venir voir mon fils.

GÉRONTE.

Eh! l'on vous en dispense.

(*A Ariste.*)

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

ARISTE, *à Géronte.*

Sa visite, en tout temps, ne peut que m'honorer.
Pouvez-vous, à ce point, mortifier un frère?
Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon père;
Que, bien qu'il m'ait trouvé bon fils jusqu'aujourd'hui,
Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

LISIMON.

Je reconnois mon frère et mon fils tout ensemble.
Que le ciel vous bénisse; et, puisqu'il nous rassemble,
Mon fils, de ce bonheur je veux me réjouir,
Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

ARISTE, *à Géronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage;

Mon oncle, à son égard, soyez plus circonspect,
Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

GÉRONTE.

Philosophe imbécile! Un père, d'ordinaire,
A son fils, tout au moins, fournit le nécessaire.
Ici, tout au rebours. Le fils, depuis dix ans....

LISIMON.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens,
Que s'il vivoit aux miens. Oui, ma vive tendresse
Se complaît à le voir l'appui de ma vieillesse;
Sentiments inconnus à votre mauvais cœur.

GÉRONTE.

Mais, qui vous a rendu si pauvre?

LISIMON.

Mon honneur.

GÉRONTE.

Jargon qu'on n'entend point, quoiqu'il frappe l'oreille.

LISIMON.

Mais celui de profit vous frappe et vous réveille
Avant le point du jour. Moi, dans ma pauvreté,
J'ai songé qui j'étois, et me suis respecté.
Des malheurs imprévus ont causé ma ruine,
Sans me faire oublier une noble origine.
Mais vous, vous avez fait, devenu financier,
D'un pauvre gentilhomme, un riche roturier.

GÉRONTE.

Ah! vous voilà bien gras avec votre chimère!
Pour vous, le roturier fait l'office de père.
A ce fils bien-aimé vous ne laisserez rien;
Et moi, je le marie et lui laisse un gros bien.
Blesserai-je par-là votre délicatesse?

LISIMON.

Non. L'action est belle, et vous rend la noblesse.
Mais, qui lui faites-vous épouser?

GÉRONTE.

Un parti
Avec qui notre sang sera bien assorti :
C'est la fille, en un mot, de ma défunte femme.

LISIMON.

Je ne puis qu'applaudir; car c'étoit une dame
D'un très illustre nom, comme feu son époux.
Pour former ce lien, réconcilions-nous,
Mon frère. Et vous, mon fils, soyez sûr que ma joie
Est égale au bonheur que le ciel vous envoie.

ARISTE.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

LISIMON.

Point d'obstacle, mon fils, je suis trop satisfait.

ARISTE.

Mais la fille est si jeune; et vous savez....

GÉRONTE.

J'enrage.
Ventrebleu! mon neveu, craignez-vous qu'à son âge....

LISIMON.

Sottise! Pour la noce allons tout préparer.

ARISTE.

Il ne manquoit que lui pour me désespérer.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE, *seul.*

DANS mes sombres chagrins, quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvements. Auquel faut-il me rendre?
Si je forme un projet, un autre le détruit.
La raison m'abandonne, et le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon âme est obsédée,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit, je fais ce que je puis.
Je ne sais où je vais. Je ne sais où je suis.

SCÈNE II.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

JE vous cherchois, mon fils.

ARISTE.

Quel sujet vous amène?

LISIMON.

En nous quittant sitôt, vous m'avez mis en peine.

ARISTE.

J'étois indisposé.

LISIMON.

Pendant tout le repas,
J'ai bien vu qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.

Quelqu'important sujet vous gêne et vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous que j'ai toujours vu d'une aimable gaîté,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pu tirer un mot de votre bouche;
Et votre oncle, qu'au fond rien n'afflige et ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est-ce qui vous afflige?

ARISTE.

Rien.

LISIMON.

Vous me trompez.

ARISTE.

Moi?

LISIMON.

Vous me trompez, vous dis-je;
Si vous êtes fâché de me voir de retour,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

ARISTE.

Moi fâché de vous voir! O ciel! quelle injustice!
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand que le plaisir que j'ai quand je vous voi!

LISIMON.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse?
Quelque souci secret vous ronge et vous oppresse.

ARISTE.

Cela se peut.

LISIMON.

Pourquoi me parler à demi?
Suis-je pas votre père, et, de plus, votre ami?

Oui, votre ami, mon fils, et j'ai bien lieu de l'être
D'un fils dont le bon cœur s'est si bien fait connoître;
D'un fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont depuis si long-temps prévenu mes besoins.

ARISTE.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

LISIMON.

Et quoi?

ARISTE.

C'est d'obtenir
Que vous n'en rappeliez jamais le souvenir.

LISIMON.

Soit. Je satisferai votre âme généreuse:
Je m'en fais une loi qui m'est bien onéreuse;
Mais à condition (je suis ami prudent)
Que vous me choisirez pour votre confident.

ARISTE.

Eh bien! vous le serez. Votre bonté décide...
Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

LISIMON.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un ami sûr?
Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

ARISTE.

Ah! ne me blâmez point, et plaignez-moi.

LISIMON.

Je gage
Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

ARISTE.

(*A part.*)
Quel mariage? O ciel! sauroit-il mon secret?

LISIMON.

Celui qu'on vous propose.

ARISTE.

Il m'alarme en effet.

LISIMON.

Je m'en suis aperçu, sans vouloir vous le dire.
Avançons. Avouez que votre cœur soupire
Pour quelqu'autre beauté.

ARISTE.

Sans doute.

LISIMON.

Apparemment
Que vous êtes lié par quelqu'engagement?

ARISTE.

Si jamais on le fut.

LISIMON.

Ce contre-temps m'afflige:
Mais, n'importe, achevez.

ARISTE.

Je ne puis.

LISIMON.

Je l'exige.
Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous!
Vous pâlissez! Pourquoi vous mettre à mes genoux?
Mon fils, j'approuve tout. L'objet qui vous enflamme
Est digne de vous?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Quel est-il?

ARISTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Votre femme ! Comment ! vous êtes marié ?

ARISTE.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

LISIMON.

Je reçois cet aveu plus en ami qu'en père :
Mais pourquoi, jusqu'ici, m'en avoir fait mystère ?

ARISTE.

J'ai consulté l'amour et non l'ambition,
Et me suis marié par inclination.
J'ai fait choix d'une aimable et jeune demoiselle,
Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle :
Vous pouviez m'en blâmer ; ainsi, quoiqu'à regret,
A vous, comme au public, j'en ai fait un secret.

LISIMON.

A-t-elle un bon esprit ? Est-elle douce, sage ?

ARISTE.

Oui.

LISIMON.

Vous avez donc fait un très bon mariage.

ARISTE.

Ah ! vous me ravissez par ce trait de bonté ;
Et je suis à présent comme ressuscité.

LISIMON.

Où loge-t-elle ?

ARISTE.

Ici, chez une vieille dame,
En qualité de nièce ; et la sœur de ma femme,
Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

LISIMON.

Il s'agit d'inventer quelques expédients

Pour amuser votre oncle : et nous devons tout faire
Afin de lui cacher quelque temps cette affaire ;
Car cet homme, à coup sûr, la désapprouvera,
Et, croyant vous punir, vous déshéritera.

ARISTE.

Il est vrai.

LISIMON.

Feignez donc (et j'appuierai la chose)
De consentir sans peine à l'hymen qu'il propose.
Promettez d'épouser, mais demandez du temps ;
Et pendant ce délai nous tâcherons...

ARISTE.

J'entends.

LISIMON.

Quand les affaires sont prudemment disposées,
On peut concilier les choses opposées.
Mais j'aperçois mon frère, agissons de concert.

SCÈNE III.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

Vous moquez-vous de moi ? vous lever au dessert,
Et, pour me planter là, sortir l'un après l'autre !
(*A Ariste.*) (*A Lisimon.*)
Si vous étiez mon fils... Mais, morbleu ! c'est le vôtre ;
Il vous ressemble en tout, et j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GÉRONTE.

Oh ! puisqu'il est lâché,
Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble
Pour voir...

GÉRONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut...

GÉRONTE.

Il faut qu'il soit poli,
Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Est-il joli,
Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table,
D'en sortir le premier, et...

ARISTE.

Je suis excusable;
Car...

GÉRONTE.

Exposer un oncle, un oncle tel que moi,
A s'enivrer tout seul!

LISIMON.

Il a tort.

GÉRONTE.

Quand je boi,
Je veux qu'on me seconde, ou bien je bois de rage.

LISIMON.

Mon frère, nous parlions de notre mariage.

GÉRONTE.

A demain, mon neveu; sinon déshérité.

ARISTE.

Mais, différez du moins...

GÉRONTE.

Le sort en est jeté.

LISIMON.

Sommes-nous si pressés?

GÉRONTE.

Oh! la lenteur m'assomme.

Veut-on? ne veut-on pas?

ARISTE, *à part.*

Quel insupportable homme!

GÉRONTE.

Les parents d'un marquis, riche, bien à la cour,
Et même gentilhomme, écrivent chaque jour
Au frère de ma femme, à toute la famille,
Pour faire un mariage avec ma belle-fille.
Je n'ai, jusqu'à présent, voulu rien écouter:
Mais, morbleu! gardez-vous de me mécontenter;
Sinon, je pourrois bien leur donner audience.

ARISTE.

Eh bien! mon oncle, il faut faire cette alliance.

LISIMON.

Non. Ariste a dessein de vous complaire en tout:
Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout...

GÉRONTE.

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles maximes?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes:
Et sans doute mon fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord;
Mais c'est un philosophe.

GÉRONTE.

Oui, morbleu ! dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un philosophe ? Un fou dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnements :
Un esprit de travers, qui, par ses arguments,
Prétend, en plein midi, faire voir des étoiles ;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité ;
Un bavard, inutile à la société,
Coiffé d'opinions, et gonflé d'hyperboles,
Et qui, vide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Modérez, s'il vous plaît, cette injuste fureur :
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur ;
Vous peignez un pédant, et non un philosophe.

GÉRONTE.

Mais je les crois tous deux taillés en même étoffe.

ARISTE.

Non. La philosophie est sobre en ses discours,
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus courts ;
Que de la vérité l'on atteint l'excellence
Par la réflexion et le profond silence.
Le but d'un philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est là qu'il met sa gloire et son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.
Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique,
Être vrai, juste, bon, c'est son système unique.
Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
Dans la seule vertu trouvant la volupté,

Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
Plaignant les vicieux, et détestant les vices:
Voilà le philosophe; et, s'il n'est ainsi fait,
Il usurpe un beau titre, et n'en a pas l'effet.

GÉRONTE.

Êtes-vous fait ainsi?

ARISTE.

Non : mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon fils gagne toujours à se faire connoître:
Il est donc philosophe, ainsi que je disois;
Et voilà la raison sur quoi je me fondois
Pour vous représenter qu'en fait de mariage,
Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
Or le sage....

GÉRONTE.

Or le sage est différent de vous.
Je soutiens, moi, qu'il faut être le roi des fous,
Pour se faire prier d'épouser une fille,
Jeune, riche héritière, et de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque temps pour se déterminer.

GÉRONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner?

ARISTE.

Votre fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GÉRONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin....

GÉRONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sais pas sitôt inspirer de l'amour,
Surtout lorque l'on marque autant de répugnance....

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour! Vous vous moquez, je pense?

GÉRONTE.

Combien lui faut-il donc?

LISIMON.

Au moins, un ou deux mois.

GÉRONTE, *s'en allant.*

Elle sera marquise.

LISIMON.

Attendez.

GÉRONTE.

Une fois,
Deux fois, la voulez-vous?

LISIMON.

Oui, mais sa fantaisie....

GÉRONTE.

Je lui donne huit jours, par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter;
Et, pour vous faire aimer, tâcher d'en profiter.

GÉRONTE, *à Ariste.*

A huit jours donc la noce.

ARISTE.

A huit jours.

GÉRONTE.

Sans remise,
Où je vous ferai cher payer votre sottise.
Adieu.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISIMON.

LISIMON.

Puisqu'au délai notre homme a consenti,
De ce brutal, enfin, nous tirerons parti.
Mais quel est ce marquis pour lequel on le presse ?
Il faut, pour le savoir, user ici d'adresse :
J'espère y réussir. Pour en venir à bout,
J'attendrai qu'il se calme, alors je saurai tout.
Puis ensuite, appuyant le parti qu'on propose,
Peut-être je pourrai faciliter la chose.
Si j'amène votre oncle au point où je le veux,
Rien ne vous manquera pour être très heureux.
Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage,
Vous vous déclarerez sur votre mariage.

ARISTE.

Non, vraiment.

LISIMON.

Et pourquoi ?

ARISTE.

Je l'av
Tout mon bonheur consiste à gar

LISIMC

Et quel sujet encor pourra vo

Si votre oncle se rend, qu'aurez-vous plus à craindre,
Dites-moi?

ARISTE.

Ce n'est pas mon oncle que je crains,
C'est le public; c'est lui pour qui je me contrains.

LISIMON.

Le public? Pour le coup, votre discours m'étonne.
Avez-vous épousé, mon fils, une personne
Dont le nom, la conduite, ou quelqu'autre sujet,
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait?

ARISTE.

Elle est d'un sang illustre; elle est belle, elle est sage;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

LISIMON.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux?

ARISTE.

Pourquoi? C'est qu'il me donne un ridicule affreux.
Tous ceux que j'ai raillés, vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte.
Aidez-moi maintenant à cacher mon secret:
J'appréhende, surtout, un marquis du Lauret,
Railleur impitoyable, amoureux de ma femme.

LISIMON.

Amoureux?

ARISTE.

Oui. Jugez de l'état de mon âme.
J'aime mieux le souffrir, le voir à ses genoux,
Que de me déclarer en qualité d'époux.

LISIMON.

Le cas est tout nouveau.

ARISTE.

Dites même bizarre.

Mais permettez du moins que je ne me déclare,
Qu'après que ce marquis aura pris femme aussi,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

LISIMON.

Pourquoi vous retirer?

ARISTE.

C'est un point nécessaire:
Car, pour vous achever un aveu si sincère,
Je n'oserai jamais, au milieu de Paris,
Figurer à mon tour au nombre des maris.

LISIMON.

Je ne sais si je dois vous blâmer, ou vous plaindre;
Mais, pour l'amour de vous, je veux bien me contraindre
A suivre votre plan: et je vais tout tenter
Pour vous servir, mon fils, sans rien faire éclater.

SCÈNE V.

ARISTE, *seul.*

Il s'agit maintenant d'y disposer Mélite,
Et ma belle-sœur.

SCÈNE VI.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

Oui, son procédé m'irrite:
J'en veux avoir raison.

MÉLITE.

Modérez ce courroux:
Peut-être a-t-il dessein de se donner à vous.

CÉLIANTE.

Qu'il m'adore, s'il veut; je le hais, le déteste.
Me croyez-vous donc fille à prendre votre reste?

ARISTE.

De qui parlez-vous là?

MÉLITE.

Nous parlons du marquis.

CÉLIANTE.

M'adorer par dépit! Ah! le trait est exquis.
Je voudrois bien savoir si, sans extravagance,
Quelqu'un vous peut, sur moi, donner la préférence.
Pour vous offrir ses vœux, ma sœur, plutôt qu'à moi,
Il faut être imbécile ou philosophe.

ARISTE.

Eh quoi!
Toujours désobligeante? Est-elle criminelle,
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle?

MÉLITE.

Me voyez-vous, ma sœur, chercher des soupirants,
Ou, pour vous les ôter, m'offrir à leur encens?
Faut-il même avouer, pour vous rendre contente,
Que mes traits font horreur, que vous êtes charmante?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

CÉLIANTE.

Ce seroit là nous rendre une égale justice;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi, mes traits parleront mieux
A quiconque a du goût, de l'esprit et des yeux.
Quant à notre marquis, c'est chose très constante,
Que j'ai dû, plus que vous, lui paroître charmante.

Étant homme de cour, et parfait connoisseur,
Il m'offense en osant me préférer ma sœur.
Pour s'arracher à vous, il m'offre son hommage,
Me le fait agréer; et c'est un double outrage
Qui me pique à tel point, que je m'en vengerai.

ARISTE.

Et de quelle façon?

CÉLIANTE.

Je lui déclarerai
Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

ARISTE, *riant.*

Il sera fort touché d'un aveu si sincère!

CÉLIANTE.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi,
C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

ARISTE, *riant.*

Bon!

CÉLIANTE.

Que ma sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

ARISTE.

Fort bien!

CÉLIANTE.

Et qu'elle est votre femme.

ARISTE, *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au marquis du Lauret.

MÉLITE.

Quelle obstination! Votre oncle et votre père
Veulent vous marier, est-il temps de vous taire?

ARISTE.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas;
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

MÉLITE.

Quoi! sans vous expliquer sur notre mariage?

ARISTE.

Si vous m'obéissez, c'est à quoi je m'engage.

MÉLITE.

J'obéirai, pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le marquis de revenir ici.

ARISTE.

Moi, l'empêcher! Comment? Que pourrai-je lui dire?

MÉLITE.

Que je suis votre femme.

ARISTE.

Il n'est point de martyre
Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

MÉLITE.

Eh bien! pour ne vous faire aucune violence,
Permettez qu'au marquis j'en fasse confidence.

ARISTE.

N'est-ce pas même chose? Et, dès qu'il me verra...

CÉLIANTE.

Voyez le grand malheur, quand il vous raillera!
Mon cher beau-frère, autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes marié, mais très honteux de l'être.

MÉLITE.

Prenez votre parti, le marquis vient à vous.

CÉLIANTE.

Je sens, à son aspect, redoubler mon courroux.
Ma langue se révolte, et n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait, je vois bien que mon heure est venue.

SCÈNE VII.

MÉLITE, CÉLIANTE, ARISTE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS, *après les avoir observés quelque temps.*

Plus je vous considère avec attention,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.
(Regardant Mélite.)
L'une baisse les yeux, et paroît interdite.
(Regardant Céliante.)
L'autre me fait sentir que mon aspect l'irrite.
Finette sous ses doigts sourit malignement;
Ariste consterné rêve profondément.
Chaque attitude est juste, énergique, touchante;
Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchante.

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien?
Ne finirons-nous point ce muet entretien?
(A Mélite.)
Pour la dernière fois, écoutez-moi, madame;
Je ne veux plus ici vous parler de ma flamme.
J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

ARISTE, *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

MÉLITE.

Je ne demande point quel motif vous inspire.
Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire :
Et, si ma sœur a pu causer ce changement,
Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

SCÈNE VIII.

ARISTE, LE MARQUIS, CÉLIANTE, FINETTE.

CÉLIANTE.

En tout cas, s'il est vrai, comme je dois le croire,
Que mes charmes aux siens arrachent la victoire,
Mon cher petit marquis, soyez bien averti
Que vous prenez encore un plus mauvais parti.
Pour être un pis-aller je ne fus jamais faite.
Adieu. Vous m'entendez, et je suis satisfaite.

SCÈNE IX.

ARISTE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *riant*.

L'incartade est plaisante, et me réjouit fort.

ARISTE.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

LE MARQUIS.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle.
Si je veux m'engager, ce n'est pas avec elle.

ARISTE.

Quoi donc! voudriez-vous enfin vous marier?

LE MARQUIS.

Oui, mon cher; et de plus je vais le publier,

Afin que les rieurs se dépêchent de rire;
Et que, la noce faite, on n'ait plus rien à dire.
Je ferai sur moi-même un couplet de chanson,
Pour animer leur verve, et leur donner le ton.

ARISTE.

Le projet est hardi, mais il est raisonnable.

LE MARQUIS.

N'est-il pas vrai? Pour moi, je le tiens préférable
Au parti que prendroit un homme tel que nous,
De faire le plongeon pour éviter les coups.
Vous, par exemple, vous, dont la veine comique
Aux dépens du beau sexe a paru si caustique,
Ne conviendrez-vous pas, si, par quelque retour,
Vous vous avisiez.... la.... de prendre femme un jour,
Et que vous voulussiez cacher ce mariage,
Que vous joueriez alors un fort sot personnage?

ARISTE.

Ah! très sot en effet. Mais enfin, dites-moi,
Quel est l'objet qui va recevoir votre foi?

LE MARQUIS.

Une enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre:
Mais ce n'est encor rien; et vous allez apprendre
Un fait qui causera votre admiration.
J'épouse cet enfant par procuration.
Mon oncle, dont j'attends une fortune immense,
Depuis long-temps sous main traite cette alliance,
Et veut que, sans tarder, l'hymen soit contracté.
Il trouve seulement une difficulté,
Qui ne lui paroît rien, cependant.

ARISTE.

Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Eh! mais.... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

ARISTE.

Bon!

LE MARQUIS.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son frère aîné, plus doux et plus docile,
Apprenant ce projet, le rendra plus facile;
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

ARISTE.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon oncle et mon père
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

LE MARQUIS.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc rivaux? L'aventure est cruelle!

ARISTE.

Oh non! De tout mon cœur je vous cède la belle.

LE MARQUIS, *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité!
La fille est-elle aimable?

ARISTE.

Oh! c'est une beauté.

LE MARQUIS.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi?

ARISTE.

Comme un ange.

LE MARQUIS.

Et vous la refusez?

ARISTE.

Oui.

LE MARQUIS.

Vous êtes étrange !
Et si votre oncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos, et je n'y prétends rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela, pourtant, je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous vous exagérez un peu trop son mérite ;
Pour moi, je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.
Non, Mélite jamais ne peut être oubliée ;
Mais j'y dois renoncer, puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée !

LE MARQUIS.

Oui, vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS, *lui frappant sur l'épaule.*

Notre ami, c'est un point dont je ne puis douter :
On a su découvrir cette affaire secrète
Par la sœur de Mélite, et même par Finette ;
Et ceux qu'elles avoient choisis pour confidents
M'ont confié le fait depuis quelques instants.
On sait même le nom du mari de Mélite ;
On vante son esprit, son bon cœur, son mérite ;
Grand philosophe, mais bizarre, singulier ;
Honteux d'avoir enfin osé se marier,

Et voulant au public cacher cette sottise,
De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.
(Il rit.)
Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait?

ARISTE.

A peu près.

LE MARQUIS.

Ah! tant mieux, j'en suis fort satisfait.
Eh bien! dites-lui donc qu'on sait son mariage;
Et conseillez-lui fort de s'armer de courage,
Afin de recevoir galamment aujourd'hui
Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.
(Il sort en riant.)

SCÈNE X.

ARISTE, *seul.*

Suis-je mort ou vivant? Après ce coup de foudre,
Que vais-je devenir? et que puis-je résoudre?
Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté:
Mais ne nous perdons point en cette extrémité.
Ici la diligence est un point nécessaire;
Et je sais le moyen de me tirer d'affaire.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Mais écoutez-moi.

ARISTE.

Non. Vous me parlez en vain.
Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

DAMON.

Vous extravaguez donc ?

ARISTE.

Soit folie ou sagesse,
Je pars, et dans l'instant.

DAMON.

Quelle étrange foiblesse !
Que dira-t-on de vous ?

ARISTE.

Tout ce que l'on voudra.
Pourvu que je sois loin, rien ne me touchera.

DAMON.

Quoi ! cet esprit nourri de la sagesse antique,
Se perd quand il s'agit de la mettre en pratique ?

ARISTE.

Je vous l'ai dit souvent : les sages autrefois,
De la seule vertu reconnoissant les lois,
Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice,

Non contents de la vaincre, en faisoient leur délice.
Les plus sanglants affronts, les plus cruels mépris,
Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits.
Immobiles rochers, ils défioient l'orage ;
J'admire leur exemple, et n'ai pas leur courage.

DAMON.

Et moi, je vous réponds que vous l'égalerez
Dès le même moment que vous vous calmerez.

ARISTE.

Eh ! comment me calmer au fort de ma disgrâce ?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place,
En butte à mille affronts pires que le trépas ;
Un front à triple airain ne les soutiendroit pas.
A peine quelques gens savent mon mariage,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage,
Un déluge d'écrits, tant en prose qu'en vers,
Qui vont à mes dépens réjouir l'univers.
Et que sera-ce donc, quand la cour et la ville ?...

DAMON.

Pour parer tous ces traits, soyez ferme et tranquille ;
C'est le meilleur parti.

ARISTE.

Je le sens comme vous.
Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

(Il présente plusieurs papiers à Damon.)

DAMON.

Bon ! jeux d'esprit et pures bagatelles !

ARISTE.

Morbleu ! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez et me montrer au doigt ;

Je n'y pourrois survivre; une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

DAMON.

Et Mélite?

ARISTE.

Dans peu Mélite me suivra.

DAMON.

Croyez qu'à ce dessein elle s'opposera.

ARISTE.

En depit d'elle-même il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente:
A mes cruels chagrins je prétends qu'elle ait part;
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Holà! quelqu'un!

SCÈNE II.

ARISTE, DAMON, PICARD.

PICARD.

MONSIEUR!

ARISTE.

Va-t'en voir si madame
Est de retour.

PICARD *s'en va et revient.*

De qui parlez-vous?

ARISTE, *vivement, après avoir un peu rêvé.*

De ma femme.

PICARD *s'en va et revient.*

Laquelle est-ce?

ARISTE.

Mélite.

PICARD, *se grattant l'oreille.*

Oh ! je ne suis pas sot :
Je le savois fort bien, sans vous en dire mot.

ARISTE.

Va-t'en.

SCÈNE III.

ARISTE, DAMON.

DAMON.

Où voulez-vous faire votre retraite ?

ARISTE.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

DAMON.

Parbleu ! je vous suivrai.

ARISTE.

Non, ne me suivez pas ;
Et si ma belle-sœur a pour vous des appas,
Gardez-vous de la perdre un seul instant de vue ;
Sinon, vous pourriez bien la retrouver pourvue.

DAMON.

Comment puis-je fixer son caprice éternel ?

ARISTE.

En l'engageant à vous par un vœu solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance :
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

DAMON.

Je le puis. Vous savez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, et causoit son erreur ;
Grâce à mon frère aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée, et j'en ai la nouvelle
Par un de mes parents arrivé de Lyon.

Je n'ai plus rien à craindre, et je reprends mon nom.
Du moins, jusqu'à demain suspendez votre fuite,
Pour rendre témoignage...

ARISTE.

Ah ! j'aperçois Mélite.
Que je suis agité ! Voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.
Aidez-moi de vos soins.

DAMON.

Eh bien ! que faut-il faire ?
Me voilà prêt.

ARISTE.

De grâce, allez trouver mon père ;
Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi
Qu'il puisse l'approuver et demeurer ici,
Afin de consoler Mélite en mon absence.
Allez : je vous attends avec impatience.

SCÈNE IV.

ARISTE, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

MÉLITE, *à Ariste.*

CIEL ! que dois-je augurer du trouble où je vous vois ?

ARISTE, *agité.*

Ici fort à propos vous venez toutes trois
(*A Mélite.*)
Ma femme, désormais, vous serez satisfaite.

MÉLITE.

En quoi ?

ARISTE.

Notre union cesse d'être secrète ;
Et, grâces à vos soins, à votre empressement,
De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

MÉLITE.

Quoi! vous osez me faire une telle injustice?
Si je vous ai trahi, que le ciel me punisse!

ARISTE.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi:
Car Finette, à coup sûr, m'a trop bien obéi
Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma belle-sœur, qui sait l'art de se taire;
Que dis-je? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

CÉLIANTE.

Il est pourtant certain, malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes amies.

FINETTE.

Et moi, qu'à deux ou trois de mes meilleurs amis,
Qui n'en auront rien dit, car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confidence,
Je les engageois tous à garder le silence.

MÉLITE.

Ah! cessez de railler, de grâce, et dites-nous...

ARISTE.

Eh bien! sans plaisanter, je prends congé de vous.
Adieu, ma femme.

MÉLITE.

O ciel! je n'y pourrai survivre.
Ariste, ou demeurez, ou laissez-moi vous suivre.

ARISTE.

Vous me suivrez aussi: soyez prête au départ.
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma part,
Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la ville;

Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

CÉLIANTE.

Eh quoi! pour un mari vous serez complaisante
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante?

MÉLITE.

(*A Ariste.*)

Oui, ma sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris partout où vous serez.

SCÈNE V.

ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

DAMON.

Je viens vous informer d'une fâcheuse affaire:
J'ai trouvé près d'ici votre oncle et votre père,
Sortant de la maison du marquis du Lauret,
Où sans doute ils avoient appris votre secret.
Votre oncle, transporté de colère et de rage,
Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
Comme ayant été fait à l'insu des parents,
Et trouve pour cela vingt moyens différents.

MÉLITE.

Ciel! que nous dites-vous?

DAMON.

Ce que je viens d'entendre.

ARISTE.

Et mon père?

DAMON.

Il s'efforce en vain à vous défendre.
Votre oncle, prévenu, refuse d'écouter,
Et, s'il n'est secondé, veut vous déshériter.

Une telle menace alarme votre père,
Qui ne sait de quel biais ajuster cette affaire.
Ils sont partis ensemble, et vont, je crois, tous deux
Consulter sur ce point un avocat fameux.

MÉLITE.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne?

ARISTE.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'étonne.
Votre péril me rend la noble fermeté
Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
Je vais, d'un front serein, faire tête à l'orage.
Que le public surpris fronde mon mariage,
Que mon oncle irrité me prive de son bien;
On veut nous séparer, je ne ménage rien.
Je vais trouver mon oncle, et moi-même lui dire
Qu'à m'arracher à vous c'est en vain qu'il aspire;
Et je lui ferai voir, en bravant son courroux,
Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

MÉLITE.

Je reconnois Ariste, et n'ai plus rien à craindre.
Mais au premier abord tâchez de vous contraindre,
Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

ARISTE.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement,
Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

MÉLITE.

O ciel! protège-nous, j'implore ta justice.

SCÈNE VI.

CÉLIANTE, DAMON, FINETTE.

CÉLIANTE.

L'ÉTAT où je les vois me fait compassion.
Malgré moi je prends part à leur affliction.
Il faut que je sois folle. Oh! oui, je suis trop bonne.
Moi, trembler pour ma sœur?

DAMON.

Quoi! cela vous étonne?

CÉLIANTE.

Pourquoi non? Songez-vous aux tours qu'elle m'a faits?

DAMON.

Quels tours?

CÉLIANTE.

Ceux qu'une sœur ne pardonne jamais.

DAMON.

Mais encore, en quoi donc?

CÉLIANTE.

D'avoir eu l'art de plaire
A des gens dont l'hommage eût pu me satisfaire.

DAMON.

Je vous suis obligé de ce doux compliment:
Mais, puisque vous m'aimez, je ne vois pas comment
Vous lui voulez du mal d'avoir su plaire à d'autres.

FINETTE.

C'est que vos sentiments sont différents des nôtres.

CÉLIANTE.

Quoi! vous croyez encor que je vous aime, moi?

DAMON.

La question me charme! Eh! parbleu, je le croi,
Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

CÉLIANTE.

Ah ! quelle vision ! Moi, Finette, je l'aime ?
Est-il vrai ?

FINETTE.

Quelquefois, selon le temps qu'il fait.

DAMON.

Du caprice souvent j'ai ressenti l'effet.
Mais, malgré vous, je lis jusqu'au fond de votre âme ;
Et je vous réponds, moi, que vous serez ma femme.

CÉLIANTE.

Moi, je serai sa femme ! Ah ! je voudrois le voir.

DAMON.

Oui, oui, vous le verrez.

CÉLIANTE.

Quand cela ?

DAMON.

Dès ce soir.

CÉLIANTE, *à Finette.*

Ne le croiroit-on pas, de l'air dont il l'assure ?

FINETTE.

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

CÉLIANTE.

Ma mauvaise, plutôt.

DAMON.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre époux.

CÉLIANTE.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence !
Qui ? moi, j'épouserois un homme sans naissance !

DAMON.

Et si vous deveniez comtesse en m'épousant ?

CÉLIANTE.

Vous, me faire comtesse?

DAMON.

Ariste est mon garant,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous?

CÉLIANTE.

Eh! mais... je ne sais plus que dire.
Pourquoi donc feigniez-vous?...

DAMON.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance et mon nom.

CÉLIANTE.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma sœur m'inquiète et m'attriste.
Nous songerons à nous, quand je saurai son sort.
J'entends du bruit.

DAMON.

C'est l'oncle.

FINETTE.

Il querelle, et bien fort.

SCÈNE VII.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

GÉRONTE.

O le grand philosophe! ô le beau mariage!
Où se cache-t-il donc ce raisonneur si sage,
Qui n'impose jamais par ses opinions,
Et qui ne veut parler que par ses actions?
Ah! vraiment, l'imbécile en a fait une belle!

LISIMON.

Eh! mon frère!

FINETTE, *à Céliante.*

Il me fait une frayeur mortelle.

CÉLIANTE.

Je m'en vais lui répondre.

DAMON, *la retenant.*

Eh! ne l'irritez pas.
De sang-froid laissons-lui faire tout son fracas.

GÉRONTE.

Qu'il s'exhale en douceurs auprès de sa Mélite:
Mais qu'il sache, morbleu! que je le déshérite.
Avec ma belle-fille on aura tout mon bien.

LISIMON.

Quoi! ce neveu si cher....

GÉRONTE.

Ce neveu n'aura rien.

LISIMON.

Mais....

GÉRONTE.

Il mourra de faim, j'ai fait son horoscope
Et je veux qu'il enrage avec sa Pénélope,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

LISIMON.

Ah! ne vous flattez point de son consentement.

GÉRONTE.

L'affaire est entamée, il faut qu'il me le donne.
Mais je crois que voici justement la personne
Dont la beauté maudite a séduit mon neveu.

FINETTE.

Madame, il vient à vous.

CÉLIANTE.

Vous allez voir beau jeu.

DAMON, *à Céliante.*

Gardez-vous de l'aigrir.

CÉLIANTE.

Mon dieu, laissez-moi faire.
Je m'en vais, en deux mots, accommoder l'affaire.

DAMON.

Ou, plutôt, la gâter.

GÉRONTE, *à Céliante.*

Ah ! ma belle, est-ce vous
Dont mon sot de neveu prétend être l'époux ?

CÉLIANTE.

Et quand cela seroit, qu'y trouvez-vous à dire ?

FINETTE, *à part.*

L'entretien sera vif, et je m'apprête à rire.

GÉRONTE.

Mais je n'y trouve, moi, qu'une difficulté :
Le mariage est nul, de toute nullité.

CÉLIANTE.

Je soutiens qu'il est bon, et bon par excellence,
Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

FINETTE.

On n'a rien oublié.

GÉRONTE.

Que mon consentement,
Et celui de mon frère.

CÉLIANTE.

On s'en passe aisément,
Comme vous le voyez.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

Tubleu, quelle commère !

CÉLIANTE, *à Lisimon.*

Apparemment, monsieur, vous êtes le beau-père?

LISIMON.

Je suis père d'Ariste.

CÉLIANTE.

Ayez la fermeté
De vous servir ici de votre autorité.
Si j'en crois votre fils, vous êtes homme sage,
Qui, loin de chicaner sur un bon mariage,
Signerez au contrat sans vous faire prier.

(*A Géronte.*)

Pour vous, il vous sied bien, mon petit financier,
Fier d'un bien mal acquis, de blâmer l'alliance
D'une fille d'honneur, et d'illustre naissance.
Oh bien! tenez de moi, pour un fait assuré,
Que vous vous en devez croire fort honoré;
Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille,
Et qu'on vaut mieux cent fois que votre belle-fille.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

C'est donc là cet esprit sage, modeste, doux,
Qui devoit, tout d'abord, désarmer mon courroux?

LISIMON.

Mon fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise?
Je crois que notre sage a fait une sottise.

GÉRONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela?

LISIMON.

Madame, il vous sied mal de prendre ce ton-là;
Et l'air dont vous venez de parler à mon frère,
Me fait mal augurer de votre caractère.

CÉLIANTE.

Tant pis pour vous, monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion,
Votre unique parti c'est la soumission.

GÉRONTE.

Allons, sortons, mon frère, ou bien je vous renonce.
Ma belle, dans l'instant, vous aurez ma réponse.

DAMON, *à Céliante.*

J'ai prévu ces effets de votre emportement.
Messieurs, vous vous trompez, écoutez un moment.

GÉRONTE.

Je n'écoute plus rien, je suis trop en colère.
J'aurois été, peut-être, aussi sot que mon frère:
Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon,
Un bon procès, morbleu! va m'en faire raison.
Allons. Malgré ce fils, que vous croyiez si sage,
Je prétends qu'un arrêt casse le mariage.

SCÈNE VIII.

LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

Casser mon mariage, avoir un tel dessein,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

CÉLIANTE.

Qu'il s'y joue, il verra.

ARISTE, *à Lisimon.*

Même, en votre présence,
On m'ose menacer de cette violence!
J'ai peine à retenir un trop juste courroux.
Mon oncle, contre moi, dispose-t-il de vous?
Mais j'ai tort, après tout, de craindre que mon père
Veuille à cet attentat prêter son ministère:

Sa bonté, sa vertu, m'en sont de sûrs garants.
Si vous connoissiez bien celle que je défends,
Loin de vouloir, mon oncle, armer la loi contre elle,
Vous-même vous seriez son défenseur fidèle.
Aussitôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, et surtout sa douceur.

GÉRONTE.

Sa douceur! Oui parbleu! nous en avons des preuves.
De grâce, en faites-vous de fréquentes épreuves?

ARISTE.

Sans cesse.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A quel excès va son aveuglement!

LISIMON, *à Ariste.*

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma femme?

LISIMON.

Oui, mon fils.

FINETTE, *à part.*

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très emportée, encor plus imprudente;
Et devant elle, enfin, je vous déclare net,
Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE, *regardant de tous côtés.*

Devant elle?

GÉRONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre oncle un très sensible outrage;
Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE, *à part.*

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE, *à Damon.*

Se peut-il que Mélite?...

CÉLIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GÉRONTE, *à Ariste.*

Eh bien! vous entendez?

ARISTE.

Moi? Non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon frère.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encor tout ce que l'on m'en dit;
Et je vais la chercher.

GÉRONTE, *à Lisimon.*

A-t-il perdu l'esprit?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher? Où?

ARISTE.

Chez elle.

GÉRONTE.

Oh! la philosophie a brouillé sa cervelle.
Ne la voyez-vous pas?

ARISTE, *apercevant Mélite.*

En effet, la voici.
Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCÈNE IX.

LISIMON, GÉRONTE, DAMON, MÉLITE, ARISTE, CÉLIANTE, FINETTE.

ARISTE.

MÉLITE, approchez-vous.

LISIMON.

Que vois-je ?

DAMON.

C'est sa femme.

GERONTE.

C'est sa femme ?

FINETTE.

Elle-même.

ARISTE.

On me soutient, madame,
Que mon oncle et mon père, en ce même moment,
Ont essuyé cent traits de votre emportement;
Que, sans aucun respect, excitant leur colère...

MÉLITE.

Moi, j'aurois insulté votre oncle et votre père!
Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

ARISTE.

Quel galimatias !

DAMON.

Je vais le démêler,
Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise
Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;
Et les vivacités de votre belle-sœur,
Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur erreur.

ARISTE.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

DAMON.

Et le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

CÉLIANTE.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.
On veut nous faire affront, et je le souffrirai?
On intente un procès sur votre mariage,
Et je ne serai pas sensible à cet outrage?
Si j'étois votre femme, et qu'on eût ce dessein,
Votre oncle ne mourroit jamais que de ma main.

MÉLITE, *à Lisimon et à Géronte.*

De quoi suis-je coupable? Ariste peut vous dire
Qu'à recevoir sa main il n'a pu me réduire,
Qu'après m'avoir promis, et juré mille fois,
Que son père, avec joie, approuveroit son choix.
(*A Lisimon.*)
C'est à vous (je le vois) qu'il faut que je m'adresse,
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce fils, vous aimez trop l'honneur,
Pour condamner son choix, et causer mon malheur.

LISIMON.

Madame, vos discours ont pénétré mon âme.
Mon fils ne pouvoit prendre une plus digne femme,
Je le vois; et son choix entraîneroit le mien,
Si ce fils pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontés de mon frère,
Et votre mariage excite sa colère.
Il veut absolument rompre cette union,
Ou priver votre époux de sa succession.

MELITE, *à Géronte.*

Pour vous fléchir, monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission, mes soupirs et mes larmes.

Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux:
Mais si je presse en vain, si votre aigreur subsiste,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste.
En brisant nos liens, rendez-lui votre cœur;
Un couvent cachera ma honte et ma douleur.

GÉRONTE, *attendri.*

Qui pourroit résister à sa voix de sirène?
Ma nièce, levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt désespéré de votre hymen secret,
J'ai promis aux parents du marquis du Lauret,
Qu'il auroit tout mon bien avec ma belle-fille,
En cas que je la fisse entrer dans leur famille.
Si je vous laisse Ariste, elle aura le marquis,
Et ma succession, puisque je l'ai promis.

ARISTE.

Mon oncle, vous pouvez accomplir vos promesses:
Mélite me tient lieu de toûtes vos richesses.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, LISIMON, GÉRONTE, ARISTE, DAMON, MÉLITE, CÉLIANTE, FINETTE.

LE MARQUIS.

Vous voyant assemblés, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.
(*A Ariste.*)
Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire savoir,
J'aurois su m'acquitter plus tôt de ce devoir.

ARISTE.

Épargnez-vous, marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries,
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre oncle y consent, ce sera dès ce jour.
(A Géronte.)
Vous destiniez Ariste à votre belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous et moi, nous pourrons conclure en ce moment,
Si vous voulez, monsieur, décider promptement.

GÉRONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS, *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage
Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus, puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer?

GÉRONTE.

Eh bien! ma belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, et tout au moins, je pense...

LE MARQUIS.

D'accord.

GÉRONTE.

Par elle-même elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GÉRONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GÉRONTE.

Vous opposer au don que je voulois vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.
Un jour, je serai riche au-delà de mes vœux :
Mais quand je serois né sans bien, sans espérance
D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,
Que de devenir riche aux dépens d'un ami.
Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.
Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,
De deux parfaits époux couronnez le mérite.
Je n'exige de vous d'autre condition
Que de leur assurer votre succession.

ARISTE, *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchante.

GÉRONTE.

La déclaration est nouvelle et touchante.
Ma nièce, mon neveu, je voulois vous punir;
Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.
Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même.

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême.

GÉRONTE.

Mon frère, allons dresser et signer deux contrats.

ARISTE, *à Céliante.*

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas?

MÉLITE, *à Céliante.*

Vous résistez en vain, Damon a su vous plaire :
Donnez-lui votre main.

ARISTE.

Vous ne pouvez mieux faire.
Il vous cachoit son rang; mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur et de condition.

CÉLIANTE.

Je vous crois : mais enfin...

FINETTE, *à Céliante.*

Allons, un bon caprice.

DAMON.

Je vois que, malgré vous, vous me rendez justice.

CÉLIANTE.

Oui, monstre, il est écrit que je t'épouserai :
Mon penchant m'y contraint; mais je m'en vengerai.

FINETTE.

Belle conclusion!

DAMON.

Pestez, sans vous contraindre.
Vous m'aimez, je vous aime, et je n'ai rien à craindre.

ARISTE, *à Mélite.*

Pour vous mettre, Mélite, au comble de vos vœux,
En face du public resserrons nos doux nœuds;
Et prouvons aux railleurs que, malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.

FIN DU PHILOSOPHE MARIÉ.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE,

PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 18 janvier 1732.

PERSONNAGES.

LISIMON, riche bourgeois anobli.
ISABELLE, fille de Lisimon.
VALÈRE, fils de Lisimon.
LE COMTE DE TUFIÈRE, amant d'Isabelle.
PHILINTE, autre amant d'Isabelle.
LYCANDRE, vieillard inconnu.
LISETTE, femme-de-chambre d'Isabelle.
PASQUIN, valet-de-chambre du comte.
LAFLEUR, laquais du comte.
M. JOSSE, notaire.
UN LAQUAIS de Lycandre.
Plusieurs autres Laquais du comte.

La scène est à Paris, dans un hôtel garni.

LE GLORIEUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PASQUIN.

Lisette ne vient point : je crois que la friponne
A voulu se moquer un peu de ma personne,
En me donnant tantôt un rendez-vous ici.
Pour le coup, je m'en vais. Ah ! ma foi, la voici.

SCÈNE II.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Mon cher monsieur Pasquin, je suis votre servante.

PASQUIN.

Très-humble serviteur à l'aimable suivante
D'une aimable maîtresse.

LISETTE.

Un si doux compliment
Mérite de ma part un long remercîment;
Mais pour m'en acquitter, je manque d'éloquence.
Vous vous contenterez de cette révérence.
Je vous ai fait attendre.

PASQUIN.

A vous parler sans fard,
Ma reine, au rendez-vous vous venez un peu tard.

LISETTE.

J'aurois voulu pouvoir un peu plus tôt m'y rendre.

PASQUIN.

Autrefois j'étois vif, et j'enrageois d'attendre;
Rien ne pouvoit calmer mes désirs excités :
Mais l'âge a mis un frein à mes vivacités.

LISETTE.

Si bien que vous voilà devenu raisonnable?

PASQUIN.

Et j'en suis bien honteux.

LISETTE.

Honteux d'être estimable?

PASQUIN.

Oui, de l'être avec vous; et je lis dans vos yeux,
Qu'avec moins de raison je vous plairois bien mieux.

LISETTE.

A moi? Je vous fuirois, si vous étiez moins sage.

PASQUIN.

Me voilà donc au fait, et j'entends ce langage.
Vous me trouvez trop vieux pour être un favori;
Et de moi vous ferez un honnête mari.
Je me sens pour ce titre un fonds de patience,
Dont vous pourrez bientôt faire l'expérience.

LISETTE.

Vous vous trompez bien fort; car je ne veux de vous
Ni faire mon amant, ni faire mon époux.

PASQUIN.

Que me voulez-vous donc? Quel sujet nous assemble?

LISETTE.

Je veux que nous tenions ici conseil ensemble.

PASQUIN.

Sur quoi?

LISETTE.

Sur votre maître et ma maîtresse.

PASQUIN.

Eh bien?

LISETTE.

Traitons cette matière, et ne nous cachons rien.
Tous deux à les servir étant d'intelligence,
Nous leur pourrons tous deux être utiles, je pense.

PASQUIN.

Votre idée est très-juste; elle me plaît.

LISETTE.

Tant mieux.
Le comte votre maître est froid et sérieux;
Et depuis trois grands mois qu'avec nous il demeure,
Je n'ai pas encor pu lui parler un quart d'heure.
Quel est son caractère? Entre nous, j'entrevois
Que ma maîtresse l'aime; et cependant je crois
Qu'il ne doit pas long-temps compter sur sa tendresse;
Car avec de l'esprit, du sens, de la sagesse,
Des grâces, des attraits, elle n'a pas le don
D'aimer avec constance. Avant qu'aimer, dit-on,
Il faut connoître à fond; car l'Amour est bien traître.
Pour Isabelle, elle aime avant que de connoître;
Mais son penchant ne peut l'aveugler tellement,
Qu'il dérobe à ses yeux les défauts d'un amant.
Les cherchant avec soin, et les trouvant sans peine,
Après quelques efforts, sa victoire est certaine;
Honteuse de son choix, elle reprend son cœur,
Et l'on voit à ses feux succéder la froideur:
Sur le point d'épouser, elle rompt sans mystère.

PASQUIN.

Voilà, sur ma parole, un plaisant caractère.
Un cœur tendre et volage, un esprit vif, ardent
Jusqu'à l'étourderie, et toutefois prudent;
Coquette au par-dessus?

LISETTE.

Non, point capricieuse,
Point coquette, et surtout point artificieuse.
Elle aime tendrement, et de très bonne foi;
Mais cela ne tient pas. Maintenant dites-moi
Toutes les qualités du comte votre maître.
C'est pour le mieux servir que je veux le connoître.
Sans deviner pourquoi, j'ai du penchant pour lui;
Et vous l'éprouverez même dès aujourd'hui.
S'il a quelques défauts, empêchons ma maîtresse
De s'en apercevoir, et fixons sa tendresse:
Mais découvrez-les-moi, pour me mettre en état
De faire que l'hymen prévienne cet éclat.

PASQUIN.

Instruit de vos desseins, je parlerai sans craindre;
Et de la tête aux pieds je vais vous le dépeindre.
Ses bonnes qualités seront mon premier point;
Ses défauts, mon second. Je ne vous cache point
Que je serai très court sur le premier chapitre;
Très long sur le dernier. Premièrement, son titre
De comte de Tufière est un titre réel:
Et son air de grandeur est un air naturel;
Il est, certainement, d'une haute naissance.

LISETTE.

C'est l'effet du hasard. Passons.

PASQUIN.

Toute la France

Convient de sa valeur, et brave confirmé,
Parmi les gens de guerre il est très estimé.
Il fera son chemin, à ce que l'on assure.
Il est homme d'honneur : on vante sa droiture.
Quoique vif, pétulant, il a le cœur très bon.
Voilà mon premier point.

LISETTE.

Passons vite au second.

SCÈNE III.

LISETTE, PASQUIN, LAFLEUR.

PASQUIN.

Ah ! te voilà, Lafleur ? Que fait monsieur le comte ?

LAFLEUR.

Il joue ; et, qui plus est, il y fait bien son compte ;
Car il va mettre à sec un franc provincial,
Au moins aussi nigaud qu'il me paroît brutal :
Notre maître, tandis qu'il jure et se désole,
Embourse son argent, sans dire une parole.

PASQUIN.

Pourquoi viens-tu sitôt ?

LAFLEUR.

Pour un dessein que j'ai.

PASQUIN.

Quel dessein ?

LAFLEUR.

Je vous viens demander mon congé.

PASQUIN.

A moi ?

LAFLEUR.

Sans doute. Autant que je puis m'y connoître,
Vous êtes factotum de monsieur notre maître

On n'ose lui parler sans le mettre en courroux.
Il faut par conséquent que l'on s'adresse à vous.

PASQUIN.

Tu me surprends, Lafleur; je te croyois plus sage.
Servir monsieur le comte est un grand avantage.
Pourquoi donc le quitter? éclaircis-moi ce point.

LAFLEUR.

C'est que vous parlez trop, et qu'il ne parle point.

LISETTE.

Le trait est singulier, et la plainte est nouvelle.

LAFLEUR.

Tel que vous me voyez, ma chère demoiselle,
Vous ne le croiriez pas, on me prend pour un sot;
Et mon maître, en trois mois, ne m'a pas dit un mot.

PASQUIN.

Que t'importe cela?

LAFLEUR.

Comment donc, que m'importe?
Peut-il avec ses gens en user de la sorte!
Que je sois tout un jour dans son appartement,
Il ne daignera pas me gronder seulement;
Et j'ai quitté pour lui la meilleure maîtresse....
Qui vouloit qu'on parlât, et qui parloit sans cesse.
On ne s'ennuyoit point. Tous les jours tour à tour
Elle nous chantoit pouille avant le point du jour.
C'étoit un vrai plaisir.

LISETTE.

Tu veux donc qu'on te gronde?

LAFLEUR.

Je ne hais point cela, pourvu que je réponde.
Répondre, c'est parler. Encor vit-on. Mais bon,
Avec monsieur le comte on ne dit oui, ni non.

Il ne dit pas lui-même une pauvre syllabe.
Oh! j'aimerois autant vivre avec un Arabe.
Cela me fait sécher; cela me pousse à bout,
Moi qui dis volontiers mon sentiment sur tout:
Le silence me tue; et.... Vous riez?

LISETTE.

Achève.

LAFLEUR, *en pleurant.*

Si je reste céans, il faudra que je crève.

LISETTE, *à Pasquin.*

Que j'aime sa franchise et sa naïveté!

LAFLEUR.

Foi de garçon d'honneur, je dis la vérité.

PASQUIN.

Notre maître à ses gens fait garder le silence;
Mais ils sentent l'effet de sa magnificence:
Bien nourris, bien vêtus, et payés largement.

LAFLEUR.

Et tout cela pour moi n'est point contentement.

LISETTE.

Enfin, il faut qu'il parle; et c'est là sa folie.

LAFLEUR.

Autrement je succombe à la mélancolie.
J'eus un maître autrefois que je regrette fort,
Et que je ne sers plus, attendu qu'il est mort.
Il ne me faisoit pas de fort gros avantages;
Il me nourrissoit mal, me payoit mal mes gages;
Jamais aucuns profits, et souvent en hiver
Il me laissoit aller presque aussi nu qu'un ver:
Mais je l'aimois. Pourquoi? C'est qu'il me faisoit rire,
Et que de mon côté je pouvois tout lui dire.

Il m'appeloit son cher, son ami, son mignon;
Et nous vivions tous deux de pair à compagnon.
Mais pour monsieur le comte, au diantre si je l'aime.
Il est toujours gourmé, renfermé dans lui-même;
Toujours portant au vent, fier comme un Écossois.
Je ne puis le souffrir, à vous parler françois:
Et dût-il m'enrichir, que le diable m'emporte
Si je voulois servir un maître de la sorte.

PASQUIN.

Patience; à ta face on s'accoutumera,
Et tu verras qu'un jour monsieur te parlera.
Mais ne t'échappe point. Attends l'heure propice.
Depuis dix ans au moins je suis à son service,
Et n'ose lui parler que par occasion.

LISETTE, *à Pasquin.*

Ce pauvre garçon-là me fait compassion.
Faites que l'on lui dise au moins quelques paroles.

LAFLEUR.

Tonez, j'aimerois mieux deux mots que deux pistoles.

PASQUIN.

J'y ferai de mon mieux.

LAFLEUR.

Enfin, point de milieu;
Il faut, ou qu'on me parle, ou qu'on me chasse. Adieu.
Voilà mon dernier mot; c'est moi qui vous l'annonce;
Et je parlerai, moi, si je n'ai pas réponse.

SCÈNE IV.

LISETTE, PASQUIN.

PASQUIN.

J'AI pitié, comme vous, de ce pauvre Lafleur.

LISETTE.

Le comte de Tufière est donc un fier seigneur?

PASQUIN.

C'est là mon second point.

LISETTE.

Fort bien.

PASQUIN.

Sa politique
Est d'être toujours grave avec un domestique.
S'il lui disoit un mot, il croiroit s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il se fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même, il prend l'air important:
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce,
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;
Se croyant en tout genre un mérite suprême;
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même;
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

LISETTE.

Ah! que nous allons rire!

PASQUIN.

Et de quoi donc?

LISETTE.

Son faste,
Sa fierté, ses hauteurs, font un parfait contraste
Avec les qualités de son humble rival,
Qui n'oseroit parler, de peur de parler mal,
Qui par timidité rougit comme une fille,
Et qui, quoique fort riche, et de noble famille,
Toujours rampant, craintif, et toujours concerté,
Prodigue les excès de sa civilité,
Pour les moindres valets rempli de déférences,
Et ne parlant jamais que par ses révérences.

PASQUIN.

Oui, ma foi, le contraste est tout des plus parfaits:
Et nous en pourrons voir d'assez plaisants effets.
Ce doucereux rival, c'est Philinte, sans doute?
Mon maître d'un regard doit le mettre en déroute.

LISETTE.

Mais ce comte si fier est donc bien riche aussi?
Du moins il le paroît.

PASQUIN.

Riche? Non, dieu merci:
Car c'est là quelquefois ce qui rabat sa gloire;
Et tout son revenu, si j'ai bonne mémoire,
Vient de sa pension, et de son régiment:
Mais il sait tous les jeux, et joue heureusement;
C'est par-là qu'il soutient un train si magnifique.

LISETTE.

Et faites-vous fortune?

PASQUIN.

Oui, par ma politique.
Avec moi quelquefois il prend des libertés.
Je le boude, il sourit. Mes dépits concertés,

Un air froid et rêveur, quelques brusques paroles,
L'amènent où je veux. Par quatre ou cinq pistoles
Il cherche à m'apaiser, à me calmer l'esprit;
Et comme j'ai bon cœur, son argent m'attendrit.

LISETTE.

Vous m'avez mise au fait, et je vais vous instruire.
Le comte va bientôt lui-même se détruire
Dans l'esprit d'Isabelle; oui, soyez-en certain,
S'il ne lui cache pas son naturel hautain.
Elle est d'humeur liante, affable, sociable:
L'orgueil est à ses yeux un vice insupportable;
Et malgré les grands biens qui lui sont assurés,
Son air et ses discours sont simples, mesurés,
Honnêtes, prévenants, et pleins de modestie.

PASQUIN.

Si bien qu'avec mon maître elle est mal assortie?

LISETTE.

Il aura son congé, s'il ne se contraint point.
Donnez-lui cet avis.

PASQUIN.

Il est haut à tel point....

LISETTE.

J'entends du bruit. Je crois que c'est notre vieux maître.
Ne me laissez pas seule avec lui.

PASQUIN.

Ce vieux reître
Est-il si dangereux?

LISETTE.

A cinquante-cinq ans,
Il est plus libertin que tous nos jeunes gens;
Et ce qui me surprend, c'est que son fils Valère
A toute la sagesse et la vertu d'un père.

SCÈNE V.

LISIMON, LISETTE, PASQUIN.

LISIMON, *courant à Lisette.*

BONJOUR, ma chère enfant; embrasse-moi bien fort.
Comment donc, tu me fuis?

LISETTE.

Réservez ce transport
Pour madame.

LISIMON.

Eh! fi donc! Tu te moques, je pense?
J'arrive de campagne; et plein d'impatience
De te revoir, j'accours.... Quel est ce garçon-là?
Tête à tête tous deux? Je n'aime point cela.
Je gage qu'avec lui tu n'étois pas si fière?

LISETTE.

Nous nous entretenions du comte de Tufière,
Son maître.

LISIMON.

Ce seigneur que l'on m'a proposé
Pour ma fille?

PASQUIN.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Je suis très disposé,
Sur ce qu'on m'en écrit, à le choisir pour gendre.
On me le vante fort; et l'on me fait entendre
Qu'il est homme d'honneur, de grande qualité.
Mais est-il vif, alerte, étourdi, bien planté,
Bon vivant? car je veux tout cela pour ma fille.

PASQUIN.

Vous faites son portrait, et c'est par là qu'il brille.

LISIMON.

Bon. Aime-t-il la table, et boit-il largement?

PASQUIN.

Diable! il est le plus fort de tout le régiment.
Il a fait son chef-d'œuvre en Allemagne, en Suisse.

LISIMON.

Voilà mon homme. Il faut que l'autre déguerpisse.

LISETTE.

Qui, Philinte?

LISIMON.

Lui-même. Il me cajole en vain.
C'est un homme qui met le tiers d'eau dans son vin.
Ce fade personnage en ses façons discrètes
Me donne la colique à force de courbettes.
Mon gendre buveur d'eau! Fût-il prince, morbleu!
Je le refuserois. Nous allons voir beau jeu,
Car ma femme, dit-on, le destine à ma fille.
Sait-elle que je suis le chef de ma famille?
Le monarque absolu d'elle et de mes enfants?
Que j'en veux disposer? Mais est-elle céans?

LISETTE.

Oui, monsieur.

LISIMON.

Tu diras à ma chère compagne,
Qu'il faut que dès ce soir elle aille à la campagne.

LISETTE.

Et pourquoi donc?

LISIMON.

Pourquoi? C'est que je suis ici.
Belle demande!

LISETTE.

Mais...

LISIMON.

Dans cette maison-ci
Nous sommes à l'étroit, et trop près l'un de l'autre,
Et l'on travaille à force à rebâtir la nôtre.
Mon hôtel sera vaste, et je prendrai grand soin
Que nos appartements se regardent de loin,
Afin qu'un même toit elle et moi nous assemble,
Sans nous apercevoir que nous logions ensemble.

LISETTE.

Je vais voir si madame est visible.

LISIMON.

Non, non;
J'ai deux mots à te dire. Et toi, sors, mon garçon.
Va-t'en chercher ton maître en toute diligence.
Il faut qu'incessamment nous fassions connoissance.

LISETTE.

Son maître va rentrer.

PASQUIN.

Et je l'attends ici.

LISIMON.

Va l'attendre dehors, décampe.

SCÈNE VI.

LISIMON, LISETTE.

LISIMON.

DIEU merci,
Nous sommes tête à tête; et ma vive tendresse...
Où vas-tu donc?

LISETTE.

Je vais rejoindre ma maîtresse:
Elle m'appelle.

LISIMON.

Non.

LISETTE.

Ne l'entendez-vous pas?

LISIMON.

Moi? Point.

LISETTE.

Moi, je l'entends; et j'y cours de ce pas.

LISIMON.

Qu'elle attende.

LISETTE.

Monsieur, voulez-vous qu'on me gronde?

LISIMON.

Qui l'oseroit céans? Je veux que tout le monde
T'y regarde en maîtresse, et me respecte en toi;
Que femme, enfants, valets, tout t'obéisse.

LISETTE.

A moi,
Monsieur? Y pensez-vous?

LISIMON.

Oui, ma petite reine;
De mon cœur, de mes biens, je te rends souveraine.

LISETTE.

Ce langage est obscur, et je ne l'entends pas.

LISIMON.

Je m'en vais m'expliquer. Charmé de tes appas,
J'ai conçu le dessein de faire ta fortune.
Pour nous débarrasser d'une foule importune,
Je te veux à l'écart loger superbement.
Les soirs, j'irai chez toi souper secrètement.
Je ferai tous les frais d'un nombreux domestique,
D'un équipage leste autant que magnifique;

Habits, ajustements, rien ne te manquera;
Et sur tous tes désirs mon cœur te préviendra.
M'entends-tu maintenant?

LISETTE.

Oui, monsieur, à merveille.

LISIMON.

Et ce discours, je crois, te chatouille l'oreille?
Que réponds-tu, ma chère, à ces conditions?

LISETTE.

Je ne puis accepter vos propositions,
Monsieur, sans consulter une très bonne dame
Que j'honore.

LISIMON.

Et qui donc?

LISETTE.

Madame votre femme.

LISIMON.

Comment diable, ma femme!

LISETTE.

Oui, monsieur, s'il vous plaît:
A ce qui me regarde elle prend intérêt;
Et je ne doute point qu'elle ne soit ravie
De me voir embrasser ce doux genre de vie.

LISIMON.

Te moques-tu?

LISETTE.

Je vais aussi prendre l'avis
De ma maîtresse, et puis de monsieur votre fils.
Tous trois édifiés, à ce que j'imagine,
Du soin que vous prenez d'une pauvre orpheline,
Seront touchés de voir que, lui prêtant la main,
Vous la mettiez vous-même en un si beau chemin;

Et qu'à votre âge enfin votre charité brille,
Jusqu'à les ruiner pour placer une fille.

LISIMON.

Tu le prends sur ce ton?

LISETTE.

Oui, monsieur, je l'y prends.
Apprenez, je vous prie, à connoître vos gens.
Un cœur tel que le mien méprise les richesses,
Quand il faut les gagner par de telles bassesses.

LISIMON.

Oh! puisque mon amour, mes offres, mes discours,
Ne peuvent rien sur toi, je prétends...

LISETTE, *s'enfuyant.*

Au secours!

LISIMON.

Quoi, friponne! me faire une telle incartade!

SCÈNE VII.

LISIMON, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *accourant.*

Mon père, qu'avez-vous?

LISIMON.

Rien.

VALÈRE.

Êtes-vous malade?

LISIMON.

Non; je me porte bien. Que voulez-vous?

VALÈRE.

Qui, moi?
On crioit au secours; et, plein d'un juste effroi,
Je suis vite accouru.

LISIMON.

C'est prendre trop de peine.
Lisette me suffit.

VALÈRE.

Mais...

LISIMON.

Votre aspect me gêne.
Sortez.

VALÈRE.

Moi, vous quitter en ce pressant besoin.
Je n'ai garde, à coup sûr. Lisette, j'aurai soin
De monsieur; sortez vite; allez dire à ma mère
Qu'elle vienne au plus tôt.

LISIMON.

Eh! je n'en ai que faire,
Bourreau!

LISETTE.

J'y vais.

LISIMON.

(*A Valère.*)
Demeure. Et toi, sors à l'instant.

VALÈRE.

S'il ne tient qu'à cela pour vous rendre content,
Lisette restera: mais aussi je vous jure
De ne vous point quitter dans cette conjoncture.
Vous voilà trop ému. Vos yeux sont tout en feu.
Je crains quelque accident. Asseyez-vous un peu.
Vous êtes, je le vois, fatigué du voyage.
Il faut vous ménager un peu plus à votre âge.
Enverrai-je chercher le medecin?

LISIMON.

Tais-toi.

(*En sortant.*)
Traître, tu le paieras.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.

Vous voyez.

VALÈRE.

Oui, je voi
A quel indigne excès veut se porter mon père.
Quel exemple pour moi! Quel chagrin pour ma mère!
Je ne m'étonne plus si sa foible santé
L'oblige à renoncer à la société,
Et si toujours livrée à sa mélancolie,
Dans son appartement elle passe sa vie.

LISETTE.

Je veux sortir d'ici.

VALÈRE.

Non, non, ne craignez rien.
De mon père, après tout, nous vous défendrons bien.

LISETTE.

Je le sais; mais enfin je veux sortir, vous dis-je.

VALÈRE.

Songez-vous à quel point votre discours m'afflige?
Oui, si vous nous quittez, je mourrai de douleur.
Vous savez mon dessein.

LISETTE.

Il feroit mon bonheur,

S'il pouvoit s'accomplir ; mais il est impossible.
Je sens de vous à moi la distance terrible.
Un mariage en forme est ce que je prétends.
Vous me le promettez ; mais en vain je l'attends.
Chaque jour, chaque instant détruit mon espérance.
Vos parents sont puissants ; une fortune immense
Doit vous faire aspirer aux plus nobles partis :
Jugez si vous et moi nous sommes assortis.

VALÈRE.

L'amour assortit tout, et mon âme ravie
Trouve en vous ce qui fait le bonheur de la vie.

LISETTE.

Songez que je n'ai rien, et ne sais d'où je sors.

VALÈRE.

Esprit, grâces, beauté, ce sont là vos trésors,
Vos titres, vos parents.

LISETTE.

Vous flattez-vous, Valère,
De faire à notre hymen consentir votre père ?

VALÈRE.

Nous nous passerons bien de son consentement.

LISETTE.

Oui, vous ; mais non pas moi.

VALÈRE.

Je puis secrètement....

LISETTE.

Non, non, ne croyez pas qu'un vain espoir m'endorme.
Je vous l'ai dit, je veux un mariage en forme ;
Et me garderai bien de courir le hasard....

VALÈRE.

Vous n'avez rien à craindre ; et... Que veut ce vieillard ?

LISETTE.

Tout pauvre qu'il paroît sa sagesse est profonde,
Et c'est le seul ami qui me reste en ce monde.
Depuis près de deux ans, cet ami vertueux,
Sensible à mes besoins, empressé, généreux,
Fait de me secourir sa principale affaire:
Je trouve en sa personne un guide salutaire.
Laissez-nous un moment, s'il vous plaît.

VALÈRE.

De bon cœur.
Mais revenez bientôt me joindre chez ma sœur.

SCÈNE IX.

LYCANDRE, LISETTE.

LYCANDRE.

Enfin je vous revois; cette rencontre heureuse
Me comble de plaisir.

LISETTE.

Moi, je suis bien honteuse
Que vous me retrouviez dans l'état où je suis.

LYCANDRE.

Que faites-vous ici?

LISETTE.

Je fais ce que je puis
Pour me le cacher; mais....

LYCANDRE.

Quoi?

LISETTE.

J'y suis en service.

LYCANDRE.

Juste ciel ! Et c'est donc pour ce vil exercice
Que, sans m'en avertir, vous sortez du couvent ?

LISETTE.

Autrefois pour me voir vous y veniez souvent ;
Mais depuis quelque temps vous m'avez négligée.
De plus, ma mère est morte. Inquiète, affligée,
N'entendant rien de vous, sans espoir, sans appui,
Quelle ressource avois-je en ce cruel ennui ?
La fille de céans, à présent ma maîtresse,
Mon amie au couvent, sensible à ma tristesse,
Sur le point de sortir, m'offrit obligeamment
De me prendre auprès d'elle. Elle me fit serment
Que je serois plutôt compagne que suivante :
Je ne pus résister à son offre pressante.
Ce ne fut pas pourtant sans verser bien des pleurs ;
Mais mon sort le voulut : et voilà mes malheurs.

LYCANDRE.

O fortune cruelle ! Et vous tient-on parole
Par de justes égards ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

Cela me console
D'un si triste incident, que j'aurois prévenu,
Si mes infirmités ne m'eussent retenu,
Pendant près de six mois, dans la retraite obscure
Où je mène moi-même une vie assez dure.
Si bien que vous voilà plus heureuse aujourd'hui ?

LISETTE.

Autant qu'on le peut être au service d'autrui.

LYCANDRE.

Hélas !

LISETTE.

Vous soupirez ! Dans ma triste aventure
Je ne sais quel espoir me soutient, me rassure :
Mais je n'ai rien perdu de ma vivacité.

LYCANDRE.

Votre espoir est fondé. Le moment souhaité
Peut arriver bientôt. La fortune se lasse
De vous persécuter ; mais, dites-moi, de grâce,
A qui parliez-vous là, quand je suis survenu ?

LISETTE.

Au fils de la maison. S'il vous étoit connu,
Vous l'estimeriez fort.

LYCANDRE.

Il a donc votre estime ?
Vous rougissez !

LISETTE.

Qui, moi ? Me feriez-vous un crime
De lui rendre justice ?

LYCANDRE.

Il est jeune, bien fait,
Riche ; il vous voit souvent ?

LISETTE.

Oui, souvent, en effet.

LYCANDRE.

Vous êtes jeune, aimable, et sans expérience ;
Voilà bien des écueils !

LISETTE.

Soyez en assurance.
Mon cœur est au-dessus de ma condition.
J'ai des principes sûrs contre l'occasion.

LYCANDRE.

J'y compte. Mais enfin que vous dit ce jeune homme ?

LISETTE.

Il se nomme Valère.

LYCANDRE.

Eh ! mon dieu ! qu'il se nomme
Ou Valère, ou Cléon, que m'importe ? Il s'agit
De m'informer à fond des choses qu'il vous dit.

LISETTE.

Qu'il m'aime.

LYCANDRE.

Est-ce là tout ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

C'est tout ?

LISETTE.

Oui, vous dis-je.

LYCANDRE.

Vous me trompez.

LISETTE.

Eh ! mais... Ce reproche m'afflige.
Eh bien donc, ce jeune homme, à ne rien déguiser,
Si j'y veux consentir, m'offre de m'épouser
En secret.

LYCANDRE.

En secret ? Il cherche à vous surprendre.

LISETTE.

Non ; je réponds de lui. Mais bien loin de me rendre
En acceptant son cœur, je refuse sa main,
A moins que ses parents n'approuvent son dessein.
Ils le rejetteront, je n'en suis que trop sûre ;

Et pour fuir un éclat, monsieur, je vous conjure
De me tirer d'ici dès demain, dès ce soir,
Pour que Valère et moi nous cessions de nous voir.

LYCANDRE.

D'un sort moins rigoureux ô fille vraiment digne!
Ce que vous exigez est une preuve insigne
Et de votre prudence, et de votre vertu.
Il faut vous révéler ce que je vous ai tu.
Vous pouvez aspirer à la main de Valère,
Et même l'épouser de l'aveu de son père.

LISETTE.

Moi, monsieur?

LYCANDRE.

Je dis plus; ils se tiendront heureux,
Dès qu'ils vous connoîtront, de former ces beaux nœuds·
Et respectant en vous une haute naissance,
Ils brigueront l'honneur d'une telle alliance.

LISETTE.

Vous vous moquez de moi. Pourquoi, jusqu'à sa mort,
Ma mère a-t-elle eu soin de me cacher mon sort?
Mon père est-il vivant?

LYCANDRE.

Il respire, il vous aime,
Et viendra de ce lieu vous retirer lui-même.

LISETTE.

Et pourquoi si long-temps m'abandonnêr ainsi?

LYCANDRE.

Vous saurez ses raisons. Mais demeurez ici
Jusqu'à ce qu'il se montre, et gardez le silence;
C'est un point capital.

LISETTE.

Moi, d'illustre naissance!
Ah! je ne vous crois point, si vous n'éclaircissez
Tout ce mystère à fond.

LYCANDRE.

Non, j'en ai dit assez.
Pour savoir tout le reste, attendez votre père.
Adieu. Mais dites-moi, le comte de Tufière
Demeure-t-il céans?

LISETTE.

Oui, depuis quelques mois.

LYCANDRE.

Il faut que je lui parle.

LISETTE.

Ah! monsieur, je prévois
Qu'il vous recevra mal en ce triste équipage;
Car on me l'a dépeint d'un orgueil si sauvage...

LYCANDRE.

Je saurai l'abaisser.

LISETTE.

Il vous insultera.

LYCANDRE.

J'imagine un moyen qui le corrigera.
Jusqu'au revoir. Songez qu'une naissance illustre,
Des sentiments du cœur reçoit son plus beau lustre:
Pour les faire éclater il est de sûrs moyens;
Et si le sort cruel vous a ravi vos biens,
D'un plus rare trésor enviant le partage,
Soyez riche en vertus: c'est là votre apanage.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

LISETTE, *seule.*

Dois-je me réjouir? dois-je m'inquiéter?
Ce que m'a dit Lycandre est bien prompt à flatter
Mon petit amour-propre; et pourtant plus j'y pense,
Et moins à son discours je trouve d'apparence.
Le bon-homme, à coup sûr, s'est diverti de moi.
Mais non, il m'aime trop pour me railler. Je croi
Déméler sa finesse. Il veut me rendre fière,
Afin que je me croie au-dessus de Valère;
Et le vieillard adroit, usant de ce détour,
Arme la vanité pour combattre l'amour.
Oui, oui, tout bien pesé, m'en voilà convaincue.
De toutes mes grandeurs je suis bientôt déchue:
Je redeviens Lisette, et le sort conjuré...
Pauvre Lisette! Hélas! ton règne a peu duré.
Je me suis endormie, et j'ai fait un beau songe,
Mais dans mon triste état le réveil me replonge.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

J'AVOIS beau vous attendre. Eh quoi! seule à l'écart!
Qu'y faites-vous?

LISETTE.

Je rêve.

VALÈRE.

Il faut que ce vieillard
Qui vous est venu voir, vous ait dit quelque chose
D'affligeant.

LISETTE.

Au contraire.

VALÈRE.

Et quelle est donc la cause
De votre rêverie?

LISETTE.

Un fait qui sûrement
Devroit me réjouir; et c'est précisément
Ce qui m'afflige.

VALÈRE.

Oh, oh! le trait, sur ma parole,
Est des plus surprenants.

LISETTE.

Vous m'allez croire folle,
Sur ce que je vous dis; et cependant ce trait
D'un excès de sagesse est peut-être l'effet.

VALÈRE.

Je ne vous comprends point. Expliquez ce mystère.

LISETTE.

Cela m'est défendu; mais je ne puis me taire,

Et quoique l'on m'ordonne un silence discret,
Je sens bien que pour vous je n'ai point de secret.
Je soutiens avec peine un fardeau qui me lasse.

VALÈRE.

A la tentation succombez donc, de grâce.

LISETTE.

C'est le meilleur moyen de m'en guérir, je croi:
Mais si je vais parler, vous vous rirez de moi.

VALÈRE.

Quoi! vous pouvez...

LISETTE.

Jurez que, quoi que je vous dise,
Vous n'en raillerez point.

VALÈRE.

J'en jure.

LISETTE.

Ma franchise,
Ou, si vous le voulez, mon indiscrétion,
Exige de ma part cette précaution.
Au surplus, vous pourrez m'éclaircir sur un doute
Qui me tourmente fort. Or, écoutez.

VALÈRE.

J'écoute.

LISETTE.

Ce bon-homme m'a dit... Vous allez vous moquer?

VALÈRE.

Eh non! vous dis-je, non.

LISETTE.

Avant de m'expliquer,
Valère, permettez que je vous interroge.
Répondez franchement, et surtout point d'éloge.

VALÈRE.

Voyons.

LISETTE.

Me trouvez-vous l'air de condition
Que donne la naissance et l'éducation?
Et croyez-vous mes traits, mes façons, mon langage,
Propres à soutenir un noble personnage?

VALÈRE.

Un amant sur ce point est un juge suspect:
Mais vous m'avez d'abord inspiré le respect,
La vénération. Qui les a pu produire?
Votre rang? votre bien? Plût au ciel! Je soupire
Lorsque je vois l'état où vous réduit le sort:
Mais pour vous abaisser il fait un vain effort;
Et de quelques parents que vous soyez issue,
Chacun remarque en vous, à la première vue,
Certain air de grandeur qui frappe, qui saisit,
Et ce que je vous dis, tout le monde le dit.

LISETTE.

Ce discours est flatteur; mais est-il bien sincère?

VALÈRE.

Oui, foi de galant homme.

LISETTE.

Apprenez donc, Valère,
Ce qu'on vient de me dire, et ce qui m'est bien doux,
Parce que son effet rejaillira sur vous.
Par de fortes raisons qu'on doit bientôt m'apprendre,
On m'a caché mon rang. J'ai l'honneur de descendre
D'une famille illustre et de condition,
Si l'on n'a point voulu me faire illusion.

VALÈRE.

Non, on vous a dit vrai, c'est moi qui vous l'assure ;
Et j'en ferai serment.

LISETTE, *en riant.*

Fort bien.

VALÈRE.

Je vous conjure,
Charmante Lis... O ciel ! je ne sais plus comment
Vous nommer ; mais enfin, je vous prie instamment,
Si vous m'aimez encor, d'être persuadée
Qu'on vous donne de vous une très juste idee,
Et souffrez que l'amour, jaloux de votre droit,
Vous rende le premier l'hommage qu'on vous doit.

(Il se met à genoux.)

LISETTE.

Valère, levez-vous, vous me rendez confuse.

VALÈRE.

Quoi ! vous, servir ma sœur ! Ah ! déja je m'accuse
D'avoir été trop lent à la désabuser ;
A vous manquer d'égards je pourrois l'exposer.
Mon père m'inquiète, et je sais que ma mere
Quelquefois avec vous prend un ton trop severe.
Je vais donc avertir ma famille, et je crains...

LISETTE.

Ah ! voilà mon secret en de fort bonnes mains.
On me défend surtout de me faire connoître.
Si vous dites un mot à qui que ce puisse être,
Bien loin de me servir...

VALÈRE.

Eh bien ! je me tairai.

Je suis dans une joie... Oh! je me contraindrai,
Ne craignez rien.

LISETTE.

Paix donc, j'aperçois Isabelle.

SCÈNE III.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE, *courant au-devant d'elle.*

MA sœur, que je vous dise une grande nouvelle!

LISETTE, *le retenant.*

Eh bien! ne voilà pas mon étourdi?

VALÈRE.

Mon cœur
Ne peut se contenir. Je sors. Adieu, ma sœur.

ISABELLE.

Adieu! vous moquez-vous? Dites-moi donc, mon frère,
Cette grande nouvelle?

VALÈRE.

Oh! ce n'est rien.

ISABELLE.

Valère,
Quoi! vous me plaisantez?

VALÈRE.

Non, non, quand vous saurez...

LISETTE, *bas, à Valère.*

Allez-vous-en.

VALÈRE *sort et revient.*

Ma sœur, lorsque vous parlerez
A Lisette...

ISABELLE.

Eh bien donc?

VALÈRE.

Ayez toujours pour elle

Le respect...

ISABELLE.

Le respect?

VALÈRE.

Oui; car mademoiselle,

Je veux dire Lisette, a certainement lieu
De prétendre de vous, et de nous tous... Adieu.

(Il sort brusquement.)

SCÈNE IV.

ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE.

Je ne sais que penser d'un discours aussi vague;
Qu'en dites-vous? Je crois que mon frère extravague.

LISETTE.

Quelque chose à peu près.

ISABELLE.

Moi, pour vous du respect!

C'est aller un peu loin. Ce discours m'est suspect.
Oh çà, conviendrez-vous de ce que j'imagine?

LISETTE.

Quoi?

ISABELLE.

Mon frère vous aime. Oh! oui, oui, je devine;
Votre air embarrassé confirme mon soupçon.

LISETTE.

Et quand il m'aimeroit, s roit-ce un crime?

ISABELLE.

Non.

Mais...

LISETTE.

Si je l'en veux croire, il me trouve jolie;
Mais bon, je n'en crois rien.

ISABELLE.

Pourquoi?

LISETTE.

Pure saillie
De jeune homme, qui sait prodiguer les douceurs,
Et qui sans rien aimer en veut à tous les cœurs.

ISABELLE.

Non, mon frère n'est point de ces conteurs volages,
Qui d'objet en objet vont offrir leurs hommages.
Je connois sa droiture et sa sincérité,
Et s'il dit qu'il vous aime, il dit la vérité.

LISETTE, *vivement.*

Quoi! sérieusement?

ISABELLE.

Oui, la chose est certaine.
Je vois que ce discours ne vous fait point de peine.
Ah! ma bonne!

LISETTE.

Quoi donc?

ISABELLE.

Je pénètre aisément.

LISETTE.

Quoi? que pénétrez-vous?

ISABELLE.

Mon frère est votre amant,
Et mon frère, à coup sûr, n'aime point une ingrate.
Vous avez le cœur haut et l'âme délicate.

LISETTE.

Voici le fait. Il dit que si je n'étois point
Ce que je suis....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

Il m'estime à tel point,
Qu'il feroit son bonheur de m'obtenir pour femme.

ISABELLE.

Ensuite? Vous rêvez! Je vous ouvre mon âme
En toute occasion, Lisette, imitez-moi.
Que lui répondez-vous? Parlez de bonne foi.

LISETTE.

Eh! mais je lui réponds.... Vous êtes curieuse
A l'excès.

ISABELLE.

Poursuivez.

LISETTE.

Que je serois heureuse
Si j'étois un parti qui lui pût convenir.
Voilà tout.

ISABELLE.

Je le crois. Mais je crains l'avenir;
Votre amour vous rendra malheureux l'un et l'autre.

LISETTE.

Vous avez votre idée, et nous avons la nôtre.

ISABELLE.

Comment donc?

LISETTE.

Quelque jour j'éclaircirai ceci.
Sur votre frère enfin n'ayez aucun souci.
Ne vous alarmez point de ce que je hasarde,
Et venons maintenant à ce qui vous regarde.

ISABELLE.

Volontiers.

LISETTE.

De mon cœur vous connoissez l'état;
Parlons un peu du vôtre. Inquiet, délicat,
Aux révolutions il est souvent en proie.
Comment se porte-t-il?

ISABELLE.

Mal.

LISETTE.

J'en ai de la joie.
Il est donc bien épris?

ISABELLE.

Oui, Lisette; si bien
Qu'il le sera toujours.

LISETTE.

Oh! ne jurons de rien.

ISABELLE.

J'en ferois bien serment.

LISETTE.

Le ciel vous en préserve!

ISABELLE.

Pourquoi donc?

LISETTE.

Votre esprit a toujours en réserve
Quelques si, quelques mais, qui, malgré votre ardeur,
Pénètrent tôt ou tard au fond de votre cœur.
Le comte est sûrement d'une aimable figure;
Son mérite y répond, ou du moins je l'augure:
Mais vous ne le voyez que depuis quelques mois,
Vous le connoissez peu. C'est pourquoi je prévois
Qu'avant qu'il soit huit jours, croyant le mieux connoître,
Quelque défaut en lui vous frappera peut-être.

ISABELLE.

Cela ne se peut pas. C'est un homme accompli.
De ses perfections mon cœur est si rempli,
Qu'il le met à couvert de ma délicatesse.
S'il a quelque défaut, c'est son peu de tendresse.
Il me voit rarement.

LISETTE.

C'est qu'il a du bon sens.
Qui se fait souhaiter, se fait aimer long-temps.
Qui nous voit trop souvent, voit bientôt qu'il nous lasse.

ISABELLE.

Vous l'excusez toujours ; mais dites-moi, de grâce,
Ne lui trouvez-vous point quelques défauts ?

LISETTE.

Qui, moi ?
Pas le moindre.

ISABELLE.

Tant mieux.

LISETTE.

Mais s'il en a, je croi
Qu'ils n'échapperont pas long-temps à votre vue ;
Et c'est tant pis pour vous. Êtes-vous résolue
De ne prendre qu'un homme accompli de tout point ?
Cet homme est le phénix ; il ne se trouve point.
Si le comte à vos yeux est ce rare miracle,
Croyez-en votre cœur : que ce soit votre oracle ;
Mettez l'esprit à part, suivez le sentiment ;
S'il vous trompe, du moins c'est agréablement.
Il est bon quelquefois de s'aveugler soi-même,
Et bien souvent l'erreur est le bonheur suprême.

ISABELLE.

Me voilà résolue à suivre vos avis.

LISETTE.

Vous me remercierez de les avoir suivis.
Mais que va devenir notre pauvre Philinte?
Son mérite autrefois a porté quelque atteinte
A votre cœur.

ISABELLE.

Je sens qu'il m'ennuie à mourir.
Je l'estime beaucoup, et ne puis le souffrir.
Le moyen d'y durer? Toutes ses conférences
Consistent en regards, ou bien en révérences;
Dès qu'il parle, il s'égare, il se perd; en un mot,
Quoiqu'il ait de l'esprit, on le prend pour un sot.

LISETTE.

Le voici.

ISABELLE.

Que veut-il?

LISETTE.

A votre esprit critique
Il vient fournir des traits pour son panégyrique.

SCÈNE V.

ISABELLE, PHILINTE, LISETTE.

PHILINTE, *du fond du théâtre, après plusieurs révérences.*

MADAME,... je crains bien de vous importuner.

LISETTE, *à Isabelle.*

Cet homme a sûrement le don de deviner.

ISABELLE.

Un homme tel que vous...

PHILINTE, *redoublant ses révérences.*

Ah! madame... De grâce,
Si je suis importun, punissez mon audace.

ISABELLE, *lui faisant la révérence.*

Monsieur....

PHILINTE.

Et faites-moi l'honneur de me chasser.

ISABELLE.

De ma civilité vous devez mieux penser.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

Madame, en vérité...

ISABELLE, *la lui rendant.*

J'ai pour votre personne
(*A Lisette.*)
L'estime et les égards... Aidez-moi donc, ma bonne.

LISETTE, *après avoir fait plusieurs révérences à Philinte, lui présente un siège.*

Vous plaît-il vous asseoir?

PHILINTE, *vivement.*

Que me proposez-vous?
O ciel! devant madame il faut être à genoux.

LISETTE.

(*A Isabelle.*)
A vous permis, monsieur. Dites-lui quelque chose.

ISABELLE.

Je ne saurois.

LISETTE.

Fort bien; l'entretien se dispose
A devenir brillant... Monsieur, je m'aperçoi
Que vous faites façon de parler devant moi.
Je me retire.

PHILINTE, *la retenant.*

Non, il n'est pas nécessaire;
Et je ne veux ici qu'admirer et me taire.

LISETTE, *à Philinte.*

Vous vous contentez donc de lui parler des yeux?

PHILINTE.

Je ne m'en lasse point.

LISETTE.

Parlez de votre mieux,
Rien ne vous interrompt.

ISABELLE, *à Lisette.*

Oh! je perds contenance.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

Eh bien! interrogez-le; il répondra, je pense.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Vous-même avisez-vous de quelque question.

LISETTE, *bas, à Isabelle.*

C'est à vous d'entamer la conversation.

ISABELLE, *à Philinte, après avoir un peu rêvé.*

Quel temps fait-il, monsieur?

LISETTE, *à part.*

Matière intéressante!

PHILINTE.

Madame... en vérité... la journée est charmante.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité... j'en suis ravie.

LISETTE.

Et moi,
J'en suis aussi charmée, en vérité. Mais quoi!
La conversation est donc déja finie?
Çà, pour la relever, employons mon génie.
(*A part.*)
Dit-on quelque nouvelle? Enfin il parlera.

ISABELLE.

N'avez-vous rien appris du nouvel opéra?

PHILINTE.

On en parle assez mal.

LISETTE, *à part.*

Cet homme est laconique.

ISABELLE, *à Philinte.*

Qu'y désapprouvez-vous? Les vers, ou la musique?

PHILINTE.

Je sais peu de musique, et fais de méchants vers,
Ainsi j'en pourrois bien juger tout de travers.
Et d'ailleurs j'avouerai qu'au plus mauvais ouvrage,
Bien souvent, malgré moi, je donne mon suffrage.
Un auteur, quel qu'il soit, me paroît mériter
Qu'aux efforts qu'il a faits on daigne se prêter.

LISETTE.

Mais on dit qu'aux auteurs la critique est utile.

PHILINTE.

La critique est aisée, et l'art est difficile.
C'est là ce qui produit ce peuple de censeurs,
Et ce qui rétrécit les talents des auteurs.
(*A Isabelle.*)
Mais vous êtes distraite, et paroissez en peine.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

PHILINTE.

Bon dieu! qu'avez-vous?

ISABELLE.

La migraine.

PHILINTE, *s'en allant avec précipitation.*

Je m'enfuis.

ISABELLE, *le retenant.*

Non, restez.

PHILINTE.

Quel excès de faveur!

ISABELLE.

C'est moi qui vais m'enfuir. Je crains que ma douleur
Ne vous afflige trop. Je souffre le martyre.

PHILINTE.

J'en suis au désespoir. Je veux vous reconduire.
(Il met ses gants avec précipitation.)
Madame, vous plaît-il de me donner la main?

ISABELLE.

Je n'en ai pas la force. Adieu, jusqu'à demain.

PHILINTE.

A quelle heure, madame?

ISABELLE.

Ah! monsieur, à toute heure;
Mais ne me suivez point, de grâce.

PHILINTE, *à Lisette.*

Je demeure
Pour vous dire deux mots.

LISETTE.

Monsieur... en vérité
J'ai la migraine aussi. Vous aurez la bonté
De ne pas prendre garde à mon impolitesse,
Et mon devoir m'appelle auprès de ma maîtresse.
(Philinte lui donne la main et la reconduit.)

SCÈNE VI.

PHILINTE, *seul.*

CETTE migraine-là vient bien subitement!
C'est moi qui l'ai donnée indubitablement.
C'est ma timidité, que je ne saurois vaincre,
Qui me rend ridicule. On vient de m'en convaincre.

Que je suis malheureux ! Des jeunes courtisans
Que n'ai-je le babil et les airs suffisants !
Quiconque s'est formé sur de pareils modèles,
Est sûr de ne jamais rencontrer de cruelles.

SCÈNE VII.

PHILINTE, UN LAQUAIS, *mal vêtu.*

LE LAQUAIS.

CETTE lettre, monsieur, s'adresse à vous, je croi ?

PHILINTE, *lit.*

Au comte de Tufière. Elle n'est pas pour moi ;
Mais il demeure ici.

LE LAQUAIS.

Pardonnez, je vous prie.

PHILINTE, *lui faisant la révérence.*

(À part.)

Ah ! monsieur ! C'est à lui que l'on me sacrifie.
Madame Lisimon n'y pourra consentir,
Et je veux lui parler avant que de sortir.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

PASQUIN, LE LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

HOLÀ ! quelqu'un des gens du comte de Tufière !

PASQUIN, *d'un ton arrogant.*

Que voulez-vous ?

LE LAQUAIS.

Cet homme a la parole fière.

PASQUIN.

Parlez donc.

LE LAQUAIS.

Est-ce vous qui vous nommez Pasquin?

PASQUIN.

C'est moi-même en effet. Mais apprenez, faquin,
Que le mot de monsieur n'écorche point la bouche.

LE LAQUAIS.

Monsieur, je suis confus; ce reproche me touche.
J'ignorois qu'il fallût vous appeler monsieur,
Mais vous me l'apprenez, j'y souscris de bon cœur.

PASQUIN, *d'un ton important.*

Trève de compliment.

LE LAQUAIS.

Voudrez-vous bien remettre
Au comte, votre maître, un petit mot de lettre?

PASQUIN.

Donnez. De quelle part?

LE LAQUAIS.

Je me tais sur ce point;
Elle est d'un inconnu qui ne se nomme point.
Adieu, monsieur Pasquin. Quoique mon ignorance
Ait pour monsieur Pasquin manqué de déférence,
Il verra désormais, à mon air circonspect,
Que pour monsieur Pasquin je suis plein de respect.

SCÈNE IX.

PASQUIN, *seul.*

Ce maroufle me raille, et même je soupçonne
Qu'il n'a pas tort. Au fond, les airs que je me donne
Frisent l'impertinent, le suffisant, le fat,
Et si, tout bien pesé, je ne suis qu'un pied plat.
Sans ce pauvre garçon j'allois me méconnoître,
Et me gonfler d'orgueil aussi-bien que mon maître.
Je sens qu'un glorieux est un sot animal!
Mais j'entends du fracas. Ah! c'est l'original
De mes airs de grandeur, qui vient tête levée.
Mon éclat emprunté cesse à son arrivée.

SCÈNE X.

LE COMTE, PASQUIN, LAFLEUR, CINQ AUTRES LAQUAIS.

LE COMTE *entre marchant à grands pas et la tête levée. Ses six laquais se rangent au fond du théâtre d'un air respectueux, Pasquin est un peu plus avancé.*

L'impertinent!

PASQUIN, *lui présentant la lettre.*

Monsieur....!

LE COMTE, *marchant toujours.*

Le fat!

PASQUIN.

Monsieur....

LE COMTE.

Tais-toi.

Un petit campagnard s'emporter devant moi !
Me manquer de respect pour quatre cents pistoles !

PASQUIN.

Il a tort.

LE COMTE.

Hem ? A qui s'adressent ces paroles ?

PASQUIN.

Au petit campagnard.

LE COMTE.

Soit. Mais d'un ton plus bas,
S'il vous plaît. Vos propos ne m'intéressent pas.
Tenez. Serrez cela.

(Il lui donne une grosse bourse.)

PASQUIN.

Peste, qu'elle est dodue !
A ce charmant objet je me sens l'âme émue.

(Il ouvre la bourse, et en tire quelques pièces.)

LE COMTE, *le surprenant.*

Que fais-tu ?

PASQUIN.

Je veux voir si cet or est de poids.

LE COMTE, *lui reprenant la bourse.*

Vous êtes curieux.

(Il fait plusieurs signes, et à mesure qu'il les fait, ses laquais le servent. Deux approchent la table; deux autres un fauteuil: le cinquième apporte une écritoire et des plumes, et le sixième du papier; ensuite il se met à écrire.

PASQUIN.

Monsieur, je puis, je crois,

Sans manquer au respect, vous donner cette lettre,
Que pour vous à l'instant on vient de me remettre?

LE COMTE, *continuant d'écrire après l'avoir prise.*

Ah! c'est du petit duc?

PASQUIN.

Non, un homme est venu.

LE COMTE.

C'est donc de la princesse?...

PASQUIN.

Elle est d'un inconnu
Qui ne se nomme pas.

LE COMTE.

Et qui vous l'a remise?

PASQUIN.

Un laquais mal vêtu....

LE COMTE, *lui jetant la lettre.*

C'est assez; qu'on la lise,
Et qu'on m'en rende compte. Entendez-vous?

PASQUIN.

J'entends.

(Il lit la lettre bas.)

LE COMTE, *toujours écrivant.*

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Faites sortir mes gens.

PASQUIN, *d'un air suffisant.*

Sortez.

LAFLEUR, *au comte.*

Monsieur....

LE COMTE.

Comment?

LAFLEUR.

Oserois-je vous dire....

LE COMTE.

Il me parle, je crois! Holà! qu'il se retire,
Qu'on lui donne congé.

PASQUIN, *à Lafleur.*

Je te l'avois prédit.
Va-t'en, je tâcherai de lui calmer l'esprit.

SCÈNE XI.

LE COMTE, PASQUIN.

(Le comte relit ce qu'il a écrit, et Pasquin lit la lettre.)

LE COMTE, *après avoir lu ce qu'il écrivoit.*

Tu ne partiras point, et c'est une bassesse,
Dans les gens de mon rang, d'outrer la politesse.
Un homme tel que moi se feroit déshonneur,
Si sa plume à quelqu'un donnoit du monseigneur.
Non, mon petit seigneur, vous n'aurez pas la gloire
De gagner sur la mienne une telle victoire.
Vous pourriez m'assurer un bonheur très complet;
Mais, si c'est à ce prix, je suis votre valet.
(Il déchire la lettre.)
Ote-moi cette table. Eh bien! que dit l'épître?

PASQUIN.

Elle roule, monsieur, sur un certain chapitre
Qui ne vous plaira point.

LE COMTE.

Pourquoi donc? Lis toujours.

PASQUIN.

Vous me l'ordonnez ; mais....

LE COMTE.

Oh ! trève de discours.

PASQUIN *lit.*

« Celui qui vous écrit....

LE COMTE.

Qui vous écrit ! Le style
Est familier.

PASQUIN.

Il va vous échauffer la bile.
(*Il lit.*)
« Celui qui vous écrit s'intéressant à vous,
« Monsieur, vous avertit sans crainte et sans scrupule,
« Que par vos procédés, dont il est en courroux,
« Vous vous rendez très ridicule.

LE COMTE, *se levant brusquement.*

Si je tenois le fat qui m'ose écrire ainsi....

PASQUIN.

Poursuivrai-je ?

LE COMTE.

Oui, voyons la fin de tout ceci.

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite ;
« Mais....

LE COMTE.

Vous ne manquez pas ? Ah ! vraiment, je le croi.
Bel éloge, en parlant d'un homme tel que moi !

PASQUIN *lit.*

« Vous ne manquez pas de mérite ;
« Mais bien loin de vous croire un prodige étonnant,

« Apprenez que chacun s'irrite
« De votre orgueil impertinent....

LE COMTE, *donnant un soufflet à Pasquin*

Comment, maraud ?

PASQUIN.

Fort bien ; le trait est impayable !
De ce qu'on vous écrit suis-je donc responsable ?
Au diable l'écrivain avec ses vérités.

(*Il jette la lettre sur la table.*)

LE COMTE.

Ah ! je vous apprendrai....

PASQUIN.

Quoi ! vous me maltraitez
Pour les fautes d'autrui ? Si jamais je m'avise
D'être votre lecteur....

LE COMTE, *lui donnant sa bourse.*

Faut-il que je vous dise
Une seconde fois de serrer cet argent ?
Tenez, voilà ma clef, et soyez diligent.

PASQUIN *va et revient.*

Savez-vous à combien cette somme se monte ?

LE COMTE.

Non pas exactement.

PASQUIN.

Je vous en rendrai compte.

(*A part.*)

Je m'en vais du soufflet me payer par mes mains.

SCÈNE XII.

LE COMTE, *seul.*

PUISSÉ-JE devenir le plus vil des humains,
Si j'épargne celui qui m'a fait cette injure.
Voyons si je pourrois connoître l'écriture.
(*Il lit.*)
« L'ami de qui vous vient cette utile leçon,
« Emprunte une main étrangère;
(*Haut.*)
Il fait fort bien.
« Mais il ne vous cache son nom,
« Que pour donner le temps à votre âme trop fière
« De se prêter à la seule raison;
« Et lui-même, ce soir, il viendra, sans façon,
« Vous demander si votre humeur altière
« Aura baissé de quelque ton. »
(*Il jette le billet.*)
Voilà, sur ma parole, un hardi personnage!
S'il vient, il paiera cher un si sensible outrage.
Qui peut m'avoir écrit ce libelle outrageant?
Plus j'y pense....

SCÈNE XIII.

LE COMTE, PASQUIN.

PASQUIN.
MONSIEUR, j'ai compté cet argent.

LE COMTE.
Il se monte?

PASQUIN.
A trois cent quatre-vingt-dix pistoles.

LE COMTE.

Mais....

PASQUIN.

Si vous y trouvez seulement deux oboles
De plus, je suis un fat.

LE COMTE.

Mais cependant mon gain
Montoit à quatre cents, et j'en suis très certain.

PASQUIN.

C'est vous qui vous trompez, ou c'est moi qui vous trompe,
Et vous ne pensez pas que l'argent me corrompe?

LE COMTE.

Monsieur Pasquin?

PASQUIN.

Monsieur.

LE COMTE.

Vous êtes un fripon.

PASQUIN.

Je vous respecte trop pour vous dire que non;
Mais....

LE COMTE.

Brisons là-dessus.

PASQUIN.

Oui. Parlons d'Isabelle.
Vous vous refroidissez, ce me semble, pour elle.
Elle s'en plaint, du moins.

LE COMTE.

Elle sait mon amour.
J'ai parlé; c'est assez.

PASQUIN.

Son père est de retour.

LE COMTE.

C'est à lui de venir, et de m'offrir sa fille.

PASQUIN.

Ah! monsieur, vous voulez qu'un père de famille
Fasse les premiers pas?

LE COMTE.

Oui, monsieur, je le veux.
Un homme de mon rang doit tout exiger d'eux.

PASQUIN.

Prenez une manière un peu moins dédaigneuse;
Car Lisette m'a dit....

LE COMTE.

Petite raisonneuse,
Qui veut parler sur tout, et ne dit jamais rien.

PASQUIN.

Pour une raisonneuse, elle raisonne bien.

LE COMTE.

Et que dit-elle donc?

PASQUIN.

Elle dit qu'Isabelle
A pour les glorieux une haine mortelle,
Et qu'à ses yeux le rang, la haute qualité
Perd beaucoup de son lustre où règne la fierté.

LE COMTE, *se levant.*

Que dites-vous?

PASQUIN.

Moi? Rien. C'est Lisette. J'espère...

LE COMTE.

On vient; voyez qui c'est.

PASQUIN.

Ma foi, c'est le beau-père.

LE COMTE.

J'étois bien assuré qu'il feroit son devoir.

PASQUIN.

Il faudroit vous lever pour l'aller recevoir.

LE COMTE.

Je crois que ce coquin prétend m'apprendre à vivre.
Allez, faites-le entrer, et moi, je vais vous suivre.

SCÈNE XIV.

LE COMTE, LISIMON, PASQUIN.

LISIMON, *à Pasquin.*

Le comte de Tufière est-il ici, mon cœur ?

PASQUIN.

Oui, monsieur, le voici.

(*Le comte se lève nonchalamment, et fait un pas au-devant de Lisimon, qui l'embrasse.*)

LISIMON.

Cher comte, serviteur.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Cher comte! Nous voilà grands amis, ce me semble.

LISIMON.

Ma foi, je suis ravi que nous logions ensemble.

LE COMTE, *froidement.*

J'en suis fort aise aussi.

LISIMON.

Parbleu, nous boirons bien.
Vous buvez sec, dit-on ? Moi, je n'y laisse rien.
Je suis impatient de vous verser rasade,
Et ce sera bientôt. Mais êtes-vous malade ?
A votre froide mine, à votre sombre accueil....

LE COMTE, *à Pasquin qui présente un siège.*

Faites asseoir monsieur... Non, offrez le fauteuil.
Il ne le prendra pas ; mais...

LISIMON.

Je vous fais excuse.
Puisque vous me l'offrez, trouvez bon que j'en use.
Que je m'étale aussi ; car je suis sans façon,
Mon cher, et cela doit vous servir de leçon,
Et je veux qu'entre nous, toute cérémonie,
Dès ce même moment, pour jamais soit bannie.
Oh çà, mon cher garçon, veux-tu venir chez moi ?
Nous serons tous ravis de dîner avec toi.

LE COMTE.

Me parlez-vous, monsieur ?

LISIMON.

A qui donc, je te prie ?
A Pasquin ?

LE COMTE.

Je l'ai cru.

LISIMON.

Tout de bon ? Je parie
Qu'un peu de vanité t'a fait croire cela ?

LE COMTE.

Non ; mais je suis peu fait à ces manières-là.

LISIMON.

Oh bien ! tu t'y feras, mon enfant. Sur les tiennes,
A mon âge, crois-tu que je forme les miennes ?

LE COMTE.

Vous aurez la bonté d'y faire vos efforts.

LISIMON.

Tiens, chez moi le dedans gouverne le dehors.
Je suis franc.

LE COMTE.

Quant à moi, j'aime la politesse.

LISIMON.

Moi, je ne l'aime point, car c'est une traîtresse
Qui fait dire souvent ce qu'on ne pense pas.
Je hais, je fuis ces gens qui font les délicats,
Dont la fière grandeur d'un rien se formalise,
Et qui craint qu'avec elle on familiarise;
Et ma maxime, à moi, c'est qu'entre bons amis,
Certains petits écarts doivent être permis.

LE COMTE.

D'amis avec amis on fait la différence.

LISIMON.

Pour moi, je n'en fais point.

LE COMTE.

Les gens de ma naissance
Sont un peu délicats sur les distinctions,
Et je ne suis ami qu'à ces conditions.

LISIMON.

Ouais! vous le prenez haut. Ecoute, mon cher comte,
Si tu fais tant le fier, ce n'est pas là mon compte.
Ma fille te plaît fort, à ce que l'on m'a dit;
Elle est riche, elle est belle, elle a beaucoup d'esprit;
Tu lui plais; j'y souscris du meilleur de mon âme,
D'autant plus que par là je contredis ma femme,
Qui voudroit m'engendrer d'un grand complimenteur,
Qui ne dit pas un mot sans dire une fadeur.
Mais aussi, si tu veux que je sois ton beau-père,
Il faut baisser d'un cran, et changer de manière:
Ou sinon, marché nul.

LE COMTE, *à Pasquin, se levant brusquement*

Je vais le prendre au mot.

PASQUIN.

Vous en mordrez vos doigts, ou je ne suis qu'un sot.
Pour un faux point d'honneur perdre votre fortune ?

LE COMTE.

Mais si...

LISIMON.

Toute contrainte, en un mot, m'importune.
L'heure du dîner presse ; allons, veux-tu venir ?
Nous aurons le loisir de nous entretenir
Sur nos arrangements ; mais commençons par boire.
Grand'soif, bon appétit, et surtout point de gloire,
C'est ma devise. On est à son aise chez moi ;
Et vivre comme on veut, c'est notre unique loi.
Viens, et sans te gourmer avec moi de la sorte,
Laisse en entrant chez nous ta grandeur à la porte.

SCÈNE XV.

PASQUIN, *seul.*

VOILÀ mon glorieux bien tombé ! Sa hauteur
Avoit, ma foi, besoin d'un pareil précepteur ;
Et si cet homme-là ne le rend pas traitable,
Il faut que son orgueil soit un mal incurable.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE.

Oui, quoiqu'à mes valets je parle rarement,
Je veux bien en secret m'abaisser un moment,
Et descendre avec toi jusqu'à la confidence.
De ton attachement j'ai fait l'expérience;
Je te vois attentif à tous mes intérêts,
Et tu seras charmé d'apprendre mes progrès.

PASQUIN.

Je vois que vous avez empaumé le beau-père.

LE COMTE.

Il m'adore à présent.

PASQUIN.

J'en suis ravi.

LE COMTE

J'espère
Que me connoissant mieux il me respectera,
Et je te garantis qu'il se corrigera.

PASQUIN.

Du moins pour le gagner vous avez fait merveilles,
Et vous avez vidé presque vos deux bouteilles,
Avec tant de sang-froid et d'intrépidité,
Que le futur beau-père en étoit enchanté.

LE COMTE.

Il vient de me jurer que je serois son gendre;
Sa fille étoit ravie, et me faisoit entendre
Combien à ce discours son cœur prenoit de part;
Et moi j'ai bien voulu, par un tendre regard,
Partager le plaisir qu'elle laissoit paroître.

PASQUIN.

Quel excès de bonté!

LE COMTE.

Si son père est le maître,
L'affaire ira grand train. Par mon air de grandeur
J'ai frappé le bon-homme, il contraint son humeur,
Et n'ose presque plus me tutoyer.

PASQUIN.

Cet homme
Sent ce que vous valez; mais je veux qu'on m'assomme,
Si vous venez à bout de le rendre poli.

LE COMTE.

D'où vient?

PASQUIN.

C'est qu'il est vieux, et qu'il a pris son pli.
D'ailleurs, il compte fort que sa richesse immense
Est du moins comparable à la haute naissance.

LE COMTE.

Il veut le faire croire, et pourtant n'en croit rien.
Je vois clair; je suis sûr que malgré tout son bien,
Il sent qu'il a besoin de se donner du lustre,
Et d'acheter l'éclat d'une alliance illustre.
De ces hommes nouveaux c'est là l'ambition.
L'avarice est d'abord leur grande passion;
Mais ils changent d'objet dès qu'elle est satisfaite,
Et courent les honneurs quand la fortune est faite.

Lisimon, nouveau noble, et fils d'un père heureux,
Qui le comblant de biens n'a pu combler ses vœux,
Souhaite de s'enter sur la vieille noblesse;
Et sa fille, sans doute, a la même foiblesse.
Un homme tel que moi flatte leur vanité :
Et c'est là ce qui doit redoubler ma fierté.
Je veux me prévaloir du droit de ma naissance;
Et pour les amener à l'humble déférence
Qu'ils doivent à mon sang, je vais dans le discours
Leur donner à penser que mon père est toujours
Dans cet état brillant, superbe et magnifique,
Qui soutint si long-temps notre noblesse antique;
Et leur persuader que par rapport au bien,
Qui fait tout leur orgueil, je ne leur cède en rien.

PASQUIN.

Mais ne pourront-ils point découvrir le contraire?
Car un vieux serviteur de monsieur votre père,
Autrefois m'a conté les cruels accidents
Qui lui sont arrivés, et peut-être...

LE COMTE.

Le temps
Les a fait oublier. D'ailleurs notre province,
Où mon père autrefois tenoit l'état d'un prince,
Est si loin de Paris, qu'à coup sûr ces gens-ci
De nos adversités n'ont rien su jusqu'ici.
Si ta discrétion...

PASQUIN.

Croyez...

LE COMTE.

Point de harangue,
Les effets parleront.

PASQUIN.

Disposez de ma langue:
Je la gouvernerai tout comme il vous plaira.

LE COMTE.

Sur l'état de mes biens on t'interrogera.
Sans entrer en détail, réponds en assurance,
Que ma fortune au moins égale ma naissance;
A Lisette surtout persuade-le bien.
Pour établir ce fait, c'est le plus sûr moyen;
Car elle a du crédit sur toute la famille.

PASQUIN.

Ma foi, vous devriez ménager cette fille.
Elle vous veut du bien, à ce qu'elle m'a dit.

LE COMTE.

D'une suivante, moi, ménager le crédit!
J'aurois trop à rougir d'une telle bassesse.
Près d'elle, j'y consens, fais agir ton adresse,
Sans dire que ce soit de concert avec moi;
J'approuve ce commerce, il convient d'elle à toi.
On vient, sors, et surtout fais bien ton personnage.

PASQUIN.

Oh! quand il faut mentir, nous avons du courage.

SCÈNE II.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Je vous trouve à propos, et mon père veut bien
Que nous ayons tous deux un moment d'entretien.
Il me destine à vous; l'affaire est sérieuse.

LE COMTE.

Et j'ose me flatter qu'elle n'est pas douteuse,

Que par vous mon bonheur me sera confirmé;
J'aspire à votre main, mais je veux être aimé.
A ce bonheur parfait oserois-je prétendre?
C'est un charmant aveu que je brûle d'entendre.

LISETTE.

Je sais ce qu'elle pense; et je crois qu'en effet
Vous avez lieu, monsieur, d'en être satisfait.

LE COMTE, *à Isabelle, après avoir regardé dédaigneusement Lisette.*

Eh! faites-moi l'honneur de répondre vous-même.

LISETTE.

Une fille, monsieur, ne dit point, je vous aime;
Mais garder le silence en cette occasion,
C'est assez bien répondre à votre question.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Ne parlez-vous jamais que par une interprète?

ISABELLE.

Comme elle est mon amie, et qu'elle est très discrète...

LE COMTE.

Vôtre amie?

ISABELLE.

Oui, monsieur.

LE COMTE.

Cette fille est à vous,
Ce me semble?

ISABELLE.

Il est vrai; mais ne m'est-il pas doux
D'avoir en sa personne une compagne aimable,
Dont la société rend ma vie agréable?

LE COMTE.

Quoi! Lisette avec vous est en société?
Je ne vous croyois pas cet excès de bonté.

ISABELLE.

Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE.

Chacun a sa manière
De penser; mais pour moi...

LISETTE, *à part.*

Le comte de Tufière
Est un franc glorieux; on me l'avoit bien dit.

ISABELLE.

Je lui trouve un bon cœur joint avec de l'esprit,
De la sincérité, de l'amitié, du zèle,
Et je ne puis avoir trop de retour pour elle.
Car enfin...

LE COMTE.

Votre père a-t-il fixé le jour
Où je dois recevoir le prix de mon amour?

ISABELLE.

Vous allez un peu vite, et nous devons peut-être,
Avant le mariage, un peu mieux nous connoître;
Examiner à fond quels sont nos sentiments,
Et ne pas nous fier aux premiers mouvements.
C'est peu qu'à nous unir le penchant nous anime,
Il faut que ce penchant soit fondé sur l'estime.
Et...

LE COMTE.

J'attendois de vous, à parler franchement,
Moins de précaution et plus d'empressement.
Je croyois mériter que d'une ardeur sincère
Votre cœur appuyât l'aveu de votre père,
Et que sur votre hymen me voyant vous presser,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas balancer.

ISABELLE.

Moi, j'ai cru mériter que du moins pour ma gloire,
Vous me fissiez l'honneur de ne pas tant vous croire;
Que de votre personne osant moins présumer,
Vous parussiez moins sûr que l'on dût vous aimer;
Et ce doute obligeant, qui ne pourroit vous nuire,
Calmeroit un soupçon que je voudrois détruire.

LE COMTE.

Quel soupçon, s'il vous plaît?

ISABELLE.

Le soupçon d'un défaut
Dont l'effet contre vous n'agiroit que trop tôt.

SCÈNE III.

ISABELLE, LE COMTE, VALÈRE, LISETTE.

VALÈRE.

DOIS-JE croire, ma sœur, ce qu'on vient de m'apprendre?

ISABELLE.

Quoi?

VALÈRE.

Que vous épousez monsieur.

LE COMTE.

J'ose m'attendre,
Monsieur, que son dessein aura votre agrément.

VALÈRE.

Je crois...

LE COMTE.

Et vous pouvez m'en faire compliment.
(Il veut sortir.)
J'en serai très flatté. Je rejoins votre père,
Pour lui donner parole et conclure l'affaire.

VALÈRE.

Vous pourrez y trouver quelque difficulté.

LE COMTE.

Moi, monsieur?

VALÈRE.

J'en ai peur.

LE COMTE.

Aurez-vous la bonté

De me faire savoir qui peut la faire naître?

Qui me traversera?

VALÈRE.

Mais... ma mère, peut-être.

LE COMTE.

Votre mère!

VALÈRE.

Oui, monsieur.

LE COMTE, *riant.*

Cela seroit plaisant.

ISABELLE, *bas, à Lisette.*

Il prend avec mon frère un ton bien suffisant.

LE COMTE.

Elle ne sait donc pas que j'adore Isabelle,

Et qu'un ami commun m'a proposé pour elle?

VALÈRE.

Pardonnez-moi, monsieur.

LE COMTE.

Vous m'étonnez.

VALÈRE.

Pourquoi?

LE COMTE.

C'est que j'avois compté qu'elle seroit pour moi.

J'avois imaginé que mon rang, ma naissance
Méritoient des égards et de la déférence;
Que bien d'autres raisons que je pourrois citer,
Si j'étois assez vain pour oser me vanter,
Feroient pencher pour moi madame votre mère.
Mais je me suis trompé, je le vois bien. Qu'y faire?
Peut-être en ma faveur suis-je trop prévenu.
Oui, j'ai quelque défaut qui ne m'est pas connu,
Et loin que le mépris et m'offense et m'irrite,
Je ne m'en prends jamais qu'à mon peu de mérite.

VALÈRE.

Qui, nous, vous mépriser? En recherchant ma sœur,
Certainement, monsieur, vous nous faites honneur.

LE COMTE, *avec un souris dédaigneux.*

Ah! mon dieu! point du tout.

VALÈRE.

Mais, à parler sans feinte,
Depuis assez long-temps ma mère est pour Philinte;
Elle a même avec lui quelques engagements;
Et l'amitié, l'estime en sont les fondements.

LE COMTE, *d'un ton railleur.*

Oh! je le crois. Philinte est un homme admirable.

VALÈRE.

Non, mais, à dire vrai, c'est un homme estimable;
Quoiqu'il ne soit plus jeune, il peut se faire aimer.
Et riche sans orgueil...

LE COMTE.

Vous allez m'alarmer
Par le portrait brillant que vous en voulez faire.
Je commence à sentir que je suis téméraire
D'entrer en concurrence avec un tel rival,
Quoiqu'il soit, m'a-t-on dit, un franc original.

Oui, oui, j'ouvre les yeux. Ma figure, mon âge,
Tout ce qu'on vante en moi n'est qu'un foible avantage,
Sitôt qu'avec Philinte on veut me comparer,
Et c'est lui faire tort que de délibérer.

LISETTE, *à Isabelle.*

Quoi! n'admirez-vous pas cette humble repartie?

ISABELLE.

Je n'en suis point la dupe, et cette modestie
N'est, selon mon avis, qu'un orgueil déguisé.

LE COMTE, *à Isabelle.*

Madame, en vain pour vous je m'étois proposé.
Mon ardeur est trop vive et trop peu circonspecte;
On m'oppose un rival qu'il faut que je respecte.

ISABELLE, *en souriant.*

Philinte du respect veut bien vous dispenser.

LE COMTE, *faisant la révérence.*

Il me fait trop d'honneur.

VALÈRE.

Mais, sans vous offenser,
Il a cent qualités respectables. Du reste,
Plus on veut l'en convaincre, et plus il est modeste.
Il se tait sur son rang, sur sa condition.

LE COMTE.

Et fait très sagement; car, sans prévention,
Il auroit un peu tort de vanter sa naissance.

VALÈRE.

Il est bien gentilhomme.

LE COMTE.

On a la complaisance
De le croire.

VALÈRE.

Et de plus, il le prouve.

LE COMTE.

Ma foi,
C'est tout ce qu'il peut faire. À des gens tels que moi,
Ce n'est pas là-dessus que l'on en fait accroire,
Et j'ose me vanter, sans me donner de gloire,
Car je suis ennemi de la présomption,
Que si Philinte étoit d'une condition,
Et de quelque famille un peu considérable,
Nous n'aurions pas sur lui de dispute semblable,
Et que bien sûrement il me seroit connu.
Mais son nom jusqu'ici ne m'est pas parvenu;
Preuve que sa noblesse est de nouvelle date.

VALÈRE.

C'est ce qu'on ne dit pas dans le monde.

LE COMTE.

On le flatte.
Par exemple, monsieur, vous connoissiez mon nom
Avant de m'avoir vu?

VALÈRE.

Je vous jure que non.

LE COMTE.

Tant pis pour vous, monsieur; car le nom de Tufière
Nous ne le prenons pas d'une gentilhommière,
Mais d'un château fameux. L'histoire en cent endroits
Parle de mes aïeux, et vante leurs exploits.
Daignez la parcourir, vous verrez qui nous sommes,
Et qu'entre mes vassaux j'ai trois cents gentilshommes,
Plus nobles que Philinte.

VALÈRE.

Ah! monsieur, je le croi.

LE COMTE.

Les gens de qualité le savent mieux que moi;
Pour moi, je n'en dis rien, il faut être modeste.

VALÈRE.

C'est très bien fait à vous. L'orgueil....

LE COMTE.

Je le déteste.
Les grands perdent toujours à se glorifier,
Et rien ne leur sied mieux que de s'humilier.
Vous sortez?

VALÈRE.

Oui, monsieur, je quitte la partie,
Et je sors enchanté de votre modestie.

LE COMTE, *lui touchant dans la main.*

Sommes-nous bons amis?

VALÈRE.

Ce m'est bien de l'honneur,
Et je....

LE COMTE.

Parbleu, je suis votre humble serviteur.
Si vous voyez Philinte, engagez-le, de grâce,
A ne pas m'obliger à lui céder la place.
Il fera beaucoup mieux, s'il renonce à l'espoir
D'épouser votre sœur, et cesse de la voir.
Dites-lui que je crois qu'il aura la prudence
De ne me pas porter à quelque violence;
Car je vous le déclare en termes très exprès,
S'il l'emportoit sur moi, nous nous verrions de près.

VALÈRE.

A cet égard, monsieur, je ne puis rien vous dire;
Mais j'entends ce discours, et je vais l'en instruire.

SCÈNE IV.

ISABELLE, LE COMTE, LISETTE.

ISABELLE.

Vous traitez vos rivaux avec bien du mépris.

LE COMTE.

Personne, selon moi, n'en doit être surpris.
Je n'ai pas de fierté; mais à parler sans feinte,
Je suis choqué de voir qu'on m'oppose Philinte.
Un rival comme lui n'est pas fait, que je croi,
Pour traverser les vœux d'un homme tel que moi.

ISABELLE.

D'un homme tel que moi! Ce terme-là m'étonne.
Il me paroît bien fort.

LE COMTE.

C'est selon la personne.
Je conviens avec vous qu'il sied à peu de gens;
Mais je crois que l'on peut me le passer.

ISABELLE.

J'entends.
Le ciel vous a fait naître avec tant d'avantage,
Que tout le genre humain vous doit un humble hommage.

LE COMTE.

Comment donc? D'un rival prenez-vous le parti?

ISABELLE.

Non pas; mais à présent que mon frère est sorti,
Souffrez que je vous parle avec moins de contrainte,
Et blâme vos hauteurs à l'égard de Philinte.

LE COMTE.

J'en attendois de vous un plus juste retour,
Et ma vivacité vous prouve mon amour.

ISABELLE.

Dites votre amour-propre. Oui, tout me le fait croire.
Vous avez moins d'amour que vous n'avez de gloire.

LE COMTE.

L'un et l'autre m'anime, et la gloire que j'ai,
Soutient les intérêts de l'amour outragé.
Elle n'a pu souffrir l'indigne préférence
Dont j'étois menacé même en votre présence.
Vous dites qu'elle est fière, et parle avec hauteur.
Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime;
Mais il est généreux, sincère, magnanime;
Et pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE.

Des effets de l'honneur je suis persuadée;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux;
Il ne se vante point; il attend qu'on le vante;
Et c'est la vanité, qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais loin d'y réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence

Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,
Sans jamais y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus. Les gens nes d'un sang respectable,
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand, qu'un grand toujours gourmé,
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain, et même avec rudesse,
Tout ce qui lui paroît d'une moins noble espèce;
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

LE COMTE.

Ce discours est fort beau; mais que voulez-vous dire?

ISABELLE.

Lisette, mieux que moi, saura vous en instruire.
Je lui laisse le soin de vous interpréter
Un discours qui paroît déja vous irriter.

LE COMTE.

Non, de grâce, avec vous souffrez que je m'explique.
Cette fille, après tout, est votre domestique.
Ne me commettez pas.

ISABELLE.

Quand vous la connoîtrez,
Des gens de son état vous la distinguerez :

Et vous me ferez voir une preuve fidèle
De vos égards pour moi, dans vos égards pour elle.
Elle connoît à fond mon esprit, mon humeur;
Écoutez, profitez, et méritez mon cœur.
Adieu.

SCÈNE V.

LE COMTE, LISETTE.

LE COMTE.

Vous restez donc?

LISETTE.

Excusez mon audace,
Et souffrez une fois que je me satisfasse.
Il faut que je vous parle; on me l'ordonne; et moi,
J'en meurs d'envie aussi; mais je ne sais pourquoi.

LE COMTE.

Votre ton familier m'importune et me blesse.

LISETTE.

Vous n'êtes occupé que de votre noblesse;
Mais en interprétant ce que l'on vous a dit,
Quand on fait trop le grand, on paroît bien petit.

LE COMTE.

Quoi! vous osez...

LISETTE.

Oui, j'ose; et votre erreur extrême
Me force à vous prouver à quel point je vous aime.
Vous vous perdez, monsieur.

LE COMTE.

Comment donc, je me perds?

LISETTE.

Votre orgueil a percé. Vos hauteurs, vos grands airs

Vous décèlent d'abord, malgré la politesse
Dont vous les décorez. La gloire est bien traîtresse.
Le discours d'Isabelle étoit votre portrait,
Et son discernement vous a peint trait pour trait.
Dût la gloire en souffrir, je ne saurois me taire.
Je ne vous dirai pas, changez de caractère;
Car on n'en change point, je ne le sais que trop.
Chassez le naturel, il revient au galop:
Mais du moins je vous dis, songez à vous contraindre,
Et devant Isabelle efforcez-vous de feindre;
Paroissez quelque temps de l'humeur dont elle est,
Et faites que l'orgueil se prête à l'intérêt.
Car, après tout, monsieur, l'éclat de la richesse
Augmente encor celui de la haute noblesse.
Voilà mon sentiment. Profitez-en, ou non,
Mon cœur seul m'a dicté cette utile leçon.
Votre gloire irritée en paroît mécontente,
Je lui baise les mains, et je suis sa servante.

SCÈNE VI.

LE COMTE, *seul.*

Il n'est donc plus permis de sentir ce qu'on vaut?
Savoir tenir son rang passe ici pour défaut?
Et ces petits bourgeois traiteront d'arrogance
Les sentiments qu'inspire une haute naissance?
Si je m'en croyois... Non, je veux prendre sur moi.
L'amour et l'intérêt m'en imposent la loi.
Oui, devant Isabelle il faudra me contraindre.
Mais l'indigne rival qu'on veut me faire craindre
Va dès ce même instant me voir tel que je suis,
S'il m'ose disputer l'objet que je poursuis.
Je veux connoître un peu ce petit personnage,
Et lui parler d'un ton à le rendre plus sage.

SCÈNE VII.

LE COMTE, PHILINTE.

PHILINTE, *faisant plusieurs révérences.*

Je ne viens vous troubler dans vos réflexions,
Que pour vous assurer de mes soumissions,
Monsieur. Depuis long-temps je vous dois cet hommage,
Et je ne le saurois différer davantage.

LE COMTE.

Très obligé, monsieur. D'où nous connoissons-nous?

PHILINTE.

Si je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous,
J'aurai bientôt celui de me faire connoître.
Mon nom n'impose pas; mais...

LE COMTE.

Cela peut bien être.

PHILINTE.

Tel qu'il est, puisqu'il faut qu'il vous soit décliné...
(*En faisant une profonde révérence.*)
Je m'appelle Philinte.

LE COMTE.

Oh! j'ai donc deviné.
Je vous ai reconnu d'abord aux révérences.

PHILINTE, *d'un air très humble.*

Je ne puis vous marquer par trop de déférences
Combien je vous honore.

LE COMTE.

Et vous avez raison.
Mais de quoi s'agit-il? Parlez-moi sans façon.

PHILINTE.

Valère est mon ami; vous le savez, je pense :

LE COMTE.

Que m'importe cela ?

PHILINTE.

Tantôt en sa présence,
Si j'en crois son rapport, et j'en suis peu surpris,
Vous m'avez honoré.... d'un assez grand mépris.

LE COMTE.

Il vous exaltoit fort ; moi, j'ai dit ma pensée.
Votre délicatesse en est-elle blessée ?

PHILINTE, *faisant la révérence.*

Ah ! monsieur, point du tout, je me connois ; je croi
Qu'on peut avec raison dire du mal de moi.
Mais on ajoute encore à l'égard d'Isabelle,
Que vous me défendez de revenir chez elle.

LE COMTE.

Voilà précisément ce que j'ai prétendu
Qu'on vous dît.

PHILINTE.

Je croyois avoir mal entendu.

LE COMTE.

Pourquoi ?

PHILINTE.

Vous exigez un cruel sacrifice,
Et je doute bien fort que je vous obéisse.

LE COMTE, *d'un air railleur.*

Vous en doutez, monsieur ?

PHILINTE.

Jamais jusqu'à ce jour
Je ne me suis senti si plein de mon amour.

LE COMTE.

Je vous en guérirai.

PHILINTE.

Monsieur, j'en désespère,
Et j'en viens d'assurer Isabelle et sa mère.

LE COMTE, *mettant son chapeau.*

Et vous venez me faire un pareil compliment!

PHILINTE.

Avec confusion, mais très distinctement.
La nature envers moi moins mère que marâtre,
M'a formé très rétif, et très opiniâtre;
Surtout lorsque quelqu'un veut m'imposer la loi.

LE COMTE.

L'opiniâtreté ne tient point contre moi,
Je vous en avertis.

PHILINTE.

La mienne est bien mutine.
Plus on lui fait la guerre, et plus elle s'obstine:
Et jamais la hauteur ne pourra la domter.

LE COMTE.

Vous êtes bien hardi de venir m'insulter!
Un petit gentilhomme ose avoir cette audace?

PHILINTE.

Moi, monsieur? Je vous viens demander une grâce.

LE COMTE.

Et c'est?

PHILINTE.

De m'accorder le plaisir et l'honneur....
De me couper la gorge avec vous.

LE COMTE.

La faveur
Est bien grande en effet. Vous êtes téméraire;
Vous vous méconnoissez: mais il faut vous complaire.

L'honneur que vous avez d'être un de mes rivaux,
Va vous faire monter au rang de mes égaux.

PHILINTE, *d'un air railleur mettant ses gants.*

Je suis reconnoissant de cette grâce insigne,
Et je vais vous prouver que mon cœur en est digne.

LE COMTE.

Trève de compliment. Moi, je vais vous prouver
Que l'on court un grand risque en osant me braver.

(Ils mettent l'épée à la main.)

SCÈNE VIII.

LE COMTE, PHILINTE, LISIMON.

LISIMON, *accourant.*

Chez moi, morbleu, chez moi, faire un pareil vacarme?
Par la mort, le premier...

PHILINTE.

Le respect me désarme.

LISIMON.

Ah! vous êtes mutin, monsieur le doucereux!

PHILINTE.

Quelquefois.

LE COMTE.

Par bonheur, il n'est pas dangereux.

PHILINTE.

C'est ce qu'il faudra voir. Du moins je vous assure
Que de cette maison si quelqu'un peut m'exclure,
Ce ne sera pas vous.

LISIMON.

Non, mais ce sera moi.

PHILINTE.

Je prends la liberté de vous dire...

LISIMON.

Je croi
Qu'un père de famille, en ce cas, est le maître.

PHILINTE.

J'en conviens.

LISIMON.

Et je prends la liberté de l'être,
En dépit de ma femme et de ses adhérents :
Si tu ne le sais pas, c'est moi qui te l'apprends.
Le comte aime ma fille, il a droit d'y prétendre ;
J'ai pris la liberté de le choisir pour gendre.
Ma fille en est d'accord, et prend la liberté
De se soumettre en tout à mon autorité.
Ainsi sans te flatter contre toute apparence,
En prenant ton congé, tire ta révérence.

PHILINTE.

J'aurai l'honneur, monsieur, de répondre à cela,
Que madame n'est pas de ce sentiment-là.

LISIMON.

Madame n'en est pas ? j'ai donné ma parole.
Si pour me chicaner madame est assez folle,
Madame, sur-le-champ, par le pouvoir que j'ai,
En même temps que toi recevra son congé.

PHILINTE.

J'adore votre fille ; et l'aveu de sa mère
Me permet d'aspirer au bonheur de lui plaire.
Dès qu'elles m'excluront, je leur obéirai.
Jusque-là j'ai mes droits, et je les soutiendrai.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

LE COMTE, LISIMON.

LISIMON.

QUELLE obstination !

LE COMTE.

Ceci vient de Valère,
Et je m'en vengerois si vous n'étiez son père.

LISIMON.

Je veux le faire, moi, mourir sous le bâton,
Ou le gueux, dès ce soir, quittera ma maison.
Il m'a joué d'un tour... Eh ! la, la, patience.

LE COMTE.

C'est un petit monsieur rempli de suffisance.

LISIMON.

Le portrait de sa mère, un sot, un freluquet
Qui fait le bel-esprit, et n'a que du caquet.
Oh ! la méchante femme ! avec son air affable,
Composé, doucereux, c'est un tyran, un diable
De sang-froid. Tout à l'heure, en termes éloquents,
Et tous bien de niveau, mais malins et piquants,
Devant ma fille même elle m'a fait entendre
Qu'elle me quittera si je vous prends pour gendre;
Et moi j'ai répondu que j'étois résigné
A souffrir ce malheur dès qu'elle auroit signé;
Qu'immédiatement après sa signature,
Elle pourroit aller à sa bonne aventure.
Sur cela, force pleurs, évanouissement.
Isabelle et Lisette avec gémissement
L'ont vite secourue, et par cérémonie
Toutes trois à présent pleurent de compagnie.

Car qu'une femme pleure, une autre pleurera,
Et toutes pleureront tant qu'il en surviendra.

LE COMTE.

Ainsi notre projet souffre de grands obstacles.

LISIMON.

Pour en venir à bout, je ferai des miracles.
Ce que j'apprends de toi me réchauffe le cœur.
Je ne te croyois pas un si puissant seigneur.
Comment diable ! ton père, à ce que l'on m'assure,
Fait dans sa baronnie une noble figure.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

Allez, mon cher, allez, quand vous me connoîtrez
De vos tons familiers vous vous corrigerez ;
Vous ne tutoierez plus un gendre de ma sorte.

LISIMON.

Ma foi, sans y penser, l'habitude m'emporte.
Au cérémonial enfin je me soumets.

LE COMTE.

Me le promettez-vous ?

LISIMON.

Oui, je te le promets.
Va, tu seras content.

LE COMTE.

Fort bien. Belle manière
De se corriger.

LISIMON.

Oh ! trève à votre humeur fière ;
Et consultons tous deux comment je m'y prendrai
Pour finir.

LE COMTE.

Le conseil que je vous donnerai,

C'est de ne plus souffrir qu'ici l'on se hasarde
A dire son avis sur ce qui me regarde.
Pour trancher en un mot toute difficulté,
Sachez vous prévaloir de votre autorité.

LISIMON.

Si vous vouliez m'aider...

LE COMTE.

Non, monsieur, je vous jure;
Quand vous serez d'accord, je suis prêt à conclure.

SCÈNE X.

LISIMON, *seul.*

Il faut que je sois bien possédé du démon,
Pour souffrir les hauteurs d'un pareil rodomont;
Et que l'ambition m'ait bien tourné la tête,
Puisque dans mon dépit son empire m'arrête :
Je vais rompre. Attendons. Si je prends ce parti,
De mon autorité me voilà départi;
Je ferai triompher et mon fils et ma femme,
Et monsieur désormais dépendra de madame.
Bel honneur que je fais à messieurs les maris!
Non, il n'en sera rien. Le dépit m'a surpris,
Mais l'honneur me reveille; il m'excite a combattre,
Et je m'en vais, pour lui, faire le diable à quatre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

LISETTE, PASQUIN.

(Ils entrent par deux différents côtés du théâtre; Pasquin le premier, et marchant fort vite.)

LISETTE.

QUOI! sans me regarder, doubler ainsi le pas?

PASQUIN.

Ah! ma reine, pardon! je ne vous voyois pas.
Auriez-vous par hasard quelque chose à me dire?

LISETTE.

Oui; sur de certains faits voudriez-vous m'instruire?

PASQUIN.

Le puis-je?

LISETTE.

Assurément.

PASQUIN.

Vous avez donc grand tort
D'en douter.

LISETTE.

Mais sur vous il faut faire un effort.

PASQUIN.

Vous n'avez qu'à parler. Je suis homme à tout faire
Pour vous marquer mon zèle et tâcher de vous plaire.

18.

Quel est ce grand effort que votre autorité
M'impose ?

LISETTE.

De me dire ici la vérité.

PASQUIN.

Rien ne me coûte moins.

LISETTE.

Pour entrer en matière,
Avez-vous jamais vu le château de Tufière?

PASQUIN.

(*A part.*)
Si je l'ai vu? cent fois. C'est mentir hardiment.

LISETTE.

Est-ce un si bel endroit qu'on nous l'a dit?

PASQUIN.

Comment?
C'est le plus beau château qui soit sur la Garonne.
Vous le voyez de loin qui forme un pentagone...

LISETTE.

Pentagone! bon dieu! Quel grand mot est-ce là?

PASQUIN.

C'est un terme de l'art.

LISETTE.

Je veux croire cela:
Mais expliquez-moi bien ce que ce mot veut dire.

PASQUIN.

Cela m'est très facile, et je vais vous décrire
Ce superbe château, pour que vous en jugiez,
Et même beaucoup mieux que si vous le voyiez.
D'abord, ce sont sept tours entre seize courtines...
Avec deux tenaillons placés sur trois collines...

Qui formant un vallon dont le sommet s'étend
Jusque sur... un donjon... entouré d'un étang...
Et ce donjon placé justement... sous la zone...
Par trois angles saillants forme le pentagone.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, un merveilleux château!

PASQUIN.

Je crois, sans vanité, que vous le trouvez beau.

LISETTE.

Et c'est donc en ce lieu que le père du comte
Tient sa cour?

PASQUIN.

Oui, ma reine; et faites votre compte
Que dans tout le royaume il n'est point de seigneur
Qui soutienne son rang avec plus de splendeur.
Meutes, chevaux, piqueurs, superbes équipages,
Table ouverte en tout temps, deux écuyers, six pages,
Domestiques sans nombre et bien entretenus,
Tout cela ne sauroit manger ses revenus.

LISETTE.

Mais c'est donc un seigneur d'une richesse immense?

PASQUIN.

Vous en pouvez juger par sa magnificence.

LISETTE.

Je trouve en vos récits quelque petit défaut:
Vous mentez à présent, ou vous mentiez tantôt.

PASQUIN.

Comment donc?

LISETTE.

Un menteur qui n'a pas de mémoire
Se décèle d'abord. Si je veux vous en croire,

Le comte est grand seigneur. Dans un autre entretien,
Vous m'avez assuré qu'il n'avoit pas de bien.

PASQUIN.

Tout franc, votre argument me paroît sans réplique.
Naturellement, moi, je suis très véridique.
Mais j'obéis. Au fond les faits sont très constants,
Et nous n'avons menti qu'en allongeant le temps.

LISETTE.

Rendez-moi, s'il vous plaît, cette énigme plus claire.

PASQUIN.

Quinze ans auparavant, ce que j'ai dit du père
Se trouvera très vrai. Depuis, tout a changé.
Dans un piteux état le bon-homme est plongé,
Et le pauvre seigneur traîne une vie obscure.
Mais mon maître voulant qu'il fasse encor figure,
Par un récit pompeux, fruit de sa vanité,
Vient de le rétablir de son autorité.
Qu'entre nous, s'il vous plaît, la chose soit secrète.

LISETTE.

Allez, ne craignez rien. Si j'étois indiscrète,
Je ferois tort au comte; et si je fais des vœux,
C'est pour pouvoir l'aider à devenir heureux.
Valère à mes efforts sans relâche s'oppose;
Mais à les seconder je veux qu'il se dispose.
Il vient fort à propos.

PASQUIN.

Fort à propos aussi
Je vais me retirer, puisqu'il vous cherche ici.

SCÈNE II.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *d'un air dédaigneux.*

Ah ! vous voilà, monsieur ? vraiment j'en suis ravie.

VALÈRE.

Quoi ! vous voulez gronder ?

LISETTE.

J'en aurois bien envie.

VALÈRE.

Et sur quoi, s'il vous plaît ?

LISETTE.

Mais sur vos beaux exploits.
Mes moindres volontés, dites-vous, sont vos lois ?

VALÈRE.

Il est vrai.

LISETTE.

Cependant, devant monsieur le comte,
Vous m'avez témoigné n'en faire pas grand compte ;
Et contre mon avis, votre zèle emporté
A su porter Philinte à toute extrémité.

VALÈRE.

J'ai dit à mon ami qu'on avoit eu l'audace
De risquer contre lui jusques à la menace.
Je n'ai rien dit de plus. C'est un homme de cœur,
Qui n'a dû sur le reste écouter que l'honneur.

LISETTE.

Que l'honneur ? Ce discours me fatigue et m'irrite.

VALÈRE.

Mais par quelle raison ? Philinte a du mérite.

LISETTE.

Si vous n'employez pas vos soins avec ardeur,
Pour faire que le comte épouse votre sœur,
Et pour bannir d'ici cet ennuyeux Philinte,
Je vous déclare, moi, sans mystère et sans feinte,
Que demoiselle, ou non, comme le ciel voudra,
Lisette, de ses jours, ne vous épousera.
J'ai conclu. C'est à vous maintenant de conclure.

VALÈRE.

(Voyant Lycandre.)

Par quel motif?.... Et quoi, cette vieille figure
Viendra-t-elle toujours troubler nos entretiens?

LISETTE.

Il faut que je lui parle.

VALÈRE.

Adieu donc.

SCÈNE III.

LYCANDRE, LISETTE.

LICANDRE.

Je reviens,
Et je vous trouve encore en même compagnie.

LISETTE.

Oui, mais nous querellions. Valère a la manie
De vouloir empêcher que ce jeune seigneur
Qui demeure céans, ne prétende à sa sœur.

LYCANDRE.

Et vous, vous soutenez le comte de Tufière?

LISETTE.

Oui, monsieur, contre tous, et de toute manière.
Il est vrai que le comte est si présomptueux,

Qu'on ne peut se prêter à ses airs fastueux :
Il ne respecte rien, ne ménage personne ;
Et plus je le connois, plus sa gloire m'étonne.

LYCANDRE.

Ah ! que vous m'affligez !

LISETTE.

Et pourquoi, s'il vous plaît ?

LYCANDRE.

Mais vous-même, pourquoi prenez-vous intérêt
A ce qui le concerne ? Est-il donc bien possible,
Qu'à votre empressement il se montre sensible,
Jusques à vous marquer des égards, des bontés ?

LISETTE.

Il n'a payé mes soins que par des duretés.
Je ne puis y penser sans répandre des larmes.
N'importe ; à le servir je trouve mille charmes.

LYCANDRE.

Qu'entends-je ? Juste ciel ! Quel bon cœur d'un côté !
De l'autre quel excès d'insensibilité !
O détestable orgueil ! Non, il n'est point de vice
Plus funeste aux mortels, plus digne de supplice.
Voulant tout asservir à ses injustes droits,
De l'humanité même il étouffe la voix

LISETTE.

Je l'éprouve.

LYCANDRE.

Pour vous, vous serez, je l'espère,
La consolation d'un trop malheureux père.

LISETTE.

A chaque instant, monsieur, vous me parlez de lui.
Il devoit à mes yeux se montrer aujourd'hui :
Mais il ne paroît point. Vous me trompiez peut-être.

LYCANDRE.

Un peu de patience; il va bientôt paroître.

LISETTE.

Pourquoi diffère-t-il de trop heureux moments?
Que ne vient-il s'offrir à mes embrassements?

LYCANDRE.

Malgré votre bon cœur, il craint que sa présence
Ne vous afflige.

LISETTE.

Moi? Se peut-il qu'il le pense?

LYCANDRE.

Il craint que ses malheurs, trop dignes de pitié,
Ne refroidissent même un peu votre amitié.

LISETTE.

Ah! qu'il me connoît mal!

LYCANDRE.

Enfin, avant qu'il vienne,
Sur sa triste aventure il veut qu'on vous prévienne.
Peut-être espérez-vous le voir dans son éclat,
Et vous le trouverez dans un cruel état.

LISETTE.

Il m'en sera plus cher; et loin qu'il m'importune,
Il verra que mon cœur, plein de son infortune,
Redoublera pour lui de tendresse et d'amour.
Tout baigné de mes pleurs, avant la fin du jour
Il sera possesseur du peu que je possède.
Mon zèle à ses malheurs servira de remède.
Je ferai tout pour lui. Si je n'ai point d'argent,
J'ai de riches habits dont on m'a fait présent:
Je garde un diamant que m'a laissé ma mère.
Je vais tout engager, tout vendre pour mon père.

Heureuse, si je puis, et mille et mille fois,
Lui prouver que je l'aime autant que je le dois.

LYCANDRE.

Arrêtez. Laissez-moi respirer, je vous prie.
Donnez quelque relâche à mon âme attendrie.
Vous aimez votre père ; il n'est plus malheureux.

LISETTE.

Ah ! puisqu'il est si lent à contenter mes vœux,
Apprenez-moi quel monstre a causé sa misère.

LYCANDRE.

Quel monstre ?

LISETTE.

Oui.

LYCANDRE.

L'orgueil.... L'orgueil de votre mère.
. ar son faste, les biens se sont évanouis :
Son orgueil a causé des malheurs inouïs.

LISETTE.

Eh comment ?

LYCANDRE.

Une dame assez considérable
Lui disputant le pas dans un lieu respectable,
En reçut un affront si sanglant, si cruel,
Qu'elle en fit éclater un déplaisir mortel.
L'époux de cette dame enflammé de colère,
Pour venger cet affront, attaqua votre père
Au retour d'une chasse, et prit si bien son temps,
Qu'ils se trouvèrent seuls pendant quelques instants.
D'un trop funeste effet sa fureur fut suivie.
Il vouloit se venger ; il y perdit la vie.
En un mot, votre père, en défendant ses jours,
Tua son ennemi ; mais sans autre secours

Que celui de son bras armé pour sa défense.
Les parents du défunt poussèrent la vengeance
Jusqu'à faire passer ce malheureux combat,
Par effet du hasard, pour un assassinat.
Des témoins subornés soutiennent l'imposture.
On les croit. Votre père, outré de cette injure,
Se défend; mais en vain. Il se cache. Aussitôt
Un arrêt le condamne : et pour fuir l'échafaud,
Il passe en Angleterre, où quelques jours ensuite
Votre mère devient compagne de sa fuite,
Le rejoint avec vous qui sortiez du berceau;
Et son orgueil puni la conduit au tombeau.

LISETTE.

Ciel! que m'apprenez-vous? Ce n'est donc pas ma mère
Que j'avois au couvent, et qui m'étoit si chère?

LYCANDRE.

C'étoit votre nourrice. Elle vous ramena,
Suivit exactement l'ordre que lui donna
Votre père, deux ans après sa décadence,
De venir dans ces lieux élever votre enfance,
Se disant votre mère, et cachant votre nom.

LISETTE.

Mais pourquoi ce secret? et par quelle raison
Me laisser ignorer de quel sang j'étois née?

LYCANDRE.

Pour vous rendre modeste autant qu'infortunée,
Et pour vous épargner des regrets, des douleurs
Jusqu'à ce que le ciel adoucît vos malheurs.
C'est ainsi que l'avoit ordonné votre père;
Et sa précaution vous étoit nécessaire.

LISETTE.

Je brûle de le voir, et je tremble pour lui.

Comment osera-t-il se montrer aujourd'hui,
Après l'injuste arrêt?. ..

LYCANDRE.

Pendant sa longue absence,
De fidèles amis, sûrs de son innocence,
Et puissants à la cour, ont eu tant de succès,
Qu'ils l'ont déterminée à revoir le procès;
Et deux des faux témoins, prêts à perdre la vie,
Ont enfin avoué leur noire calomnie.
Votre père caché depuis près de deux ans
Attendoit les effets de ces secours puissants.
On vient de lui donner d'agréables nouvelles,
Il touche au terme heureux de ses peines mortelles.

LISETTE.

Qu'il ne s'expose point. Je crains quelque accident,
Quelque piège caché. N'est-il pas plus prudent
Que nous l'allions chercher? Par notre diligence
Prévenons ses bontés et son impatience.
Sortons, monsieur; je veux embrasser ses genoux,
Et mourir de plaisir dans des transports si doux.

LYCANDRE.

Vous n'irez pas bien loin pour goûter cette joie,
Vous voulez la chercher, et le ciel vous l'envoie.
Oui, ma fille, voici ce père malheureux;
Il vous voit, il vous parle; il est devant vos yeux.

LISETTE, *se jetant à ses pieds.*

Quoi! c'est vous-même? O ciel! que mon âme est ravie!
Je goûte le moment le plus doux de ma vie.

LYCANDRE.

Ma fille, levez-vous. Je connois votre cœur;
Et je vous l'ai prédit, vous ferez mon bonheur.
Mais hélas! que je crains de revoir votre frère!

LISETTE.

Mon frère? Et quel est-il?

LYCANDRE.

Le comte de Tufière.

LISETTE.

Je ne sais où j'en suis! je ne respire plus!
Daignez me soutenir.

LYCANDRE.

Qu'il doit être confus
Quand il vous connoîtra!

LISETTE.

Moi sa sœur?

LYCANDRE.

Oui, ma fille.

LISETTE.

Sans doute, nous sortons de la même famille;
Oui, le comte est mon frère; et dès que je l'ai vu,
A travers ses mépris, mon cœur l'a reconnu.
De mon foible pour lui je ne suis plus surprise.

LYCANDRE.

Votre cœur le prévient, et l'ingrat vous méprise!
Ah! je veux profiter de cette occasion,
Pour jouir devant vous de sa confusion,
Quand le temps permettra de vous faire connoître.

LISETTE.

Jusque-là devant lui ne dois-je plus paroître?

LYCANDRE.

Non. Je vais le trouver. La conversation
Sera vive, à coup sûr; et sa présomption
Mérite qu'avec lui prenant le ton de père,
Je fasse à ses hauteurs une leçon sévère.

LISETTE.

S'il ne vous connoît pas, vous les éprouverez.

LYCANDRE.

Non. Nous nous sommes vus. Il me connoît. Rentrez;
Ma fille, quelqu'un vient : gardez bien le silence.

LISETTE, *lui baisant la main.*

Mon père, attendez tout de mon obéissance.

SCÈNE IV.

LYCANDRE, PASQUIN, *s'arrêtant à considérer Lycandre.*

LYCANDRE.

Le comte de Tufière est-il chez lui?

PASQUIN, *d'un ton brusque.*

Pourquoi?

LYCANDRE.

Je voudrois lui parler.

PASQUIN, *le regardant du haut en bas.*

Lui parler. Qui? vous?

LYCANDRE.

Moi.

PASQUIN, *d'un air méprisant.*

Cela ne se peut pas.

LYCANDRE.

La raison, je vous prie?

PASQUIN.

C'est qu'il est en affaire.

LYCANDRE.

Oh! je vous certifie,
Quelqu'occupé qu'il soit, que dès qu'il apprendra
Que je veux lui parler, il y consentira.

PASQUIN, *fièrement.*

Eh! qu'êtes-vous?

LYCANDRE.

Je suis... car je perds patience!
Un homme très choqué de votre impertinence.

PASQUIN, *à part.*

Il a, ma foi, raison. Je retombe toujours,
(A Lycandre.)
Et je veux m'en punir. Je vois que mon discours,
Monsieur, n'a pas le don de vous être agréable;
Mais si je suis si fier, je suis très excusable.

LYCANDRE, *vivement.*

Et par où, s'il vous plaît?

PASQUIN.

Pour le dire, en un mot,
Et sans trop me vanter, c'est que je suis un sot.

LYCANDRE.

Allez, on ne l'est point quand on connoît sa faute.

PASQUIN.

Mon maître a très souvent la parole si haute,
Il est si suffisant, que, par occasion,
Je le deviens aussi, mais sans réflexion.
Heureusement pour moi, la raison, la prudence,
Abrègent les accès de mon impertinence.
Vous voyez que d'abord j'ai bien baissé mon ton.
Mais daignez, s'il vous plaît, me dire votre nom.

LYCANDRE.

Mon enfant, dites-lui, s'il veut bien le permettre,
Que je viens demander sa réponse à la lettre
Que l'on vous a pour lui remise de ma part.
L'a-t-il lue?

PASQUIN.

Oui, monsieur. Seriez-vous par hasard
L'inconnu?

LYCANDRE.

Je le suis.

PASQUIN.

Moi, que je vous annonce!
Eh! vite, sauvez-vous. J'ai reçu sa réponse,
Et je la sens encore.

LYCANDRE, *souriant.*

Ne craignez rien pour moi,
Il sera plus honnête en me répondant.

PASQUIN.

Quoi!
Vous vous exposez?...

LYCANDRE.

Oui, j'en veux courir le risque.

PASQUIN.

Pour jouer avec lui, prenez mieux votre bisque.

LYCANDRE.

Dépêchez-vous, de grâce.

PASQUIN *va et revient.*

En vérité, je crains...

LYCANDRE, *d'un air impatient.*

Ah!

PASQUIN.

S'il vous en prend mal, je m'en lave les mains.

SCÈNE V.

LYCANDRE, *seul.*

PAR les airs du valet on peut juger du maître.
Ah ! du moins, si mon fils pouvoit se reconnoître,
Se blâmer quelquefois, comme fait ce garçon,
Tôt ou tard sa fierté plieroit sous sa raison.
Mais je n'ose espérer...

SCÈNE VI.

LYCANDRE, LE COMTE, PASQUIN.

LE COMTE *entre en furieux.*

QUEL est le téméraire,
Quel est l'audacieux qui m'ose?... Ah ! c'est mon père !

LYCANDRE.

L'accueil est très touchant; j'en suis édifié.

PASQUIN, *à part.*

Comment donc, le voilà comme pétrifié?

LE COMTE, *ôtant son chapeau.*

Un premier mouvement quelquefois nous abuse.
Excusez-moi, monsieur.

PASQUIN, *à part.*

Il lui demande excuse !

LE COMTE.

(A Pasquin.)
Je croyois. . Sors, Pasquin.

LYCANDRE.

Pourquoi le chassez-vous ?
Laissez-le ici; je veux..

LE COMTE, *poussant Pasquin.*

Sors, ou crains mon courroux.

LYCANDRE, *retenant Pasquin.*

Reste.

PASQUIN, *s'enfuyant.*

Il y fait trop chaud. Je fais ce qu'on m'ordonne

LE COMTE.

Si quelqu'un vient me voir, je n'y suis pour personne.

SCÈNE VII.

LYCANDRE, LE COMTE.

LYCANDRE.

Que veut dire ceci?

LE COMTE.

J'ai mes raisons.

LYCANDRE.

Pourquoi
Marquez-vous tant d'ardeur à l'éloigner de moi?

LE COMTE.

Aux regards d'un valet dois-je exposer mon père?

LYCANDRE.

Vous craignez bien plutôt d'exposer ma misère;
Voilà votre motif : et loin d'être charmé
De me voir près de vous, votre orgueil alarmé
Rougit de ma présence; il se sent au supplice.
De sa confusion votre cœur est complice;
Et tout bouffi de gloire, il n'ose se prêter
Aux tendres mouvements qui devroient l'agiter.
Ah! je ne vois que trop en cette conjoncture,
Qu'une mauvaise honte étouffe la nature.

C'est en vain qu'un billet vous avoit prévenu;
Et je me suis trompé, croyant qu'un inconnu
Vous corrigeroit mieux qu'un père misérable
Qu'à vos yeux la fortune a rendu méprisable.

LE COMTE.

Qui? moi, je vous méprise? Osez-vous le penser?
Qu'un soupçon si cruel a droit de m'offenser!
Croyez que votre fils vous respecte, vous aime.

LYCANDRE.

Vous? Prouvez-le moi donc, et dans ce moment même.

LE COMTE.

Vous pouvez disposer de tout ce que je puis.
Parlez; qu'exigez-vous?

LYCANDRE.

Qu'en l'état où je suis,
Vous vous fassiez honneur de bannir tout mystère,
Et de me reconnoître en qualité de père
Dans cette maison-ci. Voyons si vous l'osez.

LE COMTE.

Songez-vous au péril où vous vous exposez?

LYCANDRE.

Dois-je me défier d'une honnête famille?
Allons voir Lisimon. Menez-moi chez sa fille.

LE COMTE.

De grâce, à vous montrer ne soyez pas si prompt:
Vous les exposerez à vous faire un affront.
Vous ne savez donc pas jusqu'où va l'arrogance
D'un bourgeois anobli, fier de son opulence?
Si le faste et l'éclat ne soutiennent le rang,
Il traite avec dédain le plus illustre sang.
Mesurant ses égards aux dons de la fortune,
Le mérite indigent le choque, l'importune,

Et ne peut l'aborder qu'en faisant mille efforts,
Pour cacher ses besoins sous un brillant dehors.
Depuis votre malheur, mon nom et mon courage
Font toute ma richesse; et ce seul avantage,
Réchauffé par l'éclat de quelques actions,
M'a tenu lieu de biens et de protections.
J'ai monté par degrés, et riche en apparence,
Je fais une figure égale à ma naissance;
Et sans ce faux relief, ni mon rang ni mon nom
N'auroient pu m'introduire auprès de Lisimon.

LYCANDRE.

On me l'a peint tout autre; et j'ai peine à vous croire.
Tout ce discours ne tend qu'à cacher votre gloire.
Mais pour moi qui ne suis ni superbe ni vain,
Je prétends me montrer, et j'irai mon chemin.
(Il veut sortir.)

LE COMTE, *le retenant.*

Différez quelques jours; la faveur n'est pas grande;
(Il se jette aux pieds de Lycandre.)
Je me jette à vos pieds, et je vous la demande.

LYCANDRE.

J'entends. La vanité me déclare à genoux
Qu'un père infortuné n'est pas digne de vous.
Oui, oui, j'ai tout perdu par l'orgueil de ta mère,
Et tu n'as hérité que de son caractère.

LE COMTE.

Eh! compatissez donc à la noble fierté
Dont mon cœur, il est vrai, n'a que trop hérité.
Du reste, soyez sûr que ma plus forte envie
Seroit de vous servir aux dépens de ma vie.
Mais du moins ménagez un honneur délicat;
Pour mon intérêt même évitons un éclat.

LYCANDRE.

Vous me faites pitié! je vois votre foiblesse,
Et veux, en m'y prêtant, vous prouver ma tendresse;
Mais à condition que si votre hauteur
Eclate devant moi, dès l'instant...

SCÈNE VIII.

LYCANDRE, LE COMTE, LISIMON.

LISIMON, *au comte.*

Serviteur.
Je vous cherchois, mon cher; votre froideur m'étonne;
Car il est temps d'agir. Je crois, Dieu me pardonne,
Que ma femme devient raisonnable.

LE COMTE.

Comment?

LISIMON.

Elle n'a plus pour vous ce grand éloignement
Qu'elle a marqué d'abord. La bonne dame est sage;
Car j'allois sans cela faire un joli tapage.
Je vais vous procurer un moment d'entretien
Avec ma digne épouse; et puis tout ira bien,
Pourvu que vous vouliez lui faire politesse.
N'y manquez pas, au moins; car c'est une princesse
Aussi fière que vous, et dont les préjugés....

LE COMTE.

Je suis ravi de voir que vous vous corrigez.

LISIMON, *se couvrant.*

Tu le vois, mon enfant, je cherche à te complaire.

LE COMTE.

Fort bien.

LISIMON, *se découvrant.*

Enfin, monsieur, le succès de l'affaire
Est en votre pouvoir. Ainsi donc, croyez-moi,
De ce que je vous dis, faites-vous une loi.

LYCANDRE.

Monsieur vous parle juste, et pour votre avantage:
Que votre unique objet soit votre mariage;
Et mettez à profit cet heureux incident.

LISIMON, *au comte.*

Quel est cet homme-là?

LE COMTE, *tirant Lisimon à part.*

C'est.... c'est mon intendant.

LISIMON.

Il a l'air bien grêlé. Selon toute apparence,
Cet homme n'a pas fait fortune à l'intendance.

LE COMTE, *à Lisimon.*

C'est un homme d'honneur.

LISIMON.

Il y paroît.

LYCANDRE, *à part.*

Je voi
Qu'il trompe Lisimon en lui parlant de moi.
Sa gloire est alarmée à l'aspect de son père.

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sachez encore....

LISIMON.

Eh bien?

LYCANDRE, *à part.*

Je retiens ma colère,
Espérant que bientôt il me sera permis
De me faire connoître, et de punir mon fils;

Et mon juste dépit lui prépare une scène,
Où je veux mettre enfin son orgueil à la gêne.

LE COMTE, *à demi-voix, à Lycandre.*

Contraignez-vous, de grâce; et ne lui dites rien
Qui lui fasse augurer qui vous êtes.

LYCANDRE.

Fort bien.

LE COMTE, *retournant à Lisimon.*

C'est un homme économe autant qu'il est fidèle.

LISIMON, *haut.*

Oh çà, je vous ai dit une bonne nouvelle:
Ne la négligeons pas. Ma femme veut vous voir;
Pour gagner son esprit, faites votre devoir.

LE COMTE, *en souriant.*

Mon devoir!

LISIMON.

Oui vraiment.

LE COMTE.

L'expression est forte.

LYCANDRE, *au comte.*

Quoi? faut-il pour un mot vous cabrer de la sorte?

LISIMON, *au comte.*

Il parle de bon sens.

LYCANDRE.

Il est bien question
De chicaner ici sur une expression.

LE COMTE, *d'un air un peu fier, à Lycandre.*

Mais, monsieur....

LYCANDRE, *d'un air impérieux.*

Mais, monsieur, je dis ce qu'il faut dire:
Faites ce qu'il faut faire au plus tôt.

LE COMTE, *à part.*

Quel martyre !

Il va se découvrir.

LISIMON, *au comte.*

Ce vieillard est bien vert,

Ce me semble.

LE COMTE, *à Lisimon.*

(A Lycandre.)

Il est vrai. Votre discours me perd.

Devant cet homme, au moins, tâchez de vous contraindre.

LYCANDRE, *au comte.*

Faites ce qu'il désire, ou je cesse de feindre.

LISIMON.

Ma femme vous attend : venez, d'un air soumis,
Prévenant, la prier d'être de vos amis.

LYCANDRE, *au comte.*

Soumis ; vous entendez ?

LE COMTE, *d'un air piqué.*

Oui, j'entends à merveille.

(A part.)
Ciel !

LISIMON.

Vous approuvez donc ce que je lui conseille ?
Bon-homme, expliquez-vous.

LYCANDRE.

Oui, je l'approuve fort ;
Et s'il ne s'y rend pas, il aura très grand tort.
Vous lui donnez, monsieur, une leçon très sage.
Il en avoit besoin. Je le connois.

LE COMTE, *à part.*

J'enrage.

LISIMON, *à Lycandre.*

Vous êtes donc à lui depuis long-temps?

LE COMTE, *à Lisimon.*

Sortons.

Je regrette, monsieur, le temps que nous perdons.

LISIMON, *au comte.*

(À Lycandre.)

Un moment. À quoi vont les revenus du comte?

LYCANDRE.

Je ne saurois vous dire à quoi cela se monte.

LISIMON.

Mais encor?

LE COMTE, *à Lycandre.*

Dites-lui....

LYCANDRE, *au comte, bas.*

Je ne veux point mentir.

(À Lisimon.)

Une affaire, monsieur, m'oblige de sortir:
Mais avant qu'il soit peu, je veux vous satisfaire.
Vous pouvez cependant conclure votre affaire;
Et j'ose me flatter qu'avec un peu de temps,
Vous aurez lieu tous deux d'en être fort contents.
Adieu.

SCÈNE IX.

LISIMON, LE COMTE.

LISIMON.

Votre intendant avec vous fait le maître,
Que veut dire cela ? Hem ?

LE COMTE.

Comme il m'a vu naître,
Avec moi bien souvent il prend ces libertés.

LISIMON.

Allons trouver ma femme, et trève de fiertés.

LE COMTE.

J'irai, si vous voulez : mais que faut-il lui dire ?

LISIMON.

Plaisante question ! Quoi ! faut-il vous instruire ?

LE COMTE.

Mais je suis assez neuf sur ces démarches-là.
Prier ! solliciter ! Je n'entends point cela.
Je souhaite de faire avec vous alliance ;
Mais songez aux égards qu'exige ma naissance.
Parlez pour moi vous-même, et faites bien ma cour :
Cela suffit, je crois ?

LISIMON.

Est-ce là le retour
Dont vous payez mes soins ? Suivi de ma famille,
Dois-je venir ici vous présenter ma fille,
Vous priant à genoux de vouloir l'accepter ?
Si tu te l'es promis, tu n'as qu'à décompter.
Ma fille vaut bien peu, si l'on ne la demande.
Je te baise les mains, et je me recommande
A ta grandeur. Adieu.

SCÈNE X.

LE COMTE, *seul.*

Que ces gens inconnus
Sont fiers ! Voilà l'orgueil de tous nos parvenus.
C'est peu qu'à leurs grands biens notre gloire s'immole,
Il faut, pour les avoir, fléchir devant l'idole.
Ah ! maudite fortune, à quoi me réduis-tu ?
Si tes coups redoublés ne m'ont point abattu,
Veux-tu m'humilier par l'appât des richesses ?
Et n'a-t-on tes faveurs qu'à force de bassesses ?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Oh çà, mademoiselle, expliquons-nous un peu;
Nous pouvons librement nous parler en ce lieu.

ISABELLE.

Et sur quoi, s'il vous plaît?

LISETTE.

Votre mère apaisée
A vos tendres désirs paroît moins opposée;
Vous pouvez espérer d'épouser votre amant:
Mais loin de témoigner ce doux ravissement
Que vous devez sentir sur le point d'être heureuse,
Je ne vous vis jamais si triste et si rêveuse.

ISABELLE.

Il est vrai.

LISETTE.

Vous vouliez le comte pour époux;
Son amour à vos yeux s'est signalé pour vous;
Il vous a demandée, et cette âme si fière
Vient de plier enfin.

ISABELLE.

Mais de quelle manière?
De ses soumissions la choquante froideur,
Son souris dédaigneux, son air fier et moqueur,

Son silence affecté, tout me faisoit comprendre
Que son cœur jusqu'à nous avoit peine à descendre.
Mon père, avec ardeur, sollicitoit pour lui;
A peine de deux mots lui prêtoit-il l'appui;
Et sans votre crédit sur l'esprit de mon frère,
Qui s'est servi du sien pour ramener ma mère,
Le comte a si bien fait que tout étoit rompu.
Pour cacher mon dépit, j'ai fait ce que j'ai pu;
Mais plus de cet instant j'occupe ma pensée,
Plus je sens que j'en suis vivement offensée.
Pour un cœur délicat quel triste évènement?

LISETTE.

Si bien que votre amour est mort subitement?

ISABELLE.

Il est bien refroidi.

LISETTE.

Parlez en conscience,
N'entre-t-il point ici quelque peu d'inconstance?

ISABELLE.

Vous me connoissez mal.

LISETTE.

Oh! que pardonnez-moi;
Et s'il faut s'expliquer ici de bonne foi....

ISABELLE.

Eh bien?

LISETTE.

D'aucun roman, à ce que j'imagine,
Vous ne pourrez jamais devenir l'héroïne.

ISABELLE.

Croyez-vous m'amuser quand vous me plaisantez?

LISETTE.

Je ne plaisante point, je dis vos vérités.

Le soupçon d'un défaut vous trouble et vous alarme.
Dès qu'il est confirmé, votre cœur se gendarme.
Trop de délicatesse est un autre défaut,
Dont vous serez punie, et peut-être trop tôt.

ISABELLE.

Le comte me désole à chaque occasion.

LISETTE.

Quoi! pour un peu de gloire et de présomption?
C'est là ce qui fait voir la grandeur de son âme.
Il est fier à présent; mais devenez sa femme,
L'amant fier deviendra mari tendre et soumis.

ISABELLE.

Un espoir si flatteur peut-il m'être permis?

SCÈNE II.

ISABELLE, VALÈRE, LISETTE.

LISETTE, *à Valère.*

Vous voilà bien rêveur?

VALÈRE.

Et j'ai sujet de l'être.
Aux yeux de mon ami je n'ose plus paroître.
J'ai servi son rival. Je ne puis m'empêcher,
Même devant vous deux, de me le reprocher.
C'est une trahison dont j'étois incapable,
Si l'amour n'eût voulu que j'en fusse coupable.

LISETTE.

Vous vous en repentez?

VALÈRE.

Je m'en repentirois,
Si je vous aimois moins. Mais enfin je voudrois
Que vous déclarassiez le motif qui vous porte
A marquer pour le comte une amitié si forte.

LISETTE.

Ce motif est très juste ; et quand vous l'apprendrez,
Bien loin de m'en blâmer, vous m'en applaudirez.

VALÈRE.

Je le veux croire ainsi ; mais daignez m'en instruire.

LISETTE.

Je l'ignorois tantôt, et ne pouvois le dire.
Je le sais à présent, et ne le dirai point.

VALÈRE.

Pourquoi vous obstiner à me cacher ce point ?
Quoi ! faut-il qu'un amant vous trouve si discrète ?

ISABELLE, *à Valère.*

Mais c'est donc tout de bon que vous aimez Lisette ?

VALÈRE.

Je l'aime, et m'en fais gloire.

ISABELLE.

Un tel attachement
Prouve mieux que jamais votre discernement :
Mais quel en est l'objet ? quelle est votre espérance ?

LISETTE.

Souffrez que là-dessus nous gardions le silence.

ISABELLE.

J'y veux bien consentir, et me fais cet effort
Jusqu'à ce que l'on ait décidé de mon sort.

VALÈRE.

Il est tout décidé.

ISABELLE.

Juste ciel !

VALÈRE.

Et mon père,
Pour dicter le contrat, est chez notre notaire.

ISABELLE.

Ma mère n'y met plus aucun empêchement?

VALÈRE.

Non; et vous me devez un si prompt changement.

SCÈNE III.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE.

LISIMON, *à Isabelle.*

ÇÀ, réjouissons-nous. Enfin, vaille que vaille,
L'ennemi se soumet; j'ai gagné la bataille;
Le champ m'est demeuré. Je craignois un éclat;
Mais votre mère enfin va signer le contrat.
Elle a banni Philinte; et j'attends le notaire
Pour terminer enfin cette importante affaire.
Excepté quelques points dont il faut convenir,
Je ne prévois plus rien qui pût nous retenir.
Tu seras dès ce soir madame la comtesse,
Ma fille.

ISABELLE.

Dès ce soir?

LISIMON.

Sans délai.

ISABELLE.

Rien ne presse.

Cette affaire mérite un peu d'attention;
Et j'ai fait sur cela quelque réflexion.

LISIMON.

Quelque réflexion? Comment, mademoiselle,
Allez-vous nous donner une scène nouvelle,
Et vous dédire ici, comme vous avez fait,
Sur cinq ou six projets qui n'ont point eu d'effet?

Pensez-vous que le comte entende raillerie,
Et soit homme à souffrir votre bizarrerie?

VALÈRE.

Mais, mon père, après tout...

LISIMON.

Mais, après tout, mon fils,
Croyez-vous que d'un fat j'écoute les avis?
Quoi donc? j'aurai su faire un miracle incroyable,
En rendant aujourd'hui ma femme raisonnable,
(Chose qu'on n'a point vue, et qu'on ne verra plus)
Et mes enfants rendront mes travaux superflus?
Un chef-d'œuvre si beau deviendroit inutile?
Non, parbleu! Gardez-vous de m'échauffer la bile,
Ou vous aurez sujet de vous en repentir,
Et mon juste courroux se fera ressentir.

LISETTE.

Voilà parler, monsieur, en père de famille.
Courage! Disposez enfin de votre fille:
Ne l'abandonnez plus à ses réflexions.
C'est à vous à trancher dans ces occasions.

ISABELLE.

Quoi! Lisette?...

LISETTE.

Monsieur a prononcé l'oracle:
A l'accomplissement rien ne peut mettre obstacle.
S'il vous destine au comte, il faut que ce dessein
S'exécute, en dépit de tout le genre humain.

LISIMON.

Cette fille me charme. Oui, ma chère Lisette,
Tiens, sois un peu moins sage, et tu seras parfaite.

LISETTE.

L'avis est bon.

LISIMON.

Le tien vient de m'édifier,
Et je veux t'embrasser pour te remercier.

LISETTE.

Réservez, s'il vous plaît, cette tendre saillie,
Jusqu'à ce que je sois une fille accomplie.

LISIMON.

J'attendrois trop long-temps. Il faut absolument
Que ma reconnoissance éclate en ce moment.

VALÈRE, *le retenant.*

Vous vous échaufferez, prenez garde, mon père.

LISIMON, *le repoussant.*

Monsieur le médecin, ce n'est pas votre affaire :
Que je m'échauffe ou non, vous aurez la bonté
De ne vous plus charger du soin de ma santé.
(A part.)
Je crois que ce coquin est jaloux de Lisette,
Et je soupçonne entr'eux quelque intrigue secrète.
(A Valère.)
Je veux m'en éclaircir. Sachons un peu...

VALÈRE.

Voici
Votre notaire.

LISIMON.

(A Valère, qui veut sortir.)
Ah ! bon. Non, non, demeure ici.
Dans un petit moment nous compterons ensemble.

SCÈNE IV.

LISIMON, VALÈRE, ISABELLE, LISETTE, M. JOSSE.

LISIMON.

Approche, monsieur Josse.

M. JOSSE.

Est-ce ici qu'on s'assemble?

LISIMON.

Oui.

M. JOSSE.

Lisons ma minute. A trois articles près,
Monsieur, j'ai stipulé vos communs intérêts.
C'est donc là la future?

LISIMON.

A peu près. C'est ma fille.

M. JOSSE, *la regardant avec ses lunettes.*

Voilà de quoi former une belle famille.
Où donc est le futur?

ISABELLE.

Je n'en sais encor rien.

M. JOSSE.

Comment! se faire attendre? Oh! cela n'est pas bien;
Et vous méritez fort...

LISIMON.

Le voici qui s'avance.
Assieds-toi, monsieur Josse; et nous, prenons séance.

SCÈNE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE.

(Ils sont tous assis, excepté Lisette.)

M. JOSSE, *vis à vis une table, après avoir mis ses lunettes, lit:*

PARDEVANT...

LISIMON, *à Isabelle qui parle à Lisette.*

Écoutez.

M. JOSSE *lit.*

Les conseillers du roi,
Notaires soussignés, furent présents...

LISIMON, *à Valère, qui parle d'action à Lisette.*

Eh quoi!
Vous ne vous tairez point? Est-il temps que l'on cause?
Valère, ici. Laissez cette fille; et pour cause.

M. JOSSE, *au comte.*

Votre nom, s'il vous plaît, vos titres, votre rang:
Je ne les savois point; ils sont restés en blanc.

LE COMTE.

Je vais vous les dicter. N'oubliez rien, de grâce.
Vous avez pour cela laissé bien peu de place.

M. JOSSE.

La marge y suppléera. Voyez quelle largeur!

LE COMTE.

(Il dicte.)

Écrivez donc. Très haut et très puissant seigneur...

M. JOSSE, *se levant.*

Monsieur, considérez qu'on ne se qualifie...

LE COMTE.

Point de raisonnements, je vous le signifie.

M. JOSSE, *écrivant.*

Et très puissant seigneur...

LE COMTE, *dictant.*

Monseigneur Carloman,
Alexandre, César, Henri, Jules, Armand,
Philogènes, Louis...

M. JOSSE.

Oh! quelle kyrielle!
Ma foi, sur tant de noms ma mémoire chancelle.
(*Il répète*)
Philogènes, Louis... Après?

LE COMTE, *dictant.*

De Mont-sur-Mont.

M. JOSSE, *répétant.*

Sur Mont.

LE COMTE, *dictant.*

Chevalier...

M. JOSSE, *répétant.*

Lier.

LE COMTE, *au notaire.*

Continuez. Baron
De Montorgueil.

M. JOSSE.

Orgueil.

LE COMTE, *d'un ton ampoulé.*

Bon. Marquis de Tufière.

LISIMON.

Quoi! vous êtes marquis?

LE COMTE.

Proprement, c'est mon père;
Mais comme après sa mort j'aurai ce marquisat,
J'en prends d'avance ici le titre en mon contrat.

LISIMON, *lui frappant sur l'épaule.*

C'est bien fait, mon garçon; la chose t'est permise.

(*A Isabelle.*)

Je te fais compliment, madame la marquise.

M. JOSSE, *au comte.*

Est-ce tout?

LE COMTE, *se levant.*

Comment tout? seigneur...

M. JOSSE.

Et cætera.

Cette tirade-là jamais ne finira.

LE COMTE.

Mettez, et autres lieux, en très gros caractère.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

En lettres d'or.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

Paix donc.

ISABELLE, *à demi-voix, à Lisette.*

Je ne saurois me taire.

Je ne puis me prêter à tant de vanité.

LISETTE, *à demi-voix, à Isabelle.*

C'est le foible commun des gens de qualité.
Leurs titres bien souvent font tout leur patrimoine.

M. JOSSE, *à Lisimon.*

(*Il lit.*)

A vous présentement, monsieur. Messire Antoine
Lisimon...

LE COMTE, *d'un air surpris.*

Antoine?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE.

Quoi! c'est là votre nom?
Antoine! Est-il possible?

LISIMON.

Eh! parbleu, pourquoi non?

LE COMTE.

Ce nom est bien bourgeois!

LISIMON.

Mais, pas plus que les autres.
Je crois que mon patron valoit bien tous les vôtres.

LE COMTE, *d'un air dédaigneux.*

Passons, monsieur, passons. Vos titres. C'est le point
Dont il s'agit ici.

LISIMON.

Qui, moi? Je n'en ai point.

LE COMTE.

Comment donc? Vous n'avez aucune seigneurie?

LISIMON.

Ah! je me souviens d'une. Écrivez, je vous prie.
(*Il dicte.*)
Antoine Lisimon, écuyer.

LE COMTE.

Rien de plus?

LISIMON.

Et seigneur suzerain... d'un million d'écus.

LE COMTE.

Vous vous moquez, je crois? L'argent est-il un titre?

LISIMON.

Plus brillant que les tiens; et j'ai dans mon pupitre
Des billets au porteur, dont je fais plus de cas
Que de vieux parchemins, nourriture des rats.

M. JOSSE, *à part.*

Il a raison.

LE COMTE.

Pour moi, je tiens que la noblesse....

M. JOSSE.

Oh! nous autres bourgeois, nous tenons pour l'espèce.
(*A Lisimon.*)
Çà, stipulons la dot.

LISIMON.

Le gendre que je prends
M'engage à la porter à neuf cent mille francs.

M. JOSSE, *au comte.*

Voilà pour la future un titre magnifique,
Et qui soutiendra bien votre noblesse antique.

LE COMTE, *à M. Josse, bas.*

Monsieur le garde-note, oui, l'argent nous soutient;
Mais nous purifions la source dont il vient.

M. JOSSE.

Et quel douaire aura l'épouse contractante?

LE COMTE.

Quel douaire, monsieur? Vingt mille francs de rente.

LISETTE, *à part.*

Mon frère est magnifique. En tout cas, je sais bien
Que s'il donne beaucoup, il ne s'engage à rien.

M. JOSSE, *au comte.*

Sur quoi l'assignez-vous?

LISIMON.

Oui.

LE COMTE, *dictant.*

Sur la baronnie
De Montorgueil.

M. JOSSE, *se levant.*

Voilà votre affaire finie.

LISIMON.

Signons donc maintenant. La noce se fera
Aussitôt qu'à Paris ton père arrivera.

LE COMTE.

Mon père, dites-vous? Il ne faut point l'attendre :
Jamais en ce pays il ne pourra se rendre.
La goutte le retient au lit depuis six mois.

LISETTE, *à part.*

Mon frère, en vérité, ment fort bien quelquefois.

LE COMTE.

Mais nous irons le voir après le mariage.

LISIMON.

Avec bien du plaisir je ferai le voyage.

SCÈNE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LYCANDRE.

LE COMTE, *à part.*

Ah! le voici lui-même. O ciel! quel incident!

LISIMON, *à Lycandre.*

Que voulez-vous? Parbleu, c'est monsieur l'intendant.

LYCANDRE, *au comte.*

Je viens savoir, mon fils...

VALÈRE et ISABELLE.

Son fils!

LE COMTE, *à part.*

Je meurs de honte.

LISIMON.

Vous m'aviez donc trompé? Répondez, mon cher comte.

LE COMTE, *à Lycandre.*

Eh quoi! dans cet état osez-vous vous montrer?

LYCANDRE.

Superbe, mon aspect ne peut que t'honorer.
Mon arrivée ici t'alarme et t'importune;
Mais apprends que mes droits vont devant ta fortune.
Rends-leur hommage, ingrat, par un plus tendre accueil

LE COMTE.

Eh! le puis-je au moment...

LISIMON.

Baron de Montorgueil,
C'est donc là ce superbe et brillant équipage
Dont tu faisois tantôt un si bel étalage?

LYCANDRE, *à Lisimon.*

L'état où je parois, et sa confusion,
D'un excessif orgueil sont la punition.

(*Au comte.*)

Je la lui réservois. Je bénis ma misère,
Puisqu'elle t'humilie, et qu'elle venge un père.
Ah! bien loin de rougir, adoucis mes malheurs.
Parle; reconnois-moi.

ISABELLE, *à Lisette.*

Vous voilà toute en pleurs,
Lisette?

LISETTE, *à Isabelle.*

Vous allez en apprendre la cause.

LYCANDRE, *au comte.*

Je vois qu'à ton penchant ta vanité s'oppose;
Mais je veux la domter. Redoute mon courroux,
Ma malédiction, ou tombe à mes genoux.

LE COMTE.

Je ne puis résister à ce ton respectable.

Eh bien! vous le voulez? Rendez-moi méprisable.
Jouissez du plaisir de me voir si confus.
Mon cœur, tout fier qu'il est, ne vous méconnoît plus.
Oui, je suis votre fils, et vous êtes mon père.
Rendez votre tendresse à ce retour sincère.

(*Il se met aux genoux de Lycandre.*)

Il me coûte assez cher, pour avoir mérité
D'éprouver désormais toute votre bonté.

LISIMON, *à Lycandre.*

Il a, ma foi, raison. Par ce qu'il vient de faire,
Je jurerois, morbleu, que vous êtes son père.

LYCANDRE *relève le comte, et l'embrasse.*

En sondant votre cœur, j'ai frémi, j'ai tremblé:
Mais, malgré votre orgueil, la nature a parlé.
Qu'en ce moment pour moi ce triomphe a de charmes!
Je dois donc maintenant terminer vos alarmes,
Oublier vos écarts qui sont assez punis.
Mon fils, rassurez-vous. Nos malheurs sont finis.
Le ciel enfin pour nous devenu plus propice,
A de mes ennemis confondu la malice.
Notre auguste monarque, instruit de mes malheurs,
Et des noirs attentats de mes persécuteurs,
Vient, par un juste arrêt, de finir ma misère.
Il me rend mon honneur; à vous, il rend un pere,
Rétabli dans ses droits, dans ses biens, dans son rang,
Enfin dans tout l'éclat qui doit suivre mon sang.
J'en reçois la nouvelle, et ma joie est extrême
De pouvoir à présent vous l'annoncer moi-même.

LE COMTE.

Qu'entends-je? Juste ciel! Fortune, ta faveur
Au mérite, aux vertus, égale le bonheur;

Oui, tu me rends mes biens, mon rang et ma naissance,
Et j'en ai désormais la pleine jouissance.

LYCANDRE.

Devenez plus modeste, en devenant heureux.

LISIMON.

C'est bien dit. Je vous fais compliment à tous deux.
Je n'ai pas attendu ce que je viens d'apprendre,
Pour choisir votre fils en qualité de gendre,
Parce qu'à l'orgueil près, il est joli garçon.
Voici notre contrat; signez-le sans façon.

LYCANDRE.

Quoique notre fortune ait bien changé de face,
De vos bontés pour lui je dois vous rendre grâce;
Et pour m'en acquitter encor plus dignement,
Je prétends avec vous m'allier doublement.

LISIMON.

Comment?

LYCANDRE.

Pour votre fils je vous offre ma fille.

VALÈRE, *à Lisette.*

Je suis perdu.

LISIMON.

L'honneur est grand pour ma famille,
Très agréablement vous me voyez surpris.
J'accepte le projet. Mais est-elle à Paris,
Votre fille?

LYCANDRE.

Sans doute. Approchez-vous, Constance;
Et recevez l'époux....

LISIMON.

Vous vous moquez, je pense?
C'est Lisette.

LYCANDRE.

Ce nom a causé votre erreur.
Venez, ma fille. Comte, embrassez votre sœur.

LISIMON.

Sa sœur, femme de chambre.

LYCANDRE, *au comte.*

Une telle aventure
Des jeux de la fortune est une preuve sûre.
Grâce au ciel, votre sœur est digne de son sang.
Sa vertu, plus que moi, la remet dans son rang.

VALÈRE.

Quel heureux dénoûment! Je vais mourir de joie.

ISABELLE, *à Lisette.*

Je prends part au bonheur que le ciel vous envoie.

LISETTE, *au comte.*

En me reconnoissant, confirmez mon bonheur.

LE COMTE.

Je m'en fais un plaisir, je m'en fais un honneur.

LISIMON, *à Lycandre.*

Et moi, de mon côté, je veux que ma famille
Puisse donner un rang sortable à votre fille :
Car avec de l'argent on acquiert de l'éclat;
Et je suis en marché d'un très beau marquisat,
Dont je veux que mon fils décore sa future.
Dès ce soir, monsieur Josse, il faudra le conclure.
Allez voir le vendeur; et que demain mon fils
Ne se réveille point, sans se trouver marquis.
(*Au comte.*)
Êtes-vous satisfait?

LE COMTE.

On ne peut davantage.

LISIMON.

Bon. Nous allons donc faire un double mariage.

ISABELLE, *au comte.*

Mon cœur parle pour vous; mais je crains vos hauteurs.

LE COMTE.

L'amour prendra le soin d'assortir nos humeurs.
Comptez sur son pouvoir; que faut-il pour vous plaire?
Vos goûts, vos sentiments feront mon caractère.

LYCANDRE.

Mon fils est glorieux, mais il a le cœur bon:
Cela répare tout.

LISIMON.

Oui, vous avez raison;
Et s'il reste entiché d'un peu de vaine gloire,
Avec tant de mérite on peut s'en faire accroire.

LE COMTE.

Non, je n'aspire plus qu'à triompher de moi;
Du respect, de l'amour, je veux suivre la loi.
Ils m'ont ouvert les yeux; qu'ils m'aident à me vaincre.
Il faut se faire aimer; on vient de m'en convaincre:
Et je sens que la gloire et la présomption
N'attirent que la haine et l'indignation.

FIN DU GLORIEUX.

LE
DISSIPATEUR,
OU
L'HONNÊTE FRIPONNE,
COMÉDIE,
PAR NÉRICAULT DESTOUCHES,

Représentée, pour la première fois, le 23 mars 1753.

PERSONNAGES.

LE BARON, père de Julie.
GÉRONTE, oncle de Cléon.
CLÉON, amant de Julie, et dissipateur.
LE MARQUIS, fils du Baron.
LE COMTE, ami et confident de Cléon.
FLORIMON, autre ami de Cléon.
CARTON, aussi ami de Cléon.
PASQUIN, valet de Cléon.
JULIE, jeune veuve.
CIDALISE, jeune coquette, rivale de Julie.
ARSINOÉ, ARAMINTE, BÉLISE, } amies de Cléon.
FINETTE, femme de chambre de Julie.
Plusieurs convives de Cléon.

La scène est à Paris, dans la maison de Cléon.

LE DISSIPATEUR, OU L'HONNÊTE FRIPONNE, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

Bonjour, monsieur Pasquin.

PASQUIN.

Très humble serviteur.

FINETTE.

Cléon est-il levé?

PASQUIN.

Depuis long-temps, mon cœur.

FINETTE.

Pourrois-je lui parler?

PASQUIN.

Cela n'est pas possible.
D'un bon quart-d'heure, au moins, il ne sera visible.

FINETTE.

Eh! pourquoi donc?

PASQUIN.

Avec le comte du Guéret,
Au moment que je parle, il tient conseil secret.
Il a cent mille écus, et cherche la manière
De dépenser, dans peu, la somme toute entière.
Cet argent-là lui pèse; il veut s'en dessaisir.

FINETTE.

Eh bien! qu'il me le donne, il ne peut mieux choisir.
Je suis fille; il me faut un mari : cette somme
Pourroit, entre mes mains, tenter un galant homme.
L'argent et le mari me viendroient à propos;
Je ne m'en cache point.

PASQUIN.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que vous êtes pressée?

FINETTE.

Oui.

PASQUIN.

Vos yeux le font croire.

FINETTE.

Ma foi! Cléon feroit un acte méritoire.

PASQUIN.

C'est par cette raison qu'il ne le fera pas.
La générosité pour lui n'a point d'appas.
C'est ou pour son plaisir, ou par vanité pure,
Qu'il prodigue son bien sans raison ni mesure.

Très souvent le caprice excite ses bienfaits;
Et jamais, à coup sûr, ils n'ont de bons effets:
Aussi ses faux amis, dont grande est l'abondance,
Loin de lui savoir gré de sa folle dépense,
Ici pour le flatter, font de communs efforts,
Et se moquent de lui sitôt qu'ils sont dehors.

FINETTE.

Et Pasquin peut souffrir un semblable manège?
Tu ne profites pas de l'ample privilège
Que Cléon t'a donné, depuis un si long temps,
De lui pouvoir sur tout dire tes sentiments,
Pour chasser de chez vous tous ces flatteurs avides,
Que l'on ne voit jamais en sortir les mains vides?
Morbleu! si ma maîtresse avoit ce foible-là,
Je périrois plutôt que de souffrir cela!
Jamais ces faux amis ne deviendroient nos maîtres,
Et je les ferois tous sauter par les fenêtres.

PASQUIN.

Dans les commencements je me suis tout permis
Pour bannir de céans ces dangereux amis.
Sortis par une porte, ils rentroient par une autre.
Mon maître quelque temps a fait le bon apôtre;
Il suivoit mes conseils, s'en faisoit une loi:
A la fin les flatteurs l'ont emporté sur moi.
J'allois être chassé pour toute récompense,
Et vingt coups de bâton m'ont imposé silence.
Moi qui me plais céans et qui m'y trouve bien,
Je me suis radouci. J'ai fait comme ce chien
Qui portoit à son cou le dîner de son maître,
Et, trouvant d'autres chiens qui vouloient s'en repaître,
Quand il crut ne pouvoir le sauver du hasard,
Leur livra le dîner, pour en manger sa part.

FINETTE.

D'un fidèle valet est-ce donc là l'office?

PASQUIN.

Eh! morbleu! que chacun se rende ici justice.
Ta maîtresse Julie en use-t-elle mieux?
Cléon, de jour en jour, en est plus amoureux;
Il prétend l'épouser, et cette aimable veuve
De son pouvoir sur lui fait chaque jour l'épreuve.
Ne devroit-elle pas empêcher que Cléon
N'achève de ses biens la dissipation?
Mais, bien loin de sauver son amant du pillage,
C'est elle qui s'y porte avec plus de courage.

FINETTE.

Il est vrai qu'elle est vive, et qu'elle fait sa main.
Malgré tous mes avis, elle va son chemin.

PASQUIN.

Eh! tu suis son allure avec assez d'adresse,
Et te voilà vêtue ainsi qu'une princesse.
De même que Julie ardente à nous piller....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oh! pour moi, je ne fais encor que grapiller.
Si tu voulois m'aider, je ferois mieux mon compte.

PASQUIN.

Tout dépend à présent de ce monsieur le comte
Qui gouverne Cléon et s'en est emparé.
C'est lui qu'il faut gagner. C'est ce flatteur outré
Qui, par une servile et basse complaisance,
A subjugué mon maître et règle sa dépense:
Son pouvoir est sans borne; on n'obtient rien sans lui.

FINETTE.

L'avis n'est pas mauvais: je veux, dès aujourd'hui,
En faire usage.... Adieu; car voici ma maîtresse.

PASQUIN.

Je voulois te glisser quelques mots de tendresse:
On m'en ôte le temps, mais tu n'y perdras rien.

FINETTE.

J'y compte; et nous pourrons renouer l'entretien.

SCÈNE II.

JULIE, FINETTE.

JULIE.

Eh bien! qu'a dit Cléon du dessein de mon père?

FINETTE.

Je n'ai pu lui parler; une importante affaire
L'empêche de donner audience aujourd'hui.

JULIE.

Mon père me désole, et veut rompre avec lui,
Voyant qu'à nos avis il ne veut point se rendre.

FINETTE.

Votre père a raison.... Mais il devroit attendre;
Cléon n'a pas encor dissipé tout son bien:
Nous romprons avec lui quand il n'aura plus rien.
Encor deux ou trois mois sa ruine est complète.
Voudriez-vous laisser la chose à demi faite?

JULIE.

Hélas!

FINETTE.

Vous soupirez?

JULIE.

Eh! n'ai-je pas raison?
Tu sais que Cléon m'aime et que j'aime Cléon;
Mais à le corriger en vain je me fatigue,
Je ne puis mettre un frein à son humeur prodigue.

FINETTE.

Puis-je, sans vous fâcher, vous parler franchement?
Cléon vous aime peu, vous l'aimez foiblement.
Si pour lui vous aviez une ardeur bien sincère,
S'il étoit animé du désir de vous plaire,
Pourriez-vous accepter ses prodigalités?
Et lui vous feroit-il cent infidélités?
Loin de le corriger, vous briguez ses largesses.
Cléon fait chaque jour de nouvelles maîtresses.
Vous ruinez sa bourse; il promène ses vœux,
Et vous ne travaillez qu'à vous tromper tous deux.

JULIE.

Quelque jour tu verras si ma tendresse est feinte.
Je permets, il est vrai, sans faire aucune plainte,
Que de nouveaux objets il paroisse charmé;
Mais je sens que mon cœur n'en est point alarmé.
C'est par vanité pure, et non par inconstance,
Que Cléon me trahit souvent en apparence;
Et pourvu qu'une intrigue ait beaucoup éclaté,
Il n'y recherche point d'autre félicité.

FINETTE.

Mais de sa vanité sa bourse est la victime:
Et c'est par-là surtout que votre amant s'abîme.

JULIE.

J'arrêterai le cours de ce déréglement.

FINETTE.

Vous?

JULIE.

Oui, mais ce n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Je ne puis le guérir de son erreur extrême
Qu'en le livrant encor quelque temps à lui-même.

FINETTE.

Du moins, commencez donc par n'en rien recevoir.

JULIE.

Au contraire, je veux employer mon pouvoir
Pour m'attirer encor des dons plus magnifiques.

FINETTE.

Voilà d'un tendre amour des preuves héroïques!
C'est l'amour à la mode. Avouez-moi, tout net,
Que ruiner Cléon est votre unique objet?
D'un si noble dessein faites-moi confidente:
Car pour vous seconder j'ai la main excellente.

JULIE.

J'accepte ton secours. Oui, mon intention
Est d'avoir, si je puis, ce qui reste à Cléon.

FINETTE.

La chose étant ainsi, me voilà toute prête;
Et je vais commencer par un coup de ma tête...
Si nous pouvions gagner le comte du Guéret!...
Heureusement je crois qu'il vous aime en secret.

JULIE.

Oui, Finette, j'en suis à présent trop certaine.
Par de fortes raisons je lui cache ma haine;
Mais, autant que je puis, je fuis son entretien,
Et je veux avertir Cléon...

FINETTE, *l'interrompant.*

N'en faites rien.
Il trahit son ami; c'est un fripon. N'importe:
On peut tirer parti d'un homme de sa sorte.
Feignez de vous laisser un peu persuader,
Et dans tous nos projets il va nous seconder.
C'est sans vous engager et sans lui rien promettre,
Que je veux...

JULIE, *l'interrompant à son tour.*

Je vois bien qu'il faut te le permettre.
Mais songe que Cléon a mon cœur et ma foi;
Que je mourrois plutôt...

FINETTE, *l'interrompant encore.*

Reposez-vous sur moi.
Dans votre appartement vous n'aurez qu'à m'attendre.
J'ai deux projets en tête, et veux les entreprendre...
Le comte vient... Je vais entamer le premier.
Sortez vite.

SCÈNE III.

LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *à part.*

AVEC nous il faut l'associer.
Oui, oui, fourber un fourbe est une œuvre louable;
J'en fais gloire... Il me voit.

LE COMTE, *à part.*

L'instant est favorable,
Tâchons de la gagner... Finette, vous rêvez?

FINETTE, *feignant de ne l'avoir pas vu.*

Ah! ah! c'est vous, monsieur? Je songeois...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous avez
Quelque affaire de cœur qui vous occupe?

FINETTE.

A l'âge
Où je suis parvenue, on ne seroit pas sage
Si l'on ne suivoit pas les mouvements du cœur.
Le vôtre est-il tranquille? On vous trouve rêveur

Depuis un certain temps; et je gage ma tête
Que quelque aimable objet a fait votre conquête.

LE COMTE.

Ma foi! tu gagnerois; car je suis amoureux.

FINETTE.

Tout de bon?

LE COMTE.

Tout de bon.

FINETTE.

Par conséquent, heureux?
Qui vous résisteroit?

LE COMTE.

Ton ingrate maîtresse.

FINETTE.

Il est vrai que Cléon a toute sa tendresse;
Et vous vous exposez à soupirer long-temps.

LE COMTE.

On peut faire changer les cœurs les plus constants;
Et celui d'une femme est toujours variable.

FINETTE.

J'en juge par le mien... Vous êtes fort aimable,
Encor jeune, et d'un rang qui se fait respecter:
A de moindres appâts on se laisse tenter.
D'ailleurs, quand l'intérêt parle pour le mérite,
C'est rarement en vain qu'il presse et sollicite.

LE COMTE, *l'embrassant.*

Tu me charmes, Finette! et si j'ai ton secours,
J'espère te devoir le bonheur de mes jours.

FINETTE.

Est-ce de bonne foi que vous aimez Julie?
Là, parlez franchement.

LE COMTE.

Je l'aime à la folie,
Et j'entreprendrois tout pour mériter son cœur.

FINETTE.

Eh bien! il faudra voir jusqu'où va cette ardeur.

LE COMTE.

Commençons par savoir si l'aimable Finette
Voudra parler pour moi?

FINETTE.

Tout ce qui m'inquiète,
C'est que, si je vous sers, je vous donne moyen
De trahir votre ami.

LE COMTE.

Bon! cela ne fait rien.
Cléon est un ami si fou, si ridicule,
Que l'on peut le berner sans le moindre scrupule.

FINETTE.

Je croyois, moi, (jugez de ma simplicité)
Que l'on devoit rougir de la duplicité;
Que trahir son ami c'étoit faire un grand crime,
Et que rien n'assuroit plus de gloire et d'estime
Que de s'immoler même aux droits de l'amitié.

LE COMTE.

Morale surannée!

FINETTE.

Oui?

LE COMTE.

Cela fait pitié.
On suivoit autrefois cette fade méthode;
Aujourd'hui les amis ne sont plus à la mode.
Les hommes sont unis par le seul intérêt:
L'amitié n'est qu'un nom.

FINETTE.

Cette mode me plaît;
Et de là je conclus, en dépit des scrupules,
Que les honnêtes gens sont de francs ridicules!..
Çà, venons donc au fait.

LE COMTE.

Le fait est que j'adore
Ta charmante maîtresse; et je dis plus encore,
C'est que me voilà prêt à la servir en tout,
Si de m'en faire aimer tu peux venir à bout.

FINETTE.

Sans vous promettre rien, je ferai mon possible...
Mais, comme à l'intérêt elle est un peu sensible,
Le moyen de gagner son inclination,
C'est que vous nous aidiez à ruiner Cléon;
Je veux dire, monsieur, à placer dans nos coffres
Son argent, ses bijoux...

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous prévenez mes offres.
S'il ne tient qu'à cela, Julie est à moi.

FINETTE.

Bon!
Je vais donc attaquer la bourse de Cléon:
Secondez mon adresse; et ma reconnoissance
Ne fera pas long-temps languir votre espérance.

SCÈNE IV.

CLÉON, PASQUIN, LE COMTE, FINETTE.

FINETTE, *bas, au comte.*

Il vient; souvenez-vous...

LE COMTE, *l'interrompant, bas.*

Je suis homme réel.

SCÈNE V.

CLÉON, LE COMTE, PASQUIN.

CLÉON, *à Pasquin, qui le suit.*

Qu'on dise de ma part à mon maître d'hôtel
Que je ne trouve plus ma dépense assez forte,
Que cela déshonore un homme de ma sorte,
Que le ménage ici ne convient nullement.

LE COMTE.

Il est vrai.

CLÉON, *à Pasquin.*

Parlez-lui très sérieusement.
Je prétends que chez moi tout soit en abondance.

LE COMTE, *à Pasquin.*

A quoi sert le bon goût sans la magnificence?....
On lui fait mal sa cour en épargnant son bien.

CLÉON, *à Pasquin.*

Oui, pour me faire honneur, je ne plains jamais rien;
Et mon plus grand plaisir est d'exciter l'envie.

LE COMTE, *à Pasquin.*

Rien n'est si bas, si vil qu'un air d'économie.
Si cet homme s'en pique, il se fera chasser.

CLÉON, *à Pasquin.*

C'est à moi de fournir, à lui de dépenser.

PASQUIN.

Il ne mérite point cette mercuriale;
Car il prodigue tout, et sans cesse il régale.

LE COMTE.

Tant mieux!

PASQUIN, *à Cléon.*

Comptez, de plus, qu'il en prend bien sa part;
Il est gros comme un muid; vos gens sont gras à lard.
A tous venans, beau jeu. Votre seule desserte
Nous met tous en état de tenir table ouverte.
Chacun a sa chacune; et, dès le point du jour,
Nos amis et les leurs nous aident tour à tour;
Et je puis vous jurer qu'à vous mettre en dépense
Chacun ici, monsieur, travaille en conscience.

CLÉON, *prenant du tabac.*

Cela me fait plaisir.... mais je vois cependant
Qu'on se relâche un peu.

PASQUIN.

C'est monsieur l'intendant
Qu'il en faut accuser. Il dit que les fonds baissent,
Et que vous maigrissez quand les autres s'engraissent.
Il crie à tous moments. Ses lamentations
Nous causent jour et nuit des indigestions:
Car pour bien digérer il faut être tranquille,
Et ce vilain censeur nous échauffe la bile.

CLÉON, *au comte.*

Défaites-moi, mon cher, de ce malheureux-là.

LE COMTE.

Fiez-vous-en à moi, je travaille à cela.
Mais il me faut du temps; car je veux faire en sorte
Qu'il rende gorge, avant que de passer la porte.

C'est un maître fripon qui fait le ménager
Pour couvrir ses larcins.

CLÉON.

Vous m'y faites songer.
Telle est de ses pareils la manœuvre ordinaire.
Je ne sais point compter; je hais la moindre affaire.
Pour vaquer au plaisir je lui livre mon bien,
Dont il fait ce qu'il veut, et peut-être le sien;
Et, fier de ma paresse et de mon ignorance,
Pour mieux faire sa main, il rogne ma dépense!
Oh! parbleu! nous verrons!

PASQUIN.

Mais il manque d'argent.

CLÉON.

Qu'il vende deux contrats qui lui restent.

PASQUIN.

L'agent
Dont il se sert toujours pour ce petit négoce
Dit qu'ils perdent moitié.

CLÉON.

Qu'importe?.... Mon carrosse
Est-il prêt?

PASQUIN.

Oui, monsieur.... Mais plusieurs créanciers,
De fort mauvaise humeur, et de tous les métiers,
Vous attendent là-bas pour avoir audience.

CLÉON, *en colère.*

Moi, de les écouter j'aurois la patience?
Qu'on me chasse d'ici cette canaille-là.

PASQUIN.

Je vais les enivrer. Je ne sais que cela
Pour les endormir.

CLÉON.

Soit, pourvu qu'on m'en délivre.

PASQUIN.

Cet auteur si fameux vous apporte son livre,
Et voudroit vous l'offrir.

CLÉON.

Il peut s'en retourner.
A ces sortes de gens je n'ai rien à donner :
Ils me cherchent partout, partout je les évite.

PASQUIN, *à part.*

Il prodigue aux fripons, et refuse au mérite.

CLÉON.

Va-t'en.

SCÈNE VI.

FINETTE, CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, *à Finette.*

C'est toi, Finette?

FINETTE, *d'un air triste.*

Eh! vraiment, oui, c'est moi.

CLÉON, *en riant.*

Qu'as-tu donc?

FINETTE, *les yeux baissés.*

Rien, monsieur.

CLÉON.

Tu soupires, je croi?

FINETTE, *poussant un gros soupir.*

Il est vrai.

CLÉON.

Quel sujet t'inspire la tristesse?

FINETTE.

Je m'afflige, monsieur, pour ma pauvre maîtresse....
Elle est au désespoir.

CLÉON.

Eh! par quelle raison?

FINETTE.

Je ne puis vous la dire.

CLÉON.

Oh! je la saurai.

FINETTE.

Non....
Cela m'est défendu.

CLÉON, *d'un air fâché.*

Quoi! pour moi du mystère?
Cela me pique, au moins!

FINETTE.

Je n'y saurois que faire;
Mais on me chasseroit.

CLÉON, *lui présentant une bague.*

Tiens, prends ce diamant.

FINETTE, *prenant la bague.*

Vous me perdez, monsieur.

CLÉON.

Parle-moi promptement.

FINETTE.

Le moyen avec vous de garder le silence!
J'ai le cœur si sensible à la reconnoissance!....

CLÉON.

Ne me fais plus languir, et dis-moi....

FINETTE, *en pleurant.*

Depuis peu....
Ma maîtresse a perdu.... vingt mille écus au jeu....

CLÉON.

Vingt mille écus?

FINETTE, *en sanglottant.*

Autant.

CLÉON.

La somme est un peu forte.

LE COMTE, *à Finette.*

Quoi! faut-il, pour un rien, s'affliger de la sorte?

FINETTE, *pleurant.*

Mais elle doit ce rien, et voudroit l'acquitter.
Tous ses fonds sont placés; il faut bien emprunter...
On la presse... D'ailleurs, elle craint que son père
Ne vienne à découvrir cette fâcheuse affaire...

(A Cléon.)

J'ai fait ce que j'ai pu pour la résoudre enfin
A recourir à vous dans ce mortel chagrin...
« Peux-tu (m'a-t-elle dit) me parler de la sorte?
« Ote-toi de mes yeux.»... Vainement je l'exhorte
A vous faire avertir de son besoin urgent.

CLÉON.

Elle a, ma foi! raison, car je n'ai point d'argent.

FINETTE.

Enfin, voyant un peu sa fougue ralentie:
« Madame, (ai-je ajouté) je viens d'être avertie
« Que Cléon, hier au soir, toucha cent mille écus:
« Je l'ai su de bon lieu. Craignez-vous un refus,
« Quand Cléon est nanti d'une si grosse somme?
« Non, madame, il vous aime; il est si galant homme,
« Que pouvant vous tirer d'un cruel embarras,
« Je gage mon honneur qu'il n'y manquera pas.
« Vous connoissez son cœur généreux, magnifique? »

CLÉON.

Qu'a-t-elle répliqué?

FINETTE, *d'un air mystérieux.*

Rien... je suis politique,
Et je juge par-là qu'en cette occasion
Vous pourriez vaincre enfin son obstination.

CLÉON.

Le crois-tu?

FINETTE.

J'en réponds.

CLÉON.

Je connois ta maîtresse,
Elle refusera.

FINETTE.

Non, pourvu qu'on la presse.

CLÉON, *au comte.*

Qu'en dites-vous?

LE COMTE, *affectant un air indifférent.*

Eh! mais... qu'il faut faire un effort...
Ces vingt mille écus-là vous feront peu de tort.

CLÉON, *en souriant.*

Cependant, vous savez...

LE COMTE, *l'interrompant, à Finette.*

Va lui dire, Finette,
Que je lui porterai de quoi payer sa dette.

FINETTE, *d'un air gracieux et faisant une profonde révérence à Cléon et au comte.*

Madame aura l'honneur de vous remercier.

LE COMTE, *à part.*

La friponne est adroite et fait bien son métier.

SCÈNE VII.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON, *en riant.*

AMI, que dites-vous d'un semblable message?
Julie avec Finette est de concert, je gage.

LE COMTE, *d'un air froid.*

Non, je ne le crois pas... Mais je suis assuré
Qu'elle a perdu beaucoup et doit vous savoir gré
D'un secours aussi prompt pour la tirer d'affaire,
Et lui sauver l'ennui d'importuner son père,
Dont elle recevroit cent reproches fâcheux;
Car il est dur, hautain, prompt, entêté, quinteux,
Brutal, emporté...

CLÉON, *bas, en voyant le baron.*

Chut...

LE COMTE, *bas, apercevant le baron.*

C'est lui-même, je pense.

CLÉON, *bas.*

Il gronde entre ses dents.

SCÈNE VIII.

LE BARON, CLÉON, LE COMTE.

LE BARON, *à part, en contemplant Cléon et le comte, du fond du théâtre.*

O LA belle alliance,
D'un flatteur et d'un fou!...
(A Cléon et au comte, qui le saluent.)
Serviteur! serviteur!

CLÉON, *en souriant.*

Qu'avez-vous? Vous voilà d'assez mauvaise humeur,
Ce me semble?

LE BARON, *brusquement.*

Oui, morbleu!

CLÉON.

Pourquoi ce ton sévère?

LE BARON.

J'étois intime ami de défunt votre père...

CLÉON, *l'interrompant.*

Je sais cela. Passons.

LE BARON.

Je puis même ajouter
Qu'il connoissoit mon rang, savoit le respecter;
Que, loin de se piquer d'une haute naissance,
Il mettoit entre nous beaucoup de différence,
Et que reconnoissant de mes égards pour lui,
Il n'en abusoit pas comme vous aujourd'hui.

CLÉON.

Ah! vous voulez prêcher et me faire comprendre
Que vous m'honorez trop en me prenant pour gendre?

LE BARON.

Si je vous le disois... je ne mentirois point...
Mais il ne s'agit pas à présent de ce point.
Je viens me plaindre à vous de vos folles dépenses.
Quoi! je serai témoin de tant d'extravagances,
Et je les souffrirai?

CLÉON, *d'un ton méprisant.*

Mais, monsieur le baron,
Vous le prenez ici sur un fort plaisant ton!

LE BARON, *en fureur.*

Mon ton n'est point plaisant.

CLÉON, *au comte, en riant.*

C'est celui de mon père.

Je crois l'entendre encore.

LE BARON.

Il avoit bien affaire

De suer, de veiller, d'entasser pour un fils,
Qui prodigue des biens si durement acquis.

(Cléon et le comte rient.)

CLÉON.

Voilà comme il parloit... Ma foi! je vous admire:
Si mon père vivoit, il ne pourroit mieux dire.
Mais le pauvre bon-homme étoit très ennuyeux...
Asseyez-vous, baron, vous prêcherez bien mieux.

LE BARON, *s'asseyant brusquement.*

Ah parbleu! volontiers... Ouvrez bien vos oreilles.

CLÉON, *au comte, en s'asseyant.*

Asseyons-nous aussi, nous entendrons merveilles.

CLÉON.

(Au baron.) *(Au comte, en riant.)*
Eh bien! vous dites donc?... Ne l'interrompons point.

LE BARON.

Que vous êtes un fou. Voilà mon premier point.

CLÉON.

(Au comte.)
Continuez, bon-homme... Il radote, le sire.

LE BARON.

Et voici mon second. Votre folie attire
Chez vous mille flatteurs qui mangent votre bien,
Et vous planteront là quand vous n'aurez plus rien.

Ils vous vendent bien cher de basses flatteries,
Tandis qu'ils font de vous cent fades railleries.

LE COMTE.

Eh! qui sont ces flatteurs?

LE BARON.

Qui? Vous, tout le premier.

LE COMTE.

Je pardonne à votre âge; autrement...

LE BARON, *l'interrompant.*

Sans quartier,
Je dis la vérité... c'est ce qui vous étonne;
Mais je suis homme encore à ne craindre personne.

LE COMTE, *en souriant.*

Avec des cheveux blancs on peut bien risquer tout.

CLÉON, *au baron.*

Votre discours est long... Quand serez-vous au bout?

LE BARON.

M'y voici.

CLÉON.

Je respire.

LE BARON.

En faveur de Julie,
Changerez-vous ou non votre genre de vie?
Songez qu'à votre perte il vous mène à grands pas.

CLÉON.

Non, monsieur le baron, je n'en changerai pas.
Je n'ai que trop souffert de l'indigne avarice
D'un père qui faisoit son bonheur de ce vice.
Entassant jour et nuit un bien prodigieux,
Il me laissoit languir dans un état honteux.
Je n'avois point d'argent, de valets, d'équipage;
J'étois contraint à fuir tous les gens de mon âge.

Il est mort... Grâce au ciel! tout son bien est à moi.
En faire un noble usage est mon unique loi.
Il haïssoit l'éclat; et la magnificence
Est mon plus grand plaisir. Il fuyoit la dépense;
Je la cherche, et me fais estimer et chérir,
Autant qu'il se faisoit mépriser et haïr.

LE BARON, *à part.*

Oh! la belle leçon pour la plupart des pères!
Ils se plaignent souvent les choses nécessaires;
Pour qui? Pour des ingrats, pour des extravagants
Qui défont en un an l'ouvrage de trente ans.

CLÉON.

Mais vous, qui prétendez faire ici le capable,
Le marquis votre fils est il plus raisonnable?

LE BARON.

Il en est bien puni!... Le voilà ruiné,
Et par son père même il est abandonné.
L'exemple est fait pour vous; tâchez d'en faire usage.

CLÉON, *prenant du tabac.*

Eh bien! dans quarante ans je deviendrai plus sage.

LE BARON, *se levant brusquement.*

Dans quarante ans?... Bon jour.... Voici mon dernier point:
Vous recherchez ma fille, et vous ne l'aurez point.

CLÉON, *en riant.*

Dépend-elle de vous? Songez-vous qu'elle est veuve,
Maîtresse de son sort?

LE BARON.

Ah! vous ferez l'épreuve
Que j'en suis maître encor.... Je vous donne huit jours;
Et si, dans ce temps-là, prenant un autre cours,
Vous ne chassez d'ici tout ce train qui vous pille,
Je quitte la maison, et j'emmène ma fille.

Elle m'obéira ; n'en doutez nullement..
Adieu. .. J'ai parlé net ; songez-y mûrement.

SCÈNE IX.

CLÉON, LE COMTE.

CLÉON.
Il m'embarrasse, au moins, car j'adore Julie,
Et je sacrifierois....

LE COMTE, *l'interrompant.*
Vous feriez la folie
De bannir vos amis, de renoncer à tout
Pour une femme ?... Eh ! fi !... Nous viendrons bien à bout
D'adoucir le bon-homme, et j'en fais mon affaire.

CLÉON.
Que vous m'obligerez !

LE COMTE.
Allez, laissez-moi faire ;
Nous irons notre train, et nous épouserons.
Il veut faire le fier, mais nous le réduirons.
Je réponds de Julie, et je sais la manière
De l'obtenir.

CLÉON.
Comment ?

LE COMTE, *voyant paroître le marquis.*
Ah ! j'aperçois son frère.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, CLÉON, LE COMTE.

LE MARQUIS, *à Cléon, en courant l'embrasser.*
Bon jour, mon cher Cléon.

CLÉON.

Bon jour, mon cher marquis....
(Examinant la mise du marquis.)
Te voilà bien brillant?

LE MARQUIS,

Tu vois... A ton avis,
Penses-tu qu'à mon âge, avec cette figure,
Cette taille, ces traits, cet air, cette encolure,
On n'ait pas des secours toujours prêts au besoin?
Me montrer, m'étaler est mon unique soin;
L'Amour fait tout le reste : il me nourrit, m'habille,
Me fournit de l'argent : c'est par lui que je brille,
A la cour, à la ville, aux spectacles, aux cours.
Riche, sans aucun fonds, je passe d'heureux jours.
Va, mon cher, on a tout quand on a du mérite.

CLÉON, *en riant.*
Le tien rend à merveille, et je t'en félicite.

LE MARQUIS.
Je suis sec, abîmé, ruiné; mais, parbleu!
J'ai deux bons appuis.

CLÉON.

Quels?

LE MARQUIS.

Les femmes et le jeu.
Depuis que je suis gueux, je vis dans l'abondance.
Si, comme toi, j'étois au sein de l'opulence,

Je me délivrerois d'un si sot embarras.
Ruine-toi donc vite, et tu m'imiteras....
Que me donneras-tu pour la bonne nouvelle
Que je t'apporte ici?

CLÉON.

Nous verrons. Quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Tu vas être charmé.

CLÉON.

De quoi donc? Dis-le moi.

LE MARQUIS.

Premièrement... je viens m'enivrer avec toi.
De plus, j'amène ici nombreuse compagnie;
Mais moins nombreuse encor que finement choisie.
(*Au comte.*)
Votre cousine en est.

LE COMTE.

Cidalise?

LE MARQUIS.

Oui... Parbleu!
C'est un friand morceau!... Quel enjouement! quel feu!
J'en suis fou.

LE COMTE.

(*A Cléon.*)
Je le crois... Je vous réponds, d'avance,
Que vous serez ravi de cette connoissance.

CLÉON.

Je la connois. Ce sont les plus piquants attraits.

LE MARQUIS.

Son esprit est encor plus brillant que ses traits.
Du reste, cher ami, chacun de nous se flatte
De faire ici grand'chère, et chère délicate.

Prends donc soin d'ordonner un somptueux repas;
Que le vin de Champagne, au moins, n'y manque pas.
Du mousseux... J'aime à voir, dans un verre qui brille,
Un vin qui porte au nez un bouquet qui pétille...
Mais, qu'as-tu, mon enfant? Tu parois inquiet!

CLÉON.

Oui, je le suis; ton père en est le seul sujet.

LE MARQUIS.

Bon! c'est un vieux rêveur.... Est-ce que tu l'écoutes?

CLÉON.

Il me fait des sermons....

LE MARQUIS, *l'interrompant.*

Fadaises!... Tu redoutes
Un censeur envieux des plaisirs que tu prends?

CLÉON.

Mais il m'ôte ta sœur.

LE MARQUIS.

Et, moi, je te la rends.
J'ai du crédit sur elle; et, malgré le bon-homme,
Elle m'aime toujours. Je veux que l'on m'assomme
Si tu n'es son époux, dans huit jours, au plus tard!
Tiens-toi gai, buvons frais, et nargue du vieillard!
Compte sur ma parole; elle est très positive...
Mais, à propos, avant que notre monde arrive,
Écoute un mot.

(*Il le tire à l'écart.*)

CLÉON.

Eh bien?

LE MARQUIS.

Prête-moi cent louis.

CLÉON, *lui donnant sa bourse.*

J'ai mille écus sur moi.

LE MARQUIS, *saisissant la bourse.*

Bon! je m'en réjouis...

C'est autant d'avancé sur le présent de noce.

CLÉON, *entendant du bruit au dehors.*

Quelqu'un entre céans.

LE COMTE.

Oui, j'entends un carrosse.

LE MARQUIS.

Que je vais m'en donner!

CLÉON, *en souriant.*

Oh! je n'en doute pas.

LE MARQUIS, *prenant Cléon sous le bras.*

Allons, vive la joie! et faisons grand fracas.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

Vous faussez compagnie?

JULIE.

O ciel! quelle cohue!
Je n'y puis plus tenir.

FINETTE.

Vous voilà bien émue?

JULIE.

Qui ne le seroit pas? C'est un tas de joueurs,
De joueuses, de fous, de libertins. Mes pleurs
Auroient fait remarquer la douleur qui m'accable;
Je me suis éclipsée.

FINETTE.

On n'est donc pas à table?

JULIE.

Non, Finette; on attend six convives nouveaux.

FINETTE.

Eh! qui sont, s'il vous plaît, tous ces originaux?

JULIE.

Le premier, c'est mon frère.

FINETTE.

Oh! le bon personnage!
Je crois qu'il fait beau bruit?

JULIE.

Il assomme!

FINETTE.

Je gage
Que la vieille Araminte est céans?

JULIE.

Oui, vraiment.
Elle lorgne Carton, son insipide amant,
Qui se croit adorable, et qui lorgne sa bourse.
Il joue, et perd toujours, la vieille est sa ressource,
Et scandaleusement se ruine pour lui.

FINETTE.

A soixante ans passés!

JULIE.

Pour augmenter l'ennui,
Mon frère a fait venir l'orgueilleuse Bélise,
La prude Arsinoé, la jeune Cidalise,
Coquette impertinente, et folle au par-dessus,
Qui soutient que la mode est de ne rougir plus.
Elle agace Cléon. Lui, selon sa coutume,
Prend feu d'abord pour elle. On feroit un volume
Des portraits singuliers de tous ceux qu'aujourd'hui
Cléon se fait honneur de régaler chez lui,
Surtout de Florimon, dont je hais la présence,
Et qui ne sait briller que par son impudence.

FINETTE.

Ah! Florimon, ce gros magistrat débauché,
Qui porte en un beau corps un esprit ébauché,
Du Cuisinier françois fait son unique livre,
Et de vin de Langon dès le matin s'enivre,
Parasite effronté, menteur comme un laquais,

Vivant toujours d'emprunt, et ne payant jamais?
Grand homme! et pour Cléon utile connoissance!

JULIE.

Il vient de lui prêter deux mille écus.

FINETTE.

Je pense
Que Cléon devient fou.

JULIE.

Depuis quelques instants,
Il a distribué quinze ou vingt mille francs.
Sa vanité triomphe et tient sa bourse ouverte
A tous venants.

FINETTE.

Cet homme est tout près de sa perte.

JULIE.

Il y court tant qu'il peut.

FINETTE.

Ne le ménageons plus.....
A propos, avez-vous touché vingt mille écus?

JULIE.

Oui, le comte tantôt m'a remis cette somme.

FINETTE.

Ah! tant mieux.... Vous voyez que c'est un galant homme?

JULIE.

Ou plutôt un indigne!

FINETTE.

Il le faut ignorer.
Donnez-lui, tout au moins, quelque lieu d'espérer.

JULIE.

Je l'ai moins maltraité; c'est ce que j'ai pu faire.

FINETTE.

Il croit vous acquérir.

JULIE.

Il verra le contraire.
Mais je ne puis penser, sans un chagrin cuisant....
Que Cléon, me croyant en un besoin pressant,
Loin de venir m'offrir une ressource prompte,
Pour s'y déterminer, ait consulté le comte.

FINETTE.

Belle délicatesse! Encor si vous l'aimiez,
Ce seroit à bon droit que vous vous plaindriez;
Mais aimant son argent, bien plus que sa personne,
Qu'importe que son cœur ou sa main vous le donne?

JULIE.

Que tu me connois mal!

FINETTE.

Je jurerois que non.

JULIE.

Malgré tes faux soupçons, j'aime toujours Cléon.
C'est l'amour le plus vif....

FINETTE, *l'interrompant.*

Oui, l'amour des pistoles.
On ne m'éblouit point par de belles paroles.

JULIE, *vivement.*

Oh! tu me fâcheras, si tu ne me crois point.

FINETTE.

Eh bien! cela posé, traitons un autre point.
Je ne m'étonne point si céans l'argent roule,
Et si des emprunteurs il attire la foule....

JULIE, *l'interrompant.*

Comment?

FINETTE.

Pour mériter encor mieux notre amour,
Cléon vient, par ma foi, de jouer un beau tour!

Il a vendu sous main une terre à Dorante;
Terre qui vaut au moins dix mille écus de rente.
Ce marché s'est conclu sans qu'on en ait su rien;
Mais Pasquin m'a tout dit.... Vous souriez? Eh bien!
Qu'en dites vous?

JULIE.

Je dis.... que l'affaire est très bonne.

FINETTE.

Oui, pour les emprunteurs... Votre sang-froid m'étonne.

JULIE.

Je sais le fait.

FINETTE.

Comment! et quand l'avez-vous su?

JULIE.

J'ai conduit le marché; c'est moi qui l'ai conclu.

FINETTE.

Qui? vous, autoriser la plus haute sottise?....

JULIE.

Le reste va bien plus augmenter ta surprise.

FINETTE.

Quoi?

JULIE.

Dorante n'a fait que me prêter son nom.
En achetant, sous main, la terre de Cléon,
Cette terre est à moi, car je l'ai bien payée;
Mais Cléon n'en sait rien.

FINETTE.

Je suis extasiée!
Qui vous avoit fourni tant de deniers comptants?

JULIE, *en riant.*

C'est le vendeur.

FINETTE.

Cléon?

JULIE.

Oui, par ses dons fréquents.

FINETTE.

Le trait est tout nouveau.

JULIE.

Ne m'en fais point la guerre.

FINETTE.

Des deniers du vendeur vous achetez sa terre?

JULIE.

Pouvois-je mieux, Finette, employer ses effets?
Je te dirai bien plus : mais garde mes secrets;
J'ai déja retiré mon argent en partie.
J'en veux tirer encore; et je ne suis sortie
Que pour donner l'alarme à mon prodigue amant.
Il viendra me chercher.... Je vais feindre un moment
Que je romps avec lui. Tu verras sa foiblesse :
Il va m'offrir.... Il vient.... Seconde mon adresse,
Et de l'argent compté pour l'acquisition,
Nous sauverons encore une autre portion.

SCÈNE II.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON.

MADAME, vous avez bien peu de complaisance.
Quoi! me laisser ainsi? Vous devriez, je pense,
M'aider à recevoir....

JULIE, *l'interrompant.*

Moi, Cléon, vous aider
A vous perdre? Chez vous on vient vous obséder;

On vous pille à mes yeux, et je serai tranquille?
Non, non, j'ai fait sur vous un effort inutile;
Il faut rompre.

CLÉON.

Il faut rompre?

FINETTE.

Oui, monsieur, à l'instant.
Madame parle juste, et j'en ferois autant.

CLÉON, *à Julie.*

Est-ce donc là le prix d'une amour si parfaite?

FINETTE.

(A Julie.)

Chansons que tout cela!.... Vite faisons retraite.

CLÉON.

Finette est contre moi?

FINETTE.

Si je suis contre vous?
Comme un tigre!

CLÉON.

Eh! pourquoi?

FINETTE.

Prendra-t-elle un époux
Qui prodigue ses biens, qui les met au pillage?
Ce seroit de quoi faire un fort joli ménage!

CLÉON, *à Julie.*

Souffrez....

FINETTE, *à Julie, en voulant l'emmener.*

Point de quartier.

CLÉON, *à Julie, en l'arrêtant.*

Je vous promets qu'un jour....

FINETTE, *l'interrompant, en poussant Julie.*

Promettez, promettez; mais adieu, sans retour.

CLÉON, *à Julie.*

Voulez-vous que je meure?

FINETTE, *entraînant Julie.*

A vous permis.

CLÉON, *retenant Julie.*

Madame....

FINETTE, *à Julie qui s'arrête.*

Fuyez. Il vous séduit.

CLÉON, *à Julie.*

Un moment.

FINETTE, *à Julie, en voyant qu'elle regarde Cléon.*

Quelle femme!

JULIE, *à Cléon.*

Voulez-vous mériter et mon cœur et ma foi?

CLÉON.

Si je le veux!

JULIE.

Eh bien! vivez seul avec moi.
Allons à votre terre.... Un séjour si tranquille
Vous dédommagera des plaisirs de la ville,
Si le don de ma main, si mon fidèle amour....

FINETTE, *l'interrompant, à Cléon.*

Votre terre est, dit-on, un si charmant séjour!
C'est un château superbe, un parc d'une étendue
Surprenante! des eaux, et la plus belle vue!
Bref, c'est une merveille; outre les revenus,
Qui vont, bon an, mal an, à dix bons mille écus.
Oui, oui, si vous voulez que nous allions y vivre,
Nous vous épouserons, et nous allons vous suivre.

JULIE, *à Cléon.*

Mais partons dès demain.

FINETTE.

Soit.

JULIE, *à Cléon.*

Vous ne dites mot?

CLÉON, *à part.*

Dorante m'a trahi; je suis pris comme un sot.

JULIE, *d'un air piqué.*

Vous avez bonne grâce à garder le silence,
Au lieu de me marquer votre reconnoissance!

FINETTE.

Il me vient un soupçon; le dirai-je tout haut?

JULIE.

Parle.

FINETTE.

Sur mon honneur, la terre a fait le saut;
Et cette maison-ci sera bientôt vendue;
Ainsi, mariez-vous pour coucher dans la rue.

JULIE, *à Cléon.*

Insensé!

CLÉON.

Je vois bien que Dorante me perd,
Et le traître qu'il est vous a tout découvert!

JULIE.

Oui, cruel! je sais tout, et je vais à mon pèr
Découvrir au plus tôt cet odieux mystère.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! s'il en est instruit, il vous emmenera,
Et mon oncle, à coup sûr, me déshéritera.

FINETTE.

Mais comment voulez-vous qu'une femme se taise?
Quand je garde un secret, j'ai les pieds sur la braise.

JULIE, *à Cléon.*

Puis-je me dispenser de lui faire savoir ?....

CLÉON, *l'interrompant.*

Si vous me décelez, craignez mon désespoir.

FINETTE.

Que ferez-vous ?

CLÉON, *mettant la main sur son épée.*

Je veux me percer à sa vue.

FINETTE.

Vous ? vous n'en ferez rien.

CLÉON.

Que la foudre me tue,
Si mon bras, à l'instant, ne termine mon sort !....
(*A Julie.*)
Je remplirai vos vœux, si vous voulez ma mort.

FINETTE, *se mettant entr'eux deux.*

Doucement !.... Nous pouvons ajuster cette affaire.
Je ne vois qu'un moyen qui nous force à nous taire.
Combien pour cette terre avez-vous eu d'argent ?

CLÉON.

Deux cent mille écus.

FINETTE.

Bon ! Est-ce en argent comptant ?

JULIE.

Oui, j'en suis sûre.

CLÉON, *à Finette.*

Eh bien ?

FINETTE.

Monsieur est économe,
Et sûrement encore il a toute la somme ?

CLÉON.

Mais, à peu près.

FINETTE, *montrant Julie.*

Oh çà ! combien lui donnez-vous
Pour enchaîner sa langue et calmer son courroux ?

CLÉON.

Tout ce qu'elle voudra.

FINETTE.

Cent mille francs. La faute
Mériteroit, sans doute, une amende plus haute.
C'est marché donné ; mais nous avons le cœur bon.

CLÉON, *faisant quelques pas pour sortir.*

Je reviens à l'instant.

FINETTE, *l'arrêtant.*

Une fille, dit-on,
Se tait malaisément... J'ai le malheur de l'être ;
Et je crains...

CLÉON, *l'interrompant en riant.*

Je t'entends.

SCÈNE III.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

De pareils coups de maître
N'appartiennent qu'à vous.

JULIE.

Tu vois bien que Cléon
Ne me soupçonne point de l'acquisition?

FINETTE.

Et vous voyez aussi qu'avec assez d'adresse
Je sais, quand il le faut, seconder ma maîtresse.

JULIE.

Il est vrai ; mais Cléon va te récompenser...

FINETTE, *l'interrompant.*

De l'avoir attrapé... Qu'il sait bien dépenser
Son argent!

JULIE.

Tu le vois.

FINETTE.

Il faut peu de science
Pour en tirer de lui... Ma foi! c'est conscience.
Ne vous sentez-vous point quelque secret remord?

JULIE.

Pas le moindre.

FINETTE.

Tant mieux... Nous voilà donc d'accord
Pour le bien pressurer?

JULIE.

C'est à quoi je m'occupe.

FINETTE.

Ma foi! vive un amant, quand il est aussi dupe!

JULIE.

S'il ne l'est que de moi, je plains peu son malheur.

SCÈNE IV.

CLÉON, FINETTE, JULIE.

CLÉON, *à Julie, en lui présentant des papiers.*

Voici cent mille francs, en billets au porteur.

FINETTE, *à Julie, qui prend les billets et les examine.*

Ils sont bons?

JULIE.

Oui, très bons, et j'en suis satisfaite.

CLÉON, *à Finette, en lui donnnat une bourse.*

Et voici de quoi rendre une fille muette.

FINETTE, *prenant la bourse.*

La dose est-elle forte?

CLÉON.

Oui; cent louis.

FINETTE.

Enfin,

J'ai trouvé pour mon mal un savant médecin...
Prenons donc son remède... Ah! je me sens guérie...
Et vous, madame?

JULIE.

Eh! mais...

CLÉON, *l'interrompant.*

Oh çà! sans raillerie,

Sommes-nous bons amis?

JULIE.

Il le faut bien, Cléon!

CLÉON.

Vous ne direz donc rien à monsieur le baron?

JULIE.

Soyez tranquille.

CLÉON, *à Finette.*

Et toi?

FINETTE.

Moi, je n'ai plus de langue....

Permettez-moi, pourtant, une courte harangue.
A vous guérir vous-même employez tout votre art.

CLÉON.

J'y ferai mes efforts.

JULIE

Mais ce sera trop tard,

Si vous ne vous hâtez.

CLÉON.

Oh! j'ai double ressource.

FINETTE.

Tout le monde s'empresse à vous couper la bourse.

CLÉON.

Eh! peut-on l'épuiser? Je suis seul héritier
De mon oncle.

JULIE.

Il est vrai.

CLÉON.

C'est un vieux usurier
Qui ménage pour moi des richesses immenses,
Et sa mort va bientôt relever mes finances.
Au surplus, feu mon père a mis sur un vaisseau
Plus de cent mille écus.

FINETTE.

C'est de l'argent sur l'eau:
La mer est bien perfide!

CLÉON.

Oui, mais, à pleine voile,
Mon trésor vient, guidé par mon heureuse étoile.

JULIE.

Elle peut se lasser.

CLÉON.

Plus de moralité.
J'achète noblement un peu de liberté;
Pour m'en laisser jouir, que votre complaisance,
Du moins, soit de mes dons la douce récompense.

JULIE.

Si vous voulez vous perdre, il faut bien le souffrir.

CLÉON, *lui prenant la main.*

M'aimez-vous?

JULIE, *tendrement.*

C'est un mal dont je ne puis guérir.

CLÉON.

Un mal ?... Vous me charmez et me faites outrage.

JULIE, *attendrie.*

Adieu... Je ne veux pas vous fâcher davantage.

CLÉON.

Quoi ! vous ne rentrez pas?

JULIE.

Dans un petit instant.

FINETTE, *à Cléon.*

Doublez toujours la dose, et vous serez content.

SCÈNE V.

CLÉON, *seul.*

Au fond, je ne sais plus que penser de Julie.
En combien de façons son esprit se replie !
Tantôt douce, attrayante, elle charme mon cœur ;
Et tantôt ses froideurs m'accablent de douleur.

SCÈNE VI.

LE COMTE, CLÉON.

LE COMTE.

Qu'avez-vous?

CLÉON.

Je rêvois.

LE COMTE.

A quoi donc ?

CLÉON.

A Julie.

LE COMTE, *en riant.*

Et cela vous excite à la mélancolie?

CLÉON.

Je l'avoue.

LE COMTE.

Eh! pourquoi?

CLÉON.

Je soupçonne, entre nous,
Qu'elle veut me tromper.

LE COMTE.

Sur quoi le croyez-vous?

CLÉON.

Je l'accable de bien, et rien ne la contente.

LE COMTE, *après avoir un peu rêvé.*

Écoutez donc, la chose est assez apparente.
On veut vous ruiner, et puis vous planter là.
L'insulte du baron me fait croire cela.
Que voulez-vous! Souvent je vous plains, je murmure;
Mais je n'ose parler.

CLÉON.

Parlez, je vous conjure:
Je vous croirai peut-être, et je romprai, tout net.

LE COMTE.

Pouvez-vous différer un si sage projet?

CLÉON.

Oui, je me crains moi-même, et connois ma foiblesse;
Je romps toujours mes fers, et j'y rentre sans cesse.
Mais je veux me punir de mon aveuglement,
En quittant un objet aimé trop tendrement.
Appuyez mon dépit, et prêtez-moi votre aide.

LE COMTE.

Cidalise pour vous est le plus sûr remède;
Aimez-la.

CLÉON.

Je m'y sens vivement disposé.
J'ai voulu lui parler et ne l'ai pas osé.

LE COMTE.

Parlez-lui... Cidalise est d'une humeur charmante,
Très désintéressée, et ma proche parente.
Elle ne dépend plus que de son vieux tuteur,
Dont je puis disposer.

CLÉON.

Que n'ai-je sur mon cœur
Un empire absolu!

LE COMTE.

Plus il vous tyrannise,
Moins il faut lui céder... Ah! voici Cidalise....
Voyez si son abord est sombre et sérieux.

CLÉON, *bas.*

Tout me paroît en elle aimable et gracieux.

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, LE COMTE.

CIDALISE.

MESSIEURS, la compagnie est complète et nombreuse;
Mais franchement sans vous je la trouve ennuyeuse,
Et je viens vous chercher. Quel est donc le sujet
Qui vous tient à l'écart?

LE COMTE.

Nous formons un projet.

CIDALISE.

Quel projet?

LE COMTE.

Nous voulons vous marier.

CIDALISE.

Chimère!

LE COMTE.

Pourquoi donc?

CIDALISE.

(Regardant tendrement Cléon.)

Oh! pourquoi!... C'est que je désespère
D'être unie à celui que je voudrois avoir.

LE COMTE, *bas, à Cléon.*

L'entendez-vous?

CLÉON.

(Bas.) *(A Cidalise.)*

Fort bien!... Vos yeux ont tout pouvoir.

CIDALISE.

Point du tout. Jugez-en.... Le seul homme que j'aime
Aime une autre que moi. Mon malheur est extrême,
Comme vous le voyez? et je puis vous jurer
Que je le pleurerois, si je savois pleurer;
Mais, ne le pouvant pas, je ris de ma sottise.
Que je suis ridicule!

CLÉON.

Ah! cessez, Cidalise,
De faire tánt d'outrage à vos divins appas.
Vous, vous aimez quelqu'un qui ne vous aime pas?

CIDALISE, *riant encore plus fort.*

Oui.

CLÉON.

Quel ést donc l'objet de ce joyeux martyre?

CIDALISE, *prenant un air sérieux.*

Vous êtes l'homme à qui je voudrois moins le dire.

CLÉON.

Vous le pourriez : je suis un confident discret.

CIDALISE, *d'un air tendre.*

A quoi vous serviroit de savoir mon secret?

CLÉON, *vivement.*

A vous désabuser, à vous faire connoître
Que l'on vous aime plus que vous n'aimez, peut-être.

CIDALISE, *en minaudant.*

On pourroit me le dire, et je n'en croirois rien.

CLÉON.

Pourquoi?

CIDALISE.

Celui que j'aime est pris dans un lien
Dont il ne peut sortir; je n'en suis que trop sûre.
C'est dommage, pourtant; car, au fond, la nature
En nous formant tous deux, forma la même humeur.
Il aime le fracas; je l'aime à la fureur :
Il est gai, complaisant, libéral, magnifique;
Je vous en offre autant: égal, doux, pacifique;
Ce sont mes qualités : bien loin que l'avenir
Occupe son esprit, il fait tout son plaisir
De jouir du présent, sans en craindre la suite;
Morale qui me charme et règle ma conduite:
Beau joueur, bon convive, aimant à dépenser,
Et prêtant son argent, sans jamais balancer;
Foiblesse d'un bon cœur, d'une âme généreuse
Qui cadre avec la mienne et me rendroit heureuse.
Enfin, cet homme-là me ressemble si bien
Qu'en faisant son portrait je crois faire le mien.

LE COMTE.

Oui, voilà de quoi faire un parfait assemblage.

CIDALISE, *en riant, au comte.*

L'entreprendriez-vous?

LE COMTE.

C'est à quoi je m'engage.

CIDALISE.

Chimère, encore un coup!

LE COMTE, *montrant Cléon.*

Voici ma caution.

CIDALISE, *montrant Cléon.*

Monsieur vous répondra que l'homme en question
Est si bien engagé qu'il n'ose s'en dédire.

CLÉON.

Vous vous trompez. Sur lui vous prenez tant d'empire
Que, pour peu que vos yeux daignent l'encourager,
Sous vos aimables lois il viendra se ranger.

CIDALISE, *tendrement.*

Il se trompe, et jamais il n'aura ce courage.

CLÉON, *lui baisant la main.*

Il l'aura; j'en réponds.

CIDALISE.

Eh bien! qu'il se dégage,
Et me rapporte un cœur qu'il avoit mal placé,
Et nous pourrons finir le projet commencé.

CLÉON.

Vous lui promettez donc?...

CIDALISE, *l'interrompant.*

Oh! j'ai dit, ce me semble,
Tout ce qu'il falloit dire.... Ajustez-vous ensemble:
Vous pourrez bien, sans moi, poursuivre l'entretien;
Vous avez de l'esprit, et vous m'entendez bien.
Sans adieu.

SCÈNE VIII.

CLÉON, LE COMTE.

LE COMTE.

Quel rapport, et quelle sympathie!

CLÉON.

Cidalise doit être une femme accomplie.

LE COMTE.

N'est-il pas vrai?

CLÉON.

Sans doute. Il faut que vous m'aidiez....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Qu'exigez-vous de moi?

CLÉON.

Que vous me dégagiez...
Allez trouver Julie, et lui faites comprendre
Que d'un nouvel amour je n'ai pu me défendre;
Que, comme nos humeurs....

LE COMTE, *l'interrompant.*

Ne me prescrivez rien;
Je sais ce qu'il faut dire, et je le dirai bien.
En cette occasion usons de politique.
Envoyez à Julie un présent magnifique,
Pour lui faire agréer que vous rompiez tous deux,
Et qu'il vous soit permis de former d'autres nœuds.
Vous savez à quel point elle est intéressée?

CLÉON.

C'est bien dit.

LE COMTE.

Le hasard seconde ma pensée...
(Il tire de sa poche un écrin.)
Voici les diamants que vous lui destiniez.

Le fameux usurier de qui vous empruntiez
Les avoit pris en gage, et vient de me les rendre.
Je les porte à Julie, et les lui ferai prendre
Comme un prix éclatant de votre liberté.

CLÉON.

Ce projet me paroît assez bien concerté.
Je m'abandonne à vous.

LE COMTE.

Je vais trouver Julie.
Rentrez ; je rejoindrai bientôt la compagnie,
Et je vous rendrai compte, à l'oreille, en deux mots,
De ce que j'aurai fait.

CLÉON, *l'embrassant.*

Je vous dois mon repos.

(Il rentre dans l'intérieur de son appartement, et au moment où le comte va sortir, Julie revient avec Finette.)

SCÈNE IX.

JULIE, FINETTE, LE COMTE.

JULIE, *à Finette, dans le fond et sans voir d'abord le comte.*

Oui, je reviens chez lui, quoiqu'avec répugnance;
Mais il faut lui montrer un peu de complaisance.

FINETTE.

Il vous la paiera bien.

JULIE, *en riant.*

C'est mon intention.

(Elle aperçoit le comte, et double le pas pour rentrer dans l'appartement de Cléon.)

LE COMTE, *à Julie, en l'arrêtant.*

Madame, où courez-vous?

JULIE.

On m'a dit que Cléon
M'attendoit.

LE COMTE.

Non, madame; et même il vous conjure
De ne le plus revoir.

JULIE.

Moi?

LE COMTE.

Vous... je vous assure...

JULIE, *l'interrompant et voulant avancer.*

Vous vous moquez, je crois?

LE COMTE, *en la suivant.*

C'est lui qui m'a chargé
Du compliment.

FINETTE.

Comment! on nous donne congé?

LE COMTE.

Congé très absolu, s'il faut que je le dise.

JULIE.

D'où lui vient ce caprice?

LE COMTE.

Il aime Cidalise.

JULIE, *riant et voulant encore avancer.*

Oh! n'est-ce que cela?

LE COMTE.

Le fait est sérieux,
Et c'est un parti pris..... Faut-il le prouver mieux?
Je vous apporte ici ce présent magnifique.....
(*Il lui montre l'écrin.*)
Pour vous en consoler.

FINETTE, *voulant prendre l'écrin.*

Donnez.

LE COMTE, *à Julie.*

Mais... je m'explique...

C'est à condition que vous lui permettrez
De suivre son penchant?

JULIE, *d'un air noble et fier.*

Monsieur, vous lui direz

Que mon intention n'est point de le contraindre
Sur nos engagements, qu'il souhaite d'enfreindre;
Que je l'en rends le maître, et que je fais des vœux
Pour qu'une autre que moi puisse le rendre heureux,
Quoique j'ose en douter; et qu'au surplus j'accepte
Le présent qu'il me fait.

(*Elle prend l'écrin.*)

FINETTE.

Bon cela!... Le précepte

Qu'on m'a le plus prêché, que j'ai le mieux suivi,
C'est qu'il faut toujours prendre.

(*Julie donne l'écrin à Finette.*)

LE COMTE, *à Julie.*

Il sera très ravi

D'un procédé si doux... Oserois-je vous dire
Que l'unique bonheur pour lequel je soupire,
C'est que son inconstance et son aveuglement
Vous fassent écouter un plus fidèle amant?
Je sais bien que, toujours circonspecte et sévère,
Votre vertu vous tient soumise à votre père :
Consentez-y, madame, et je vais lui parler.

JULIE, *d'un air froid.*

Vous le pouvez, monsieur.

LE COMTE.

Mais, sans dissimuler,
Si je puis obtenir que le baron prononce
En ma faveur...

JULIE, *l'interrompant.*

Pour lors, je vous ferai réponse.

LE COMTE.

Cela suffit, madame; et je n'oublierai rien,
Comptant sur votre aveu, pour obtenir le sien.
(Il sort.)

SCÈNE X.

JULIE, FINETTE.

JULIE, *en souriant.*

Ah! s'il peut l'obtenir, je consens qu'il m'épouse...
Le perfide!

FINETTE.

Après tout, n'êtes-vous point jalouse
De Cidalise?

JULIE, *en riant.*

Moi? non, Finette, à coup sûr.

FINETTE.

Un congé, cependant, est un morceau bien dur.
Au fond, j'en suis piquée, et j'en rougis de honte.

JULIE.

Moi, j'en ris de bon cœur... C'est un des tours du comte.

FINETTE.

Mais enfin, si Cléon...

JULIE, *l'interrompant.*

Dès que je le voudrai,
En esclave, à mes pieds, je le rappellerai.

Tel est de la vertu l'ascendant légitime.
L'amour est tout-puissant s'il règne avec l'estime.

FINETTE, *ouvrant l'écrin.*

En tout cas, nous avons de quoi nous soutenir.

JULIE.

Allons chercher mon père. Il faut le prévenir
Sur les offres du comte, et dicter sa réponse;
Qui doit être pesée avant qu'il la prononce.

FINETTE.

Oui, oui, trompons celui qui trahit son ami.
Il faut avec un fourbe être fourbe et demi.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

PASQUIN, *seul.*

QUEL éclat! quel fracas! quelle diable de vie!
Quoi! quarante couverts et la table remplie!
Des vins de tous pays; tant de mets délicats
Qu'une ville, je crois, ne les mangeroit pas.
Trente musiciens, symphonistes avides,
Qui sont entrés céans la bourse et le corps vides,
Qui, convoitant les plats, font jurer leur archet,
Et s'en vont tour à tour s'enivrer au buffet.
Des galants, pleins de vin, qui déclarent leurs flammes;
Par-dessus tout cela, le caquet de vingt femmes,
Et Cléon transporté, qui ne s'occupe à rien
Qu'à provoquer les gens à dévorer son bien.

SCÈNE II.

FINETTE, PASQUIN.

FINETTE.

AH! te voilà, Pasquin? Que fais-tu?

PASQUIN.

Je médite
Sur les faits de mon maître... O cervelle maudite!

FINETTE.

Comment! cela t'afflige?

PASQUIN.

Eh ! puis-je sans douleur
Voir périr tous les biens de ce dissipateur?
Les trésors de Crésus ne pourroient lui suffire.

FINETTE.

Crois-moi, profitons-en, et n'en faisons que rire.
L'exemple de ce chien que tu citois tantôt
M'a frappée, et je vois que c'est un grand défaut
Que de s'embarrasser des sottises des autres.
Vos affaires vont mal, et nous faisons les nôtres;
C'est ce qui me console.

PASQUIN.

Oh ! le bon petit cœur !

FINETTE.

Les scrupules avoient suspendu mon ardeur;
Mais je m'en suis guérie.

PASQUIN.

Aussi fait ta maîtresse...
Qu'elle a bon appétit!

FINETTE.

Elle dévore! Adresse,
Complaisance, rigueurs, ruptures et retours,
Elle met tout en œuvre, et profite toujours.
Mais le meilleur de tout, c'est que monsieur le comte
S'intéresse pour nous très vivement.

PASQUIN.

Je compte
Que vous n'y perdrez pas?

FINETTE.

Tu sais bien que Gripon,
Votre honnête intendant, est un maître fripon?

PASQUIN.

Le fait est clair. Eh bien?

FINETTE.

Le comte le menace
De le faire danser au milieu d'une place,
Si de son brigandage il ne fait pas raison.
Gripon, qui sent son cas digne de pendaison,
Vient de nous apporter, par les ordres du comte,
Soixante mille écus, dont on lui tiendra compte
Sur ce qu'il doit lâcher par restitution.
Sa taxe étant payée, on portera Cléon,
Par l'appât toujours sûr d'une modique somme,
A signer que Gripon est un très honnête homme.
Tel est le marché fait entre le comte et lui.

PASQUIN.

Quel est le plus fripon de vous tous?

FINETTE.

Aujourd'hui
Pareille question est un peu trop subtile:
On passe sur l'honnête; et l'on songe à l'utile.

PASQUIN.

Ta maîtresse, à coup sûr, s'occupe du dernier,
Et laisse aux sots le soin de songer au premier.

FINETTE.

Ma maîtresse prétend que rien n'est plus honnête
Que sa façon d'agir, et se fait une fête
De ruiner Cléon, afin de lui garder
Ce qu'elle sauvera.

PASQUIN.

Pour me persuader
Il me faut des effets. Ils vont bientôt paroître.
Le dénouement approche.

FINETTE.

Il approche?

PASQUIN.

Oui, mon maître,
Sans s'en apercevoir, est ruiné tout net.
Il brille; mais, ma foi! c'est en faisant binet.
On va, pour l'achever, jouer un jeu terrible.
Mon maître taillera : crois-tu qu'il soit possible
Qu'il évite sa perte? Il joue étourdiment,
Tient tout et ne voit rien. Tu juges aisément
Que sa banque se fond en jouant de la sorte,
Et que ce qu'il y met tout le monde l'emporte?

FINETTE.

Il faut que ma maîtresse en tire aussi sa part,
Car elle sait à fond tous les jeux de hasard;
Et son bonheur, au moins, égale son adresse.

PASQUIN.

Mais Cléon, m'a-t-on dit, rompt avec ta maîtresse?

FINETTE.

Cette rupture-là nous inquiète peu.
D'ailleurs, pour son argent, chacun se met au jeu;
C'est la règle.

PASQUIN.

Courage! achevez le pauvre homme;
Les autres l'ont blessé, ta maîtresse l'assomme.
Encor si son cher oncle avoit la charité
De se laisser mourir! Cléon ressuscité
Reprendroit son éclat; mais, morbleu! le vieux traître
A déja si souvent attrapé mon cher maître...

FINETTE, *l'interrompant.*

Les lois devroient défendre à ces vieux opulents,

Qui ne sont bons à rien, de passer soixante ans.
Mais ces oncles malins sont cloués à la vie.

PASQUIN.

Le nôtre est tous les ans deux fois à l'agonie.
Un courrier diligent vient nous en avertir;
Pour aller l'enterrer nous songeons à partir,
Quand un autre courrier, qui jusqu'au cœur nous frappe,
Arrive et nous apprend que le traître en réchappe,
Malgré deux médecins qui ne le quittent pas!

FINETTE.

Deux médecins n'ont pu lui donner le trépas?
Il ne mourra jamais.

PASQUIN.

Je ne suis point tranquille.
On vient de m'avertir qu'il est en cette ville.
Ah! si ce vieux avare alloit venir céans
Pendant tout le fracas que l'on fait là-dedans,
Lui qui mène une vie et misérable et dure,
Il déshériteroit son neveu.

FINETTE.

Chose sûre....
Tu devrois prévenir....

PASQUIN, *l'interrompant, en voyant paroître Géronte.*

Morbleu! tout est perdu.
Voici l'homme lui-même.... Il n'est point attendu..
Oh! le malin vieillard! il s'est mis dans la tête
De venir nous surprendre et de troubler la fête....
Que lui dire? Aide-moi.

FINETTE, *regardant Géronte.*

J'y ferai de mon mieux...
Il se parle; écoutons.

(Pasquin et Finette se rangent dans un coin pour écouter Géronte, sans en être vus.)

SCÈNE III.

GÉRONTE, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *à part, et sans voir d'abord Pasquin et Finette.*

Oui, je suis curieux
De voir si mon neveu, comme le dit sa lettre,
S'est si bien réformé; car tenir et promettre
Ce sont deux.

PASQUIN, *à part.*

Vraiment, oui!

GÉRONTE, *à part.*

Si je l'en crois, pourtant,
Il vit comme un Caton.... Que je serois content
S'il m'avoit mandé vrai!

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Bon! voilà notre texte;
Il faut broder dessus, et, sous quelque prétexte,
Éloigner ce fâcheux.

FINETTE, *bas.*

Commence, j'appuierai.

GÉRONTE, *à part.*

S'il me trompe, jamais je ne le reverrai,
Et de tous mes grands biens je ferai le partage
Entre gens qui sauront en faire un bon usage.

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ne te l'ai-je pas dit?

FINETTE, *bas.*

Le péril est pressant.

PASQUIN, *bas.*

Abordons-le, et prenons l'air tendre et caressant....

(A Géronte, en s'approchant de lui et en embrassant ses genoux.)

Ah! monsieur, est-ce vous?

FINETTE, *à Géronte, en s'approchant aussi et lui prenant les mains.*

Quel bonheur! quelle joie
De vous revoir!

PASQUIN, *à Géronte.*

Monsieur, il suffit qu'on vous voie
Pour sentir des transports....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Bonjour.... Et mon neveu,
Comment se porte-t-il?

PASQUIN.

Assez bien, depuis peu.

GÉRONTE.

Depuis peu! Comment donc! a-t-il été malade?

PASQUIN.

Oui... L'étude, à mon sens, est un plaisir bien fade;
Cependant, c'est le seul auquel il s'est réduit:
La lecture, à présent, l'occupe jour et nuit.

GÉRONTE.

Tout de bon? La nouvelle est pour moi bien charmante:...
Mais, à dire le vrai, je la trouve étonnante.

PASQUIN.

Trop d'application l'a fort incommodé;
Mais sa santé revient.

GÉRONTE.

Il ne m'a point mandé
Qu'il eût été malade.

PASQUIN.

Hélas! il n'avoit garde.

GÉRONTE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Vous affliger?... Voulez-vous qu'il hasarde
Une santé, l'objet de son attention?
Car il se sent pour vous une inclination,
Un amour, un respect!... Demandez à Finette.

FINETTE.

Tenez, monsieur, depuis qu'il vit dans la retraite,
Son amitié pour vous s'est augmentée encor.
Ma foi! c'est un neveu qui vaut son pesant d'or....
Demandez à Pasquin.

GÉRONTE.

Vous me comblez de joie.
Enfin, le voilà sage, et dans la bonne voie?

FINETTE.

On n'y peut être mieux... C'est une gravité,
C'est une modestie, une docilité,
Une discrétion!...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Fort bien, ma douce amie;
Mais vous ne parlez point de son économie.
C'est le point capital.

FINETTE.

Bon! il est trop mesquin,
Trop dur!

GÉRONTE.

Me dis-tu vrai?

FINETTE, *montrant Pasquin.*

Demandez à Pasquin.

PASQUIN, *à Géronte.*

Son ménage à présent va jusqu'à l'avarice.

GÉRONTE, *à part.*

(*A Pasquin.*)

Oh ! le brave garçon !... On dit que c'est un vice...

FINETTE, *l'interrompant.*

Fi donc !

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Mais, à mon sens, le plaisir d'amasser
Surpasse infiniment celui de dépenser.

PASQUIN.

Voilà ce qu'il nous dit.

GÉRONTE.

Mais c'est donc un autre homme?

PASQUIN.

Oui, monsieur... Savez-vous qu'à présent on le nomme
Le petit Harpagon ?

GÉRONTE.

Vous me flattez?

FINETTE.

Qui, nous?
Je vous jure qu'il est aussi ladre que vous.
C'est tout dire.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oui, ma foi !

GÉRONTE, *pleurant et tirant son mouchoir.*

Sur mon honneur, je pleure
(*Voulant entrer dans l'appartement de Cléon.*)
De surprise et de joie... Il faut que, tout à l'heure,
Je l'embrasse.

PASQUIN, *l'arrêtant.*

Ah ! monsieur, n'entrez pas...

GÉRONTE.

Eh! pourquoi?

PASQUIN, *embarrassé, et montrant Finette.*

Demandez à Finette ; elle sait mieux que moi....

FINETTE, *à Géronte, avec hésitation.*

Monsieur.... c'est qu'il s'est fait.... une étrange habitude..
Pendant toutes les nuits.... il s'applique à l'étude,
Et ne s'endort jamais.... qu'après qu'il a dîné.

GÉRONTE.

Parbleu! plus vous parlez, plus je suis étonné.
Un pareil changement ne sauroit se comprendre.
Mon neveu, qui jamais n'a voulu rien apprendre,
Qui haïssoit l'étude à la mort, maintenant
Passe les nuits à lire?

PASQUIN.

Il est plus surprenant
De l'avoir vu prodigue et de le voir avare.

FINETTE, *à Géronte.*

L'homme est un animal si changeant, si bizarre!

GÉRONTE.

Mais l'éveiller pour moi n'est pas un grand malheur...
(Voulant encore entrer chez Cléon.)
Je veux le voir.... Entrons.

FINETTE, *le retenant.*

Auriez-vous bien le cœur
D'interrompre son somme?

GÉRONTE.

Oui.

PASQUIN, *le retenant, à son tour.*

Souffrez qu'on vous dise
Qu'un réveil en sursaut...

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant de lui.*

Tarare!

FINETTE, *le rattrapant.*

La surprise
Peut le rendre malade. Attendez à ce soir.

GÉRONTE.

Non, ma joie est trop grande, et je prétends le voir.

PASQUIN.

Puisque vous résistez à ce qu'on vous conseille,
Pour le surprendre moins, souffrez que je l'éveille.

GÉRONTE.

Eh bien! va l'avertir que je l'attends ici.

(Pasquin passe dans l'appartement de Cléon.)

SCÈNE IV.

GÉRONTE, FINETTE.

GÉRONTE, *entendant du bruit dans l'appartement de Cléon.*

MAIS, j'entends un grand bruit.... Que veut dire ceci?

FINETTE.

Comme votre neveu donne dans les sciences,
Il fait venir ici, pour des expériences,
Grand nombre de savants, esprits vifs, pointilleux,
Gens qui, sur un fétu, jasent une heure ou deux,
En dissertations fièrement se répandent,
Et font un si grand bruit que les voisins l'entendent.

GÉRONTE.

Des savants?

FINETTE.

Ici près le cercle est assemblé.

GÉRONTE.

Le sommeil de Cléon doit en être troublé ?

FINETTE.

Oh ! point ; car, pour se mettre à l'abri du tapage,
Il monte prudemment jusqu'au troisième étage.
Il s'endort, il s'éveille, il descend ; on lui dit
Ce que l'on a conclu, dont il fait son profit.
Il faut voir quelquefois comme il les contrarie !

GÉRONTE.

Mais, à propos, quand donc est-ce qu'il se marie ?
Julie est un parti qui lui convient très fort :
S'il ne l'épousoit pas, il auroit très grand tort.
Je veux, tout au plus tôt, faire ce mariage ;
Et c'est là proprement l'objet de mon voyage.
Voilà le frein qu'il faut donner à mon neveu.

FINETTE.

C'est bien dit, et cela se peut faire dans peu.
Nous touchons à la fin des deux ans de veuvage.

GÉRONTE.

D'ailleurs, puisque Cléon est devenu si sage,
Je ne vois plus d'obstacle à cet engagement.

SCÈNE V.

CLÉON, PASQUIN, GÉRONTE, FINETTE.

CLÉON, *à Géronte, en accourant à lui, les bras ouverts.*

Je revois mon cher oncle !... Ah ! quel ravissement !

GÉRONTE, *l'embrassant.*

Venez, embrassez-moi... Ce que j'apprends me charme.
Grâce au ciel ! me voilà hors de crainte et d'alarme....
Vous n'êtes plus le même, à ce que l'on me dit.
Quel heureux changement !

CLÉON, *d'un air sérieux.*

J'ai bien fait mon profit
De vos sages discours, de vos lettres prudentes.

PASQUIN, *à Géronte.*

Oh! oui.

CLÉON, *à Géronte.*

Des jeunes gens les passions ardentes
Les entraînent souvent dans des égarements;
Mais, pour les bons esprits, il est de bons moments....
Après beaucoup d'efforts, j'ai réformé ma vie.
Vous imiter, vous plaire est toute mon envie.
J'ai pris le bon chemin, et j'y veux demeurer.

FINETTE, *à Géronte.*

Vous voyez?

PASQUIN, *à Géronte, qu'il voit pleurer de joie.*

Comme vous, cela me fait pleurer.....
N'êtes-vous pas touché d'une telle réforme?

GÉRONTE.

(*A Cléon.*)
Oui... Mais pendant la nuit la santé veut qu'on dorme.
On s'échauffe à veiller.

CLÉON.

Oh! je ne veille plus.

GÉRONTE.

On m'assure pourtant...

CLÉON, *l'interrompant.*

C'est un mensonge.

PASQUIN.

Abus,
De pretendre cacher la mauvaise habitude
Que vous avez.

CLÉON.

De quoi?

PASQUIN, *lui faisant des signes.*

De donner à l'étude
Toutes les nuits, au lieu de les passer au lit....
Monsieur sait votre train, et nous avons tout dit.

CLÉON, *à Géronte.*

Il faut vous l'avouer, jour et nuit j'étudie.

GÉRONTE.

Je ne m'étonne plus de votre maladie.

CLÉON, *surpris.*

Je ne suis point malade, et ne l'ai point été.

FINETTE, *lui faisant des signes.*

Quoi! les veilles n'ont pas troublé votre santé?
Vous n'avez pas senti de certaines atteintes?...

PASQUIN, *à Cléon.*

Eh! que diable, monsieur, mettons bas toutes feintes:
Oserez-vous nier que l'application?...

CLÉON, *embarrassé, à Géronte.*

Il est vrai, j'ai senti... quelque altération...
Par l'excès du travail, et n'osois vous le dire,
De peur de vous fâcher; mais....

PASQUIN, *l'interrompant.*

Moi, pour un empire
(*A Géronte.*)
Je ne mentirois pas..... Avec tous ces efforts,
Mon maître se ruine et l'esprit et le corps.

GÉRONTE, *en colère, à Cléon.*

Je ne veux point cela.

CLÉON.

Mon oncle, la science
A des attraits si vifs!

GÉRONTE.

J'ai fait l'expérience,
Mon neveu, qu'un docteur est souvent un grand sot.
L'étude appesantit, et n'est point votre lot.
On peut, par-ci, par-là vaquer à la lecture;
Mais c'est folie à vous de forcer la nature.
A gouverner vos biens soyez très-diligent;
Mangez peu, dormez bien, et comptez votre argent,
Quand vous vous ennuyez.

CLÉON.

J'en fais tous mes délices.

GÉRONTE.

Plus on aime l'argent et moins on a de vices :
Le soin d'en amasser occupe tout le cœur;
Et quiconque s'y livre y trouve son bonheur.
Un ami qu'on implore ou refuse, ou chancèle.
L'argent est un ami toujours prompt et fidèle.
Le plaisir d'entasser vaut seul tous les plaisirs.
Dès qu'on sait que l'on peut remplir tous ses désirs,
Qu'on en a les moyens, notre âme est satisfaite....
De tout ce que je vois je puis faire l'emplette,
Et cela me suffit. J'admire un beau château...
Il ne tiendroit qu'à moi d'en avoir un plus beau,
Me dis-je... J'aperçois une femme charmante!
Je l'aurai, si je veux, et cela me contente.
Enfin, ce que le monde a de plus spécieux
Mon coffre le renferme, et je l'ai sous mes yeux,
Sous ma main; et, par-là, l'avarice, qu'on blâme,
Est le plaisir des sens, et le charme de l'âme.

CLÉON.

Que c'est bien dit, mon oncle! Aussi mon plus grand soin
Est de thésauriser?

PASQUIN, *à Géronte.*

J'en suis un bon témoin...
C'est un charme de voir comme mon maître amasse!

CLÉON, *à Géronte.*

J'ai beaucoup dépensé; mais, à la fin, tout lasse.
Je n'ai plus de plaisir qu'à compter de l'argent.

FINETTE, *à Géronte.*

Et qu'à le dépenser.... comme un homme prudent.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Fort bien!

CLÉON.

Je ne veux plus manger mon bled en herbe.

GÉRONTE, *examinant l'habit de Cléon.*

Vous portez là, pourtant, un habit bien superbe.

CLÉON.

J'achève de l'user, au lieu de le donner.

GÉRONTE.

Bon!... Quand il sera vieux, faites-le retourner;
Puis il vous durera cinq ou six ans encore.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je n'y manquerai pas.

GÉRONTE.

Le faste.....

CLÉON, *l'interrompant.*

Je l'abhorre.

GÉRONTE.

Est toujours ruineux.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE, *lui montrant son habit.*

Voyez-moi,

Je porte cet habit depuis dix ans, je croi,
Et je veux le porter encor plus de dix autres.

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Dieu nous en garde!

GÉRONTE.

Quoi?

PASQUIN.

Je lui dis que les nôtres
Sont riches à l'excès, et qu'il faut nous garder
Désormais de ce luxe..... Ah! qu'on va brocarder
Sur notre économie!

FINETTE, *avec affectation.*

Eh! qu'importe qu'on raille?
Accumulez toujours.

GÉRONTE.

C'est bien dit... La canaille,
Quand je passe, m'insulte et me siffle souvent.
J'entre, j'ouvre mon coffre, et puis mon cher argent
Me console... J'en ai de quoi remplir deux pipes.
Outre cet argent-là, mes meubles et mes nippes,
J'ai, de revenu clair, trois cent bons mille francs,
Et n'en dépense pas trois mille tous les ans.
Aussi mon tas s'accroît, il se renfle.

PASQUIN.

Le nôtre
Ne se renfle pas tant; mais nous visons au vôtre,
Et nous y parviendrons.

FINETTE, *à Géronte.*

Dans peu, je vous réponds
Que votre cher neveu sera si bien en fonds
Qu'il ne comptera plus.

CLÉON, *à Géronte.*

Oui, toute mon envie
Est d'atteindre à vos biens.

GÉRONTE, *à part.*

Que j'ai l'âme ravie
De voir qu'il tienne enfin de son père et de moi!
(A Cléon.)
Continuez, mon cher, vous irez loin.

PASQUIN.

Ma foi!
C'est très bien dit.

GÉRONTE.

D'honneur! à la fin je me pique,
Et je m'en vais vous faire un présent magnifique,
Pour vous récompenser de tout ce que j'apprends.
(Il tire de sa poche une petite bourse de cuir et la présente à Cléon.)
Tenez, mon cher neveu, voilà quatre cents francs,
Que je vous donne.

CLÉON.

A moi?

GÉRONTE.

Faites-en bon usage.....
Je serai libéral tant que vous serez sage.

CLÉON, *en souriant.*

Vos libéralités sont touchantes.

PASQUIN, *bas.*

Prenez.

CLÉON, *prenant la bourse des mains de Géronte, et la donnant à Pasquin.*

Tiens, Pasquin.

PASQUIN, *bas.*

Grand merci.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Comment! vous lui donnez
Mon argent?

PASQUIN.

Oui, monsieur; mais c'est pour sa dépense.
Comme c'est en moi seul qu'il met sa confiance,
Il me charge du soin d'acheter, de payer.

GÉRONTE.

Mais n'es-tu point fripon?... Songe à bien employer
Cette somme... Après tout, elle est considérable.

PASQUIN.

Aussi servira-t-elle à défrayer sa table
Pendant plus d'un grand mois.

GÉRONTE, *à Cléon, en l'embrassant.*

Ah! je suis enchanté.

SCÈNE VI.

LE BARON, GÉRONTE, CLÉON, PASQUIN, FINETTE.

GÉRONTE, *au baron, en allant au-devant de lui.*

Mon ami, prenez part à ma félicité :
Souffrez qu'entre vos bras mon transport se déploie.

LE BARON, *l'embrassant.*

Bonjour, mon cher Géronte.

PASQUIN, *bas, à Finette.*

Ah! voici Rabat-joie!
Avec ses vérités, il s'en va tout gâter...
Comment le prévenir?

FINETTE, *bas.*

Je m'en vais le tenter...

(*Bas, au baron.*)
Monsieur, un petit mot.

LE BARON, *à Finette.*

(*A Géronte.*)
Paix !... Sachons, je vous prie,
D'où naissent vos transports.

GÉRONTE.

Mon âme est attendrie
De voir que mon neveu...

LE BARON, *l'interrompant.*

La mienne l'est aussi ;
Et je compatis fort aux chagrins...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dieu merci,
Je n'ai plus de sujet d'en avoir.

LE BARON.

Moi, je pense
Que, si jamais...

FINETTE, *bas, l'interrompant.*

Monsieur, un moment d'audience.
Nous avons...

LE BARON, *l'interrompant et la repoussant.*

(*A Géronte.*)
Ote-toi... Je...

PASQUIN, *l'interrompant, et tirant le baron dans un coin.*

Deux mots à l'écart.

LE BARON, *fort haut.*

Eh ! plaît-il?

PASQUIN, *bas.*

Écoutez.

LE BARON, *à part.*

Que me veut ce pendard?

PASQUIN, *bas.*

Monsieur, c'est que...

LE BARON, *l'interrompant et le repoussant durement.*

Tais-toi.

PASQUIN, *à part.*

Que la peste te crève!...

(*Bas, à Cléon.*)

Aidez-nous... Il s'agit d'empêcher qu'il n'achève,
Ou vous êtes perdu.

LE BARON, *à Géronte.*

Je suis très-étonné
De vous voir si joyeux.

CLÉON, *montrant Géronte.*

Il m'a tout pardonné,
Monsieur; laissons cela.

LE BARON, *à Géronte.*

Vous êtes bien facile!...
Ah! si vous m'en croyiez...

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous venez de la ville:
Que dit-on de nouveau?

LE BARON.

Ce qu'on dit?... Ah! vraiment,
On parle assez de vous.

GÉRONTE.

C'est sur son changement.

CLÉON.

Sans doute.

GÉRONTE, *au baron.*

Tout le monde est bien surpris, je pense?

LE BARON.

En doutez-vous? Chacun fronde sur sa dépense.

PASQUIN, *à Géronte.*

Qu'il vient de retrancher... Rien n'est plus étonnant.

LE BARON, *à Cléon.*

Vous l'avez retranchée?

CLÉON.

Ah! monsieur, maintenant
Je suis bien revenu de mes erreurs passées;
Et mes dépenses sont tellement compassées,
Je suis si réformé...

LE BARON, *l'interrompant.*

Me prend-on pour un fou
Quand on me parle ainsi? Vous réformé? Par où?
Depuis quand?

CLÉON, *faisant des signes au baron.*

Il suffit que mon oncle le croie;
Et vous avez grand tort d'interrompre sa joie.
Enfin, il est content, très content.

LE BARON.

En effet,
Le bon-homme a tout lieu d'être très satisfait.

GÉRONTE.

Aussi suis-je, et ma joie égale ma surprise.

LE BARON.

Allez, vous radotez, il faut que je le dise....
(*On entend dans l'intérieur de l'appartement le bruit de plusieurs hommes et de plusieurs femmes qui parlent et qui rient.*)
Entendez-vous le bruit que l'on fait là-dedans?

GÉRONTE.

Oui... Mon neveu chez lui rassemble des savants
Qui, disputant entr'eux...

LE BARON, *l'interrompant.*

Des savants ? La cervelle
Vous tourne, assurément.... Vous me la donnez belle
Avec vos savants !

GÉRONTE.

Mais....

LE BARON, *l'interrompant, et voulant le faire entrer dans l'appartement.*

Suivez-moi, vous verrez
Des docteurs avec qui vous vous divertirez,
Et qui font rude guerre à la mélancolie.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Mon oncle, vous voyez jusqu'où va sa folie ?

GÉRONTE, *bas.*

Il me fait grand'pitié !

LE BARON, *en riant.*

Parbleu ! vous en tenez
Avec vos savants !... Ah !

GÉRONTE, *d'un ton piqué.*

Pourquoi me rire au nez ?

PASQUIN, *bas.*

Eh ! ne l'irritez point, il est dans son délire.

CLÉON, *bas, à Géronte.*

Souvent dans ses accès il se pâme de rire.

LE BARON, *riant à gorge déployée.*

Des savants !... Le bon tour que l'on vous joue ici !
Des savants !

(*Il rit encore plus fort.*)

GÉRONTE, *à Cléon.*

Sur mon âme, il me fait rire aussi...

(Au baron.)

Oui, baron, des savants.

(Il rit de tout son cœur.)

LE BARON, *riant de plus en plus.*

La scène est excellente.

GÉRONTE, *riant comme lui.*

Par ma foi! notre ami, vous la rendez plaisante.

(Le baron et Géronte rient démesurément, en se moquant l'un de l'autre.)

PASQUIN, *bas, à Cléon.*

Ils vont crever tous deux.

CLÉON, *bas.*

Plût à dieu!..... Mais, du moins,
Tâche à m'en délivrer.

PASQUIN, *bas.*

J'y vais mettre mes soins.

LE BARON, *reprenant son air sérieux, à Géronte.*

Oh! çà, c'est assez ri... Je vois qu'on vous abuse,
Et que votre neveu vous prend pour une buse...
Pour finir la dispute, entrons. Bientôt, ma foi!
Vous verrez qui radote, ou de vous, ou de moi.

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, *ivre, et entrant en tenant une serviette à la main;* CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, PASQUIN, FINETTE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Eh! Cléon.

CLÉON, *à part.*

Le bourreau!

PASQUIN, *bas, à Finette, en apercevant le marquis.*

Le marquis!... Comment faire?

LE BARON, *au marquis.*

Ah! c'est monsieur mon fils!

LE MARQUIS.

Eh! c'est monsieur mon père!...

(*A Cléon, en montrant le baron et Géronte.*)

Comment vous portez-vous?... Que fais-tu donc ici,
Avec ces bonnes gens?

CLÉON, *bas.*

Eh! tu me perds.

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant le marquis.*

Voici
Un des savants....

GÉRONTE, *à part.*

O ciel!

LE BARON.

Que céans on rassemble.

LE MARQUIS.

Nous sommes, là-dedans, plus de quarante ensemble.

GÉRONTE.

Plus de quarante?

LE MARQUIS, *frappant sur l'épaule de Géronte.*

Oui... Bon jour, vieux roquentin!
Vous me voyez bien rond... Quand on a de bon vin,
On boit à ses amours... cela grimpe à la tête...

(*A Cléon.*)

Et le cœur s'attendrit.... Mon cher Cléon, ta fête
Te coûtera bon;... mais elle te fait honneur.

LE BARON, *à Géronte, en lui montrant Cléon.*

Faites la révérence à monsieur le docteur.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Ah! ah! c'est donc ainsi qu'on me berne?

CLÉON, *à part.*

J'enrage!

LE MARQUIS, *à Géronte.*

Entrez, vous allez voir un fort joli ménage.

GÉRONTE, *à Pasquin.*

Eh bien! maître fripon?

PASQUIN, *s'esquivant avec Finette.*

Très humble serviteur....

Nous allons prendre aussi le bonnet de docteur.

GÉRONTE, *poursuivant Pasquin et Finette.*

Quoi! l'on me raille encor?

(Pasquin et Finette sortent.)

SCÈNE VIII.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Géronte, en l'arrêtant.*

RESPECTEZ le beau sexe,
Et modérez un peu votre pas circonflexe.
Comme vous n'avez plus l'appétit sensitif,
Le sexe à vos fureurs n'est pas un correctif.
Mais moi qui le révère et qui le trouve aimable....
Allons, point de chagrin, venez vous mettre à table.
Vous verrez un festin aussi bien entendu....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Si j'en goûte un morceau, je veux être pendu.

LE MARQUIS.

Je veux vous enivrer.

GÉRONTE.

Qui? moi?

LE MARQUIS.

Vous.... et j'espère
Choquer aussi le verre avec monsieur mon père.

SCÈNE IX.

BÉLISE, FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, ARAMINTE, LE COMTE, CARTON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, LE MARQUIS.

FLORIMON, *à Cléon.*

COMMENT donc! t'éclipser au milieu d'un repas?

LE COMTE, *à Cléon.*

Nous venons vous chercher.

GÉRONTE, *à part.*

Ah! bon dieu! quel fracas!

LE BARON.

Le cercle est assez beau!

ARAMINTE, *à Cléon.*

J'étois impatiente
De voir où vous étiez.

CIDALISE, *à Cléon.*

Peut-on être contente
Où l'on ne vous voit pas?

ARSINOÉ, *à Cléon.*

On se plaint fort de vous;
Qui peut donc si long-temps vous séparer de nous?

BÉLISE, *à Cléon.*

Vous nous donnez, Cléon, un festin magnifique,
Et vous nous plantez là... Ce procédé me pique.

CARTON, *à Cléon.*

Tu nous fais trop languir : il faut nous mettre au jeu ;
Le temps est précieux.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Courage ! mon neveu.
La réforme est complète et très édifiante.

FLORIMON, *au marquis, en montrant Géronte.*

Quel est cet homme-là ?

LE MARQUIS, *à tous ses convives, en prenant la main de Géronte et en le leur montrant.*

Messieurs, je vous présente
La fleur de la contrée, un oncle gracieux,
Prévenant, libéral, et qui fait de son mieux
Pour soutenir Cléon dans sa magnificence.

CIDALISE, *à Géronte.*

Il veut bien recevoir notre humble révérence ?

(Toutes les dames saluent Géronte.)

LE COMTE, *à Géronte, en l'embrassant.*

Monsieur, en vérité, j'avois un grand désir
De faire connoissance avec vous.

FLORIMON, *à Géronte, en l'embrassant.*

Quel plaisir
De l'embrasser !

CARTON, *à Géronte, en l'embrassant aussi.*

Monsieur veut bien me le permettre ?

LE MARQUIS, *à Géronte, en allant, de même, l'embrasser.*

Parbleu ! j'aurai mon tour, et j'ose m'y promettre
Que monsieur sentira, dans cet embrassement,
L'excès de l'amitié....

GÉRONTE, *l'interrompant et se débarrassant d'entre ses bras.*

Doucement, doucement.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Allons, à toi, Cléon; une tendre accolade!

CLÉON, *à Géronte, en l'embrassant avec transport.*

Mon oncle! mon cher oncle!...

GÉRONTE, *l'interrompant, en s'essuyant et le repoussant.*

Ah! j'en serai malade.....
Retire-toi, bourreau!... Tu me fais outrager;
Mais, avant qu'il soit peu, je saurai m'en venger.

CLÉON.

Quoi! lorsque mes amis s'empressent à vous plaire...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Dissipe, mange, bois; ce n'est plus mon affaire.
Je t'abandonne.

LE COMTE, *à Géronte.*

Au fond, de quoi vous plaignez-vous?

GÉRONTE.

De quoi je me plains?

LE COMTE.

Oui.

GÉRONTE.

J'ai tort d'être en courroux!

LE COMTE, *l'interrompant.*

Vous ménagez pour lui. Votre sage vieillesse
Réparera bientôt des fautes de jeunesse.

GÉRONTE, *effrayé.*

Bientôt?

LE MARQUIS.

Assurément .... A parler de bon sens,

C'est une honte à vous de vivre si long-temps,
Et d'un pauvre héritier lasser la patience!

LE BARON.

Insolent! Tout au moins, respectez ma présence.

LE MARQUIS.

On cherche à quereller? Je n'aime point le bruit;
Je m'en retourne à table, et qui m'aime me suit.
(Il rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE X.

CLÉON, GÉRONTE, LE BARON, BÉLISE. FLORIMON, ARSINOÉ, CIDALISE, LE COMTE, ARAMINTE, CARTON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES.

CLÉON, *à Géronte.*

Je suis mortifié, mon oncle....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Point d'excuse:
Je n'écoute plus rien.... On m'insulte, on m'abuse,
On m'outre .... C'en est fait, je ne te connois plus.

CARTON, *à Cléon.*

Puisque pour l'apaiser tes soins sont superflus,
Compte sur des amis de qui la bourse ouverte
Sera prête, au besoin, à réparer ta perte.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Sans doute.

BÉLISE, *à Cléon.*

J'en réponds.

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Je m'en ferois honneur.

CIDALISE, *à Cléon.*

J'en ferois mon plaisir.

FLORIMON, *à Cléon.*

Sois sûr d'un serviteur
Pénétré de tendresse et de reconnoissance.
Va, tu m'éprouveras quelque jour.

LE COMTE, *à tous les convives, en montrant Cléon.*

Il m'offense
S'il ne regarde pas ce que j'ai comme à lui.

CLÉON, *à Géronte.*

Vous entendez?

GÉRONTE.

Fort bien.

LE BARON, *à Cléon.*

On vous flatte aujourd'hui,
Et, jusques au besoin, on vous promet merveilles;
Mais s'il vient, parlez-leur : ils n'auront plus d'oreilles.

CIDALISE, *à tous les convives.*

Messieurs, m'en croirez-vous? rejoignons le marquis.

ARAMINTE.

Je me rends volontiers à ce prudent avis.
(*Les convives rentrent dans l'intérieur de l'appartement.*)

SCÈNE XI.

CLÉON, LE BARON, GÉRONTE.

CLÉON, *à Géronte.*

Mon oncle, sans rancune et sans cérémonie,
Voulez-vous prendre place avec la compagnie?

GÉRONTE.

Va trouver ta cohue, et me laisse en repos.

CLÉON, *lui faisant la révérence.*

Je me retire donc sans un plus long propos.

(Il rentre dans l'intérieur de son appartement.)

SCÈNE XII.

JULIE, *entrant et écoutant, d'abord, dans le fond,* GÉRONTE, LE BARON.

GÉRONTE, *au baron.*

Allons, passons chez vous... Qu'on appelle un notaire.

LE BARON.

Un notaire?

GÉRONTE.

A l'instant.

LE BARON.

Et que voulez-vous faire?

GÉRONTE.

Je vais déshériter mon indigne neveu.

LE BARON.

Un si cruel dessein n'aura point mon aveu.

JULIE, *à Géronte, en s'avançant avec précipitation vers lui.*

Ah! qu'entends-je? Monsieur, vous sera-t-il possible
D'avoir tant de rigueur?

GÉRONTE.

Il est incorrigible;
Je suis inexorable, et je veux le punir.

JULIE.

Je demande sa grâce, et je dois l'obtenir.
Excusez les transports de sa folle jeunesse.
Ayez pitié de moi, qui l'aime avec tendresse.

GÉRONTE.

Je sais que vous l'aimez ; mais ce dissipateur
Ne doit point de mes biens devenir possesseur.
Pour vous en assurer la jouissance entière,
Je m'en vais vous nommer mon unique héritière.

JULIE.

Qui ? moi, monsieur ?

GÉRONTE.

Oui, vous. Je veux que, dès ce soir,
Le sort de mon neveu soit en votre pouvoir.
Dès long-temps je connois votre prudence insigne ;
Vous le rendrez heureux, s'il s'en rend moins indigne.
Sinon, à son malheur vous l'abandonnerez,
Et du fruit de mes soins seule vous jouirez.
Vous êtes, après lui, ma plus proche parente :
De plus, vous êtes sage, économe, prudente ;
C'est un double motif pour vous laisser mon bien.

JULIE.

Songez....

GÉRONTE, *l'interrompant.*

Vous aurez tout, et l'ingrat n'aura rien....
(*Au baron.*)
Allons, mon cher baron, terminer cette affaire.
Du dessein que j'ai pris rien ne peut me distraire.
J'assure à la vertu sa rétribution,
Et me venge en faisant une bonne action.

(*Ils sortent tous les trois.*)

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

GÉRONTE, LE BARON, JULIE.

GÉRONTE, *à Julie.*

En vertu de mon seing, et du seing du notaire,
Vous voilà de mes biens unique légataire.
Que le ciel me punisse et m'abîme à l'instant,
Si dans mes volontés je ne suis pas constant,
Et si du testament je révoque une ligne!

JULIE.

Je sais par quel moyen je dois m'en rendre digne,
Monsieur, et je vous jure aussi, de mon côté...

GÉRONTE, *l'interrompant.*

N'achevez pas. Je veux qu'en pleine liberté
Vous possédiez mes biens, sans que rien vous engage,
Envers qui que ce soit, au plus petit partage;
Et que mon neveu même apprenne, le premier,
Qu'il ne doit plus compter d'être mon héritier.

LE BARON.

Vous avez très grand tort. S'il n'a plus rien à craindre,
Dans ses égarements qui pourra le contraindre?
Vous étiez le seul frein qui le retînt un peu:
Otez-lui ce frein-là, vous allez voir beau jeu.

JULIE.

Tant mieux pour lui!

LE BARON.

Tant mieux?

JULIE.

Oui; car pour moi j'opine
Que, pour se corriger, il faut qu'il se ruine.
Alors, ses faux amis, ses lâches séducteurs
Le laisseront en proie aux remords, aux douleurs.
Il ouvrira les yeux, il connoîtra les hommes;
Et, s'étant convaincu que le siècle où nous sommes
N'est que corruption, intérêt, fausseté,
Lui-même, il blâmera sa prodigalité.
On redoute l'écueil quand on a fait naufrage,
Et le malheur d'un fou sert à le rendre sage.

GÉRONTE.

Cette sagesse-là lui coûtera bien cher.

JULIE, *vivement.*

Ses pertes désormais doivent peu vous toucher.
Il est presque abîmé; j'en suis trop avertie,
Et j'ai de ses débris la meilleure partie.

GÉRONTE.

La meilleure partie?

JULIE.

Oui, sa terre est à moi,
Ses bijoux, son argent; j'ai presque tout.

GÉRONTE.

Ma foi!
J'en suis charmé, ravi.

JULIE.

J'ai bien conduit ma barque,
Et je la conduirai dans le port.

GÉRONTE.

Je remarque
Qu'une femme prudente et qui se donne au bien
Vaut cent fois mieux qu'un homme.

LE BARON.

Oui.

GÉRONTE.

Mais, par quel moyen
Avez-vous pu ?....

JULIE, *l'interrompant.*

Tantôt vous saurez notre histoire :
Elle vous surprendra.... Mais, voulez-vous me croire ?
En cachant à Cléon qu'il est déshérité,
Quand vous le reverrez, traitez-le avec bonté,
Et laissez-lui penser qu'un excès de tendresse
Calme votre courroux, excuse sa jeunesse,
Et daigne se prêter à ses égarements.
Vous donnerez matière à des évènements
Qui précipiteront ses regrets et sa perte,
Et qui rendront bientôt cette maison déserte.

GÉRONTE.

Volontiers.... A mon tour, je m'en vais le berner,
Et c'est un vrai plaisir que je veux me donner.

LE BARON.

Je vous seconderai, quoique peu propre à feindre.
Mais il est des moments où l'on doit se contraindre,
Et je sens, comme vous, que Julie a raison.

SCÈNE II.

CLÉON, GÉRONTE, JULIE, LE BARON.

CLÉON, *à part, en entrant avec précipitation.*

(Apercevant Julie et le baron.)

Je veux voir si mon oncle.... Encor dans ma maison
Le baron et Julie !... Ah ! que je vais entendre

De beaux sermons !... Je suis en train de me défendre
Et de leur dire, à tous, leur fait, en quatre mots.

GÉRONTE, *d'un ton doux.*

Approchez, mon neveu.

CLÉON, *d'un ton fier.*

Point d'ennuyeux propos.
J'ai du sens, de l'esprit, et je sais me conduire.

GÉRONTE.

Sans doute.

CLÉON.

A me gêner rien ne peut me réduire.
J'aime ma liberté plus que mon intérêt;
Et mon unique loi, c'est tout ce qui me plaît.

LE BARON.

Ah ! c'est parler cela !

JULIE, *à Cléon.*

Qui songe à vous contraindre?

CLÉON.

Qui? vous trois; et j'étois assez sot pour vous craindre.
Sous le poids de mes fers mon cœur a trop gémi;
Mais contre ma foiblesse on m'a bien affermi.

GÉRONTE.

Vertubleu ! mon neveu, comme vous êtes brave !

CLÉON.

Oui, je lève le masque et cesse d'être esclave.

LE BARON, *à Géronte.*

Il prend le mors aux dents.

CLÉON.

Vous aurez beau pester,
Je veux voir mes amis, jour et nuit les traiter,
Inventer cent moyens d'augmenter ma dépense,
Et me rendre fameux par ma magnificence.

Rien ne me coûtera pour me mettre en crédit,
Dussent tous les censeurs en crever de dépit !...
(*A Géronte et au baron.*)
Vous m'entendez, messieurs?

GÉRONTE.

Ah ! fort bien.

LE BARON.

Il s'explique
En termes éloquents, et...

CLÉON, *l'interrompant.*

Plus de politique,
C'est un art dont jamais je ne me piquerai...
(*A Géronte*)
J'en ai fait avec vous un malheureux essai;
Pour y bien réussir, j'ai le cœur trop sincère...
(*Regardant Julie.*)
Il faut être né faux pour aimer le mystère,
Pour aller à ses fins sous un masque trompeur.
La finesse est toujours l'effet d'un mauvais cœur...
Vous m'entendez, madame?

JULIE, *en souriant.*

Oui, j'entends à merveille.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Je vois bien, mon neveu, que le vin vous éveille.

CLÉON.

Je serois un grand fou de me régler sur vous.

GÉRONTE.

J'en demeure d'accord.

CLÉON.

Car, mon oncle, entre nous,
Est-il quelque défaut plus bas que l'avarice?
Il suffit de paroître entiché de ce vice

Pour être regardé comme un homme sans cœur.
A quoi servent les biens que pour s'en faire honneur?
Le faste nous tient lieu d'une haute noblesse.
Les plus fiers, les plus grands adorent la richesse :
Quiconque en fait usage avec eux va de pair;
Et pour paroître grand, il faut prendre un grand air.
Ainsi, loin de blâmer mon humeur libérale,
Mon oncle, savourez ma prudente morale ;
Et, sans me fatiguer d'inutiles raisons,
Prenez-moi pour modèle, et suivez mes leçons.

GÉRONTE, *en riant.*

Il n'est pas fort aisé de les suivre à mon âge.

CLÉON.

On n'est jamais trop vieux pour devenir plus sage.

GÉRONTE, *au baron.*

Il parle comme un livre, et raisonne si bien,
Que j'ai honte d'avoir amassé tant de bien.

CLÉON.

C'est un pesant fardeau, dont je veux vous défaire.

GÉRONTE.

Non, je vous en dispense, et j'en fais mon affaire.
Puisque à se ruiner on se fait tant d'honneur,
Corbleu! j'y vais aussi travailler de bon cœur.

CLÉON.

Ah! vous me plaisantez.

GÉRONTE.

Non, mon cher, je vous jure;
En vous croyant un fou je vous faisois injure,
Et c'est moi qui l'étois.

LE BARON.

Il faut en convenir;
Et de mes préjugés il me fait revenir.

CLÉON.

Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

LE BARON.

Tout de bon.

GÉRONTE, *à Cléon.*

Agissez sans façon, je vous prie.
De tout votre fracas bien loin d'être alarmé,
Plus vous prodiguerez, plus je serai charmé.
Vous ne pouvez jamais épuiser la fortune...
Embrassez-moi, mon cher, et vivons sans rancune...
(*Ils s'embrassent.*)
Adieu, mon doux neveu; tenez-vous en gaîté.
Coupez, taillez, rognez en pleine liberté.
Comptez toujours sur moi, comme vous devez faire,
Et que votre plaisir soit votre unique affaire.

CLÉON.

Quoi! sérieusement vous n'êtes plus fâché?

GÉRONTE.

Plus du tout! Vos discours m'ont vivement touché.
Je vois votre sagesse et mon extravagance,
Et veux vous surpasser par la magnificence.
J'étois un idiot, un buffle, un animal;
Dès demain je régale et je donne le bal.

LE BARON, *à Cléon.*

Et j'y danserai.

JULIE, *à Cléon.*

Moi, j'en veux être la reine.

GÉRONTE.

(*Montrant Cléon.*)

C'est comme je l'entends... Ma présence le gêne,
Laissons-le à ses amis... Touchez là, mon neveu;
Et, sans cérémonie, allez vous mettre au jeu.

La compagnie attend. Jouissez de la vie,
Et bravez, comme moi, la censure et l'envie.

SCÈNE III.

CLÉON, JULIE.

CLÉON.

Par un ton si nouveau je suis déconcerté.

JULIE.

Eh quoi ! vous fâchez-vous de votre liberté?

CLÉON.

Cette liberté-là me paroît bien suspecte.

JULIE.

Vous voyez qu'à la fin votre oncle vous respecte.

CLÉON.

Êtes-vous de concert pour vous moquer de moi?

JULIE.

Non, Cléon, je vous parle ici de bonne foi.
Votre oncle vous blâmoit; il reconnoît sa faute :
Vous aviez un tyran, et c'est moi qui vous l'ôte.
J'ai corrigé son ton. Sans aigreur, sans courroux,
Votre oncle va vous voir vous livrer à vos goûts.
Je l'en ai tant prié qu'à la fin il m'a crue.
Moi-même, qui sur vous voulois être absolue,
Je suivrai son exemple; et mon cœur désormais
Veut se montrer par-là sensible à vos bienfaits.
Je vous ai rebuté par mon humeur austère ;
Quand vous vous en vengez, c'est à moi de me taire.
De votre volonté je me fais une loi,
Et vous ne recevrez nul reproche de moi.

CLÉON, *embarrassé.*

Cet excès de bonté...

JULIE, *l'interrompant.*

L'inconstance est permise
Lorsqu'elle est bien fondée. Après tout, Cidalise
Vous convient mieux que moi; je le dois avouer,
Et d'un choix si prudent chacun va vous louer.

CLÉON.

Vous êtes bien piquée, et de mon inconstance...

JULIE, *l'interrompant.*

Je la vois, je vous jure, avec indifférence.

CLÉON.

Mais, au fond, vous m'aimiez?

JULIE.

Eh! mais, oui, je le croi.

CLÉON.

Et vous aviez de même un ascendant sur moi,
Que je vaincrai bientôt.

JULIE, *en soupirant.*

Vous aimez Cidalise.

CLÉON.

Ma résolution n'étoit pas trop bien prise...
Mais vous la confirmez, et cela me suffit.
Au défaut de l'amour, je suivrai le dépit.

JULIE.

Et l'amour le suivra?

CLÉON.

C'est ce que je souhaite.

JULIE.

Je le souhaite aussi.

CLÉON.

Vous serez satisfaite.

SCÈNE IV.

CIDALISE, CLÉON, JULIE.

CIDALISE, *à Cléon.*

On vous attend, Cléon; que faites-vous ici?
Un raccommodement?

JULIE.

Non..., puisque vous voici,
Je dois me retirer et vous céder la place.

CIDALISE.

On ne peut mieux agir, ni de meilleure grâce.

JULIE.

Vous voyez? je suis bonne.

CIDALISE

Eh! pas trop... Entre nous,
Est-ce ma faute à moi si je plais mieux que vous?

JULIE.

Ah! mon dieu! point du tout; je sais que c'est la mienne.
Je n'ai qu'un cœur fidèle, et rien qui le soutienne.
Pour vous dont les attraits ont un si grand éclat,
Vous n'avez pas besoin d'un cœur si délicat.

CIDALISE.

Si l'on nous veut ici comparer l'une à l'autre,
Sans nulle vanité, mon cœur vaut bien le vôtre.
Il ne balance pas, il suit ce qui lui plaît;
Mais il aime, du moins, sans aucun intérêt.

CLÉON, *à toutes deux, en se mettant entr'elles.*

Eh! mesdames, cessez...

JULIE, *l'interrompant, à Cidalise.*

Je ne suis point blessée
Que vous me soupçonniez d'une âme intéressée.

Mes actions un jour sauront ouvrir les yeux
A qui me connoît mal, et vous connoîtra mieux.

CIDALISE.

Plus on me connoîtra, plus j'aurai l'avantage
De l'emporter sur vous, qui vous croyez si sage...
Si les dons de Cléon...

CLÉON, *l'interrompant.*

Madame, croyez-moi,
Ne poussez pas plus loin ce discours.

CIDALISE, *montrant Julie.*

Mais je croi
Que je puis lui répondre?

CLÉON.

Oui; mais je vous supplie
De marquer moins d'aigreur, et d'épargner Julie.

CIDALISE.

Comment! vous exigez?...

CLÉON, *l'interrompant.*

Moi? je n'exige rien...
Je voudrois seulement rompre cet entretien.

CIDALISE.

Je puis, comme elle, ici dire ce que je pense.

JULIE.

Oui, vous y pouvez tout, grâce à son inconstance;
Votre triomphe est beau: chacun vous l'enviera;
Mais vous n'en jouirez qu'autant qu'il me plaira.
(Elle rentre dans l'intérieur de l'appartement.)

SCÈNE V.

CLÉON, CIDALISE.

CIDALISE.

QU'AUTANT qu'il lui plaira... Je la trouve plaisante.
On ne sauroit tenir à sa gloire insolente;
Et je vais la rejoindre.

CLÉON, *l'arrêtant.*

Ah! de grâce! arrêtez.

CIDALISE.

Quoi donc! je souffrirai toutes ses duretés?

CLÉON.

Daignez me témoigner un peu de complaisance,
Et ne lui faites pas la plus légère offense.

CIDALISE.

La prière, sans doute, a de quoi me flatter...
Si bien que, pour vous plaire, il faut la respecter?

CLÉON.

Je ne m'en cache point, quoique je vous adore,
Je sens bien que mon cœur la révère et l'honore.
N'en soyez point jalouse; et l'amour qui nous joint...

SCÈNE VI.

CARTON, CLÉON, CIDALISE.

CARTON, *à Cléon.*

TOUJOURS des pourparlers? Nous ne jouerons donc point?
La table est entourée, et Julie a pris place.

CLÉON.

Julie?

CARTON.

Elle t'attend.

CIDALISE, *à Cléon.*

A-t-elle encor l'audace
De venir me braver?... Mais...

CLÉON, *l'interrompant.*

On l'en punira;
Et de tous ses mépris le jeu nous vengera.

CIDALISE.

Oui, vengeons-nous ainsi de qui nous importune,
Et, guidés par l'amour, courons à la fortune.
(*Elle lui donne la main, et elle passe avec lui et Carton dans l'intérieur de l'appartement.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FINETTE, *seule.*

O CIEL ! vit-on jamais un revers plus funeste ?
Pauvre Cléon ! tu viens de jouer de ton reste ;
Te voilà ruiné sans ressource... Le sort
Paroît avec l'amour être aujourd'hui d'accord
Pour punir l'inconstance, et pour venger Julie.

SCÈNE II.

LE BARON, FINETTE.

LE BARON.

EH bien ! a-t-on fini cette grande partie ?
Ma fille en étoit-elle ?

FINETTE.

Oui, monsieur, sûrement.

LE BARON.

A-t-elle eu du bonheur ?

FINETTE.

Épouvantablement.

LE BARON.

L'expression est neuve.

FINETTE.

Et conforme à l'histoire.
Je l'ai vue arriver, et j'ai peine à la croire.

Quand vous en douteriez, vous m'étonneriez peu.
Ma maîtresse attendoit que l'on se mît au jeu.
En entrant, Cidalise et Cléon l'ont brusquée,
Et par cent traits malins l'ont vivement piquée.
Plus elle étoit tranquille, et plus on la railloit;
Mais, sans rien répliquer, comme Cléon tailloit,
Elle s'en est vengée en tentant la fortune.
L'inconstant, qui trouvoit sa présence importune,
Et vouloit s'en défaire en la poussant à bout,
L'excitoit à risquer, offrant de tenir tout.
« Eh bien! a dit madame, il faut vous satisfaire.
« Ruinez-moi, monsieur, si cela peut vous plaire.
« Je mets mille louis sur ces trois cartes-là. »
Elle gagne d'abord. Très piqué de cela,
Cléon, pour réparer une perte si dure,
Lui fait autre défi; toujours même aventure.
Jusqu'au trente et le va leur fureur les conduit.
Plus Cléon risque et tient, plus le malheur le suit.
D'un sang-froid merveilleux, ma prudente maîtresse,
Pour le mettre au néant, épuise son adresse.
Enfin, elle a gagné tout ce qu'elle a risqué;
Et jusqu'à quatre fois elle l'a débanqué.

LE BARON.

La fortune aujourd'hui paroît bien équitable.

FINETTE.

Cléon jure, il fulmine, il renverse la table;
Et, jetant sur Julie un regard furieux:
Barbare, lui dit-il, ôtez-vous de mes yeux.
Elle, sans s'émouvoir, fait emporter sa proie.
Et la suit, sans marquer ni tristesse, ni joie.
A peine sommes-nous dans votre appartement
Que l'on vient la prier, avec empressement,

De la part de Cléon, d'excuser sa furie,
Et de rentrer chez lui. Ma maîtresse attendrie
Ne sait quel parti prendre, et balance long-temps.
Un messager pressant vient d'instants en instants.
Elle rejoint Cléon, lui parle, le console.
« Madame, lui dit-il, je vous donne parole
« Que quand sur moi le sort épuiseroit ses coups,
« J'expirerois plutôt que de m'en prendre à vous.
« Mon respect en répond, l'honneur me le commande ;
« Mais je veux ma revanche, et je vous la demande. »

LE BARON.

Ciel!

FINETTE.

Pour s'expédier, il lui propose un jeu
Dont l'inventeur, je crois, mériteroit le feu.

LE BARON.

De quel jeu parles-tu?

FINETTE.

C'est au trente et quarante
Que Cléon a trouvé la fortune constante
A le faire périr. Argent, billets, contrats,
Meubles, carrosse, hôtel, tout a passé le pas,
Devant trente témoins consternés de sa perte,
Et tous prêts à laisser cette maison déserte,
Où pour plumer leur dupe ils n'ont plus nul moyen ;
Car tout est à madame, et Cléon n'a plus rien.

SCÈNE III.

JULIE, LE BARON, FINETTE.

LE BARON, *à Julie.*

Ce que j'apprends ici me paroît incroyable :
Y dois-je ajouter foi ?

JULIE.

Rien n'est plus véritable,
J'ai ruiné Cléon. Ma rivale en fureur
Est, encor plus que lui, sensible à son malheur.
Elle pleure, elle crie, elle se désespère.
Moi, pour ne point aigrir leur haine et leur colère,
Je viens de les laisser en proie à leurs transports.
Toute la compagnie a fait de vains efforts
Pour adoucir l'excès de leur douleur profonde ;
Ils n'écoutent plus rien, et brusquent tout le monde.
Enfin, grâces au ciel, mon triomphe est parfait.
Il faut voir maintenant quel en sera l'effet ;
Si tous ces grands amis, qu'attiroit la fortune,
Voudront avec Cléon faire bourse commune,
Comme ils l'en ont flatté quand il étoit heureux,
Et si j'ai, de tout temps, bien ou mal jugé d'eux.
Cidalise, surtout, est ce qui m'intéresse :
Elle peut à présent lui prouver sa tendresse.
Le bonheur nous expose à des dehors trompeurs ;
Mais c'est dans le malheur qu'on éprouve les cœurs.

LE BARON.

Cléon devroit mourir de douleur et de honte....
Je sors pour informer le bon-homme Géronte
De cet évènement, et je reviens ici
Pour voir quelle sera la fin de tout ceci.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

JULIE, FINETTE.

FINETTE.

COMMENT prétendez-vous user de la victoire?

JULIE.

Je n'en sais rien encor.

FINETTE.

Ma foi! j'ai peine à croire
Qu'il reste à votre amant d'autres amis que vous.

JULIE.

Et c'est ce qui rendra mon triomphe plus doux.

FINETTE.

Plus doux? Vous me semblez bien âpre à la vengeance.
Voulez-vous de Cléon augmenter la souffrance?
Il vous doit, tout au moins, faire compassion,
Et vous ne me marquez aucune émotion.

JULIE.

Le temps amène tout.

FINETTE.

Tout franc, je vous admire:
Se peut-il que sur vous vous ayez tant d'empire?
Pouvez-vous d'un amant savourer le malheur?

JULIE.

Je veux voir quel effet il fera sur son cœur.
Son sort va désormais dépendre de lui-même:
S'il est digne de moi, tu verras si je l'aime.

FINETTE.

Il est assez puni, madame, en vérité.

JULIE, *en souriant.*

Il ne sait pas encor qu'il est déshérité;
Et, pour l'éprouver mieux, je prétends qu'il l'apprenne.

FINETTE.

De votre bouche ?

JULIE.

Non, Finette, de la tienne.
Saisis l'occasion de l'informer du fait,
Et devant Cidalise. On verra, par l'effet,
Que, loin qu'à son égard je sois dure, insensible,
J'use pour le guérir d'un secret infaillible.

FINETTE.

Je commence, madame, à penser comme vous.
Employer pour cela des remèdes trop doux,
Ce seroit tout gâter. Il faut, d'une main sûre,
Tailler, couper, percer, pour achever la cure.
Je vais armer mon cœur d'un peu de dureté,
Et tâcher d'opérer avec dextérité.
Pour éloigner d'ici la troupe qui nous lasse,
Je veux à votre amant donner le coup de grâce...
Laissez-moi faire; il vient.

SCÈNE V.

CLÉON, JULIE, FINETTE.

CLÉON, *d'un air furieux, parlant à quelqu'un dans la coulisse, et qu'on ne voit pas.*

Non, ne me suivez pas :
Je veux lui parler seul.

FINETTE, *bas, à Julie.*

Fuyez, doublez le pas ;
Il est hors de lui-même !

CLÉON, *à Julie, qu'il voit vouloir l'éviter, et qu'il arrête.*

Un moment d'audience.

Eh quoi! d'un malheureux vous fuyez la présence?
Barbare! ingrate!... Eh bien! me voilà ruiné.
De votre propre main je suis assassiné.
Vous triomphez.

JULIE.

Le sort....

CLÉON, *l'interrompant.*

Vous triomphez, ingrate!
Oui, malgré vous, je sens que ma fureur vous flatte.
Ce qui me désespère, est un charme pour vous.
J'écoute mon respect : il retient mon courroux;
Mais je veux une fois vous dire ma pensée.
Vous n'avez jamais eu qu'une âme intéressée.
Vous n'aimiez point Cléon; vous adoriez son bien.
Son malheur vous l'assure, et Cléon n'est plus rien.
Je vais à mes amis demander un asile,
En vous laissant chez moi triomphante et tranquille.
Tandis que mes malheurs combleront vos souhaits,
Je ferai mon bonheur de ne vous voir jamais.
Dans mon désastre affreux c'est ce qui me console;
Et j'espère...

(Julie fait à Cléon une profonde révérence, et sort.)

SCÈNE VI.

CLÉON, FINETTE.

CLÉON.

Elle sort... sans dire une parole :
Voilà son dernier coup, l'outrage et le mépris.

FINETTE.

Ne vous emportez point, et calmez vos esprits.

CLÉON.

Moi! je me calmerois, lorsque sa barbarie,
Son sang-froid insultant rallument ma furie?

SCÈNE VII.

CIDALISE, CLÉON, FINETTE.

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah! madame, venez soulager ma douleur,
Et rendez-vous enfin maîtresse de mon cœur.
Il brûle d'être à vous; achevez votre ouvrage.
Ne lui permettez plus un indigne partage;
Sauvez-le de lui-même; il s'offre à vos attraits,
Et se livre en vos mains, pour n'en sortir jamais.

CIDALISE.

Quoi! vous doutiez encor que j'en fusse maîtresse?...
Sentez-vous pour Julie un retour de tendresse?
Elle l'a mérité.

CLÉON.

Je vais la détester...
Désormais tout à vous, j'ose vous protester...
(Voyant que Cidalise a un air contraint et embarrassé.)
Vous ne m'écoutez point?

CIDALISE, *montrant Finette.*

Non, car on nous épie.

FINETTE.

Moi?... Tout ce que je vois me fait haïr Julie;
Et, pour mieux vous prouver à quel point je la hais,
Je vais vous découvrir les beaux tours qu'elle a faits...
Mais je n'ose.

CIDALISE.

Pourquoi?

FINETTE.

Si je vous le révèle
Je m'en vais vous causer une douleur mortelle.
Vous aimez trop Cléon, vous devez trop l'aimer
Pour soutenir ce choc.

CIDALISE.

Achève... Il faut s'armer
De courage... Quel coup va l'accabler encore?

FINETTE.

Il peut le supporter, parce qu'il vous adore,
Et qu'il retrouve en vous le généreux appui
D'un bon cœur, déja prêt à s'immoler pour lui.
Que feroit-il sans vous? son oncle l'abandonne.

CLÉON, *à Cidalise.*

Ah! ne le croyez pas; je sais qu'il me pardonne.

FINETTE.

Non, il vous a trompé, pour se venger de vous;
Et ses feintes douceurs vous cachoient son courroux.

CLÉON.

Quoi donc?

FINETTE, *d'un air affligé.*

Le méchant oncle!... Ah! quelle âme traîtresse!
Quel fourbe! il assassine au moment qu'il caresse...
Oui, monsieur, dans l'instant que cet oncle malin
Vous disoit cent douceurs d'un air tendre et benin,
Il venoit de signer votre ruine entière,
En vous déshéritant d'une indigne manière;
Car il vous ôte tout, et même a fait serment
De ne jamais changer un mot au testament.
Votre disgrâce est pleine, infaillible, authentique,
Et Julie est, monsieur, sa légataire unique.

CLÉON.

Julie?... A-t-elle pu pousser l'indignité?..

FINETTE, *l'interrompant, en prenant un ton furieux.*

Rien ne peut échapper à son avidité...
Et votre terre aussi, que vous avez vendue...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton d'étonnement.*

Il a vendu sa terre?

FINETTE, *d'un ton pleureur.*

Et même il l'a perdue...
Je veux dire le prix qu'il en avoit touché...
(A Cléon.)
Mais si vous saviez tout, que vous seriez fâché,
Monsieur, et que pour vous l'aventure est piquante!..
Ma maîtresse...

CLÉON.

Poursuis.

FINETTE, *hésitant encore.*

Sous le nom de Dorante...

CLÉON.

Eh bien?

FINETTE.

A fait sous main cette acquisition.
Votre terre est, monsieur, en sa possession.

CLÉON.

La perfide, au moment qu'elle m'en fait reproche,
Et que, pour l'apaiser....

FINETTE, *l'interrompant, en soupirant.*

Ah! c'est un cœur de roche:
Elle convoite tout et sait tout obtenir.
Elle a vos biens présents et vos biens à venir.
C'est son bonheur outré qui vous rend misérable,
Et qui vient d'accomplir votre sort déplorable.

Adieu... j'ai trop de peine à retenir mes pleurs,
Et madame aura soin d'adoucir vos malheurs.

(*Elle s'éloigne, les contemple quelque temps, et sort en souriant avec malice.*)

SCÈNE VIII.

CLÉON, CIDALISE.

CLÉON.

Eh bien! vous le voyez, ma disgrâce est complète.

CIDALISE, *brusquement.*

Oh! rien n'y manque.

CLÉON.

Allons, il faut faire retraite;
Quittons une maison où tout m'est odieux,
Où tout exciteroit mes transports furieux...
Juste ciel! ah! sans vous, que je serois à plaindre,
Madame!... A mon malheur rien ne sauroit atteindre;
Mais puisque vous m'aimez, mon sort me paroît doux,
Et mon cœur est flatté de n'espérer qu'en vous,
D'avoir en vos bontés un glorieux asile,
Et de pouvoir compter...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un air froid et embarrassé.*

Il seroit inutile
De vous tromper, Cléon. Je plains votre malheur;
Mais je ne suis pas libre, et dépends d'un tuteur,
Qui, dès qu'il apprendroit vos disgrâces diverses,
Vous feroit essuyer les plus rudes traverses.
Nous attendrons la mort de ce tuteur fâcheux.
Et peut-être qu'alors...

CLÉON, *l'interrompant.*

Le trait est généreux :
Il m'ouvre votre cœur, et je sens ma folie
De l'avoir cru plus sûr que celui de Julie...
Je ne vois que des cœurs doubles, intéressés,
Perfides, séducteurs...

CIDALISE, *l'interrompant, d'un ton de hauteur.*

Ah! Cléon, finissez...
Le malheur vous aigrit, la hauteur m'importune,
Et l'on doit prendre un ton conforme à sa fortune.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, CLÉON, CIDALISE.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

Bon soir, Cléon. J'accours pour te féliciter.
Ton oncle vient, dit-on, de te déshériter.
L'oncle, le jeu, l'amour, la table, les largesses
Te sauvent pour jamais l'embarras des richesses.
Comme un sage de Grèce, en méprisant le bien,
Te voilà vraiment libre et vis à vis de rien.
Parbleu! j'en suis ravi... Même sort nous rassemble,
Mon cher, et nous allons philosopher ensemble.

CLÉON, *d'un ton de colère.*

Viens-tu pour m'insulter?

LE MARQUIS.

Non, Cléon, sur ma foi!
Un revers t'a rendu tout aussi gueux que moi:
Mais ne t'afflige point, mon ami, je t'en prie,
Et je vais t'enseigner à vivre d'industrie...
Tu nous prêtois? ton tour est venu d'emprunter.
Pour y bien réussir, tu n'as qu'à m'imiter.

CLÉON.

Les hommes tels que moi tombent dans la misère,
Mais ne dégradent point leur noble caractère.
J'ai des amis encor que je puis implorer,
Et ce sera toujours sans me déshonorer...
C'est à quoi je me fixe ; ou, si tout m'abandonne,
La mort est ma ressource, et n'a rien qui m'étonne.

LE MARQUIS.

Tu te piques de gloire au comble du malheur?

CLÉON.

Est-ce être glorieux que d'avoir de l'honneur?

LE MARQUIS.

De l'honneur?... On n'en a qu'autant qu'on fait figure...
Ah ! je vois ce que c'est. Madame te rassure ;
Tu crois...

CLÉON, *l'interrompant.*

Non, mon malheur a produit son effet,
Et me rend à ses yeux un méprisable objet.
J'attendois de sa part une main secourable ;
Mais son cœur, effrayé du sort d'un misérable,
Oppose à mon espoir l'obstacle d'un tuteur,
Qui ne souffriroit pas qu'elle fît mon bonheur.

LE MARQUIS.

Qui ? lui, te traverser ?... Pitoyable défaite !
C'est un vieux idiot, un homme qui végète,
Qui ne sait ce que c'est que de rien refuser,
Et dont, comme il lui plaît, elle peut disposer.

CLÉON, *à Cidalise:*

Voilà donc ce tuteur pour moi si redoutable ?

CIDALISE, *montrant le marquis.*

Écoutez-vous un fou ?

LE MARQUIS.

C'est un fou raisonnable.

Du moins, par intervalle... Ah! je vous connois bien...
Vous le croyez perdu, parce qu'il n'a plus rien;
Mais j'ai trente moyens pour le tirer d'affaire.

CIDALISE, *ironiquement.*

Il n'a qu'à se former sur votre caractère.
Il ne sauroit manquer.

LE MARQUIS.

Rien ne lui manquera
Lorsque de vos liens il se délivrera;
Et les avis d'un fou pourroient le rendre sage.

CIDALISE.

Eh bien! pour son repos, je romps son esclavage,
Et je lui rends un cœur qu'il m'offrit à regret.

CLÉON.

Vous ne l'eûtes jamais; et toujours, en secret,
Il a penché pour celle à qui votre artifice
Avoit su m'enlever, sans l'en rendre complice.
Le ciel m'en est témoin; ce ciel qui me punit
D'avoir cru les flatteurs, et suivi mon dépit.
Vous m'aviez aveuglé; vous me rendez la vue,
Et tout mon malheur vient de vous avoir connue.

CIDALISE, *ironiquement.*

J'aime ce ton tragique, il vous sied à ravir!...
Dans vos besoins urgents il pourra vous servir....
Il ne vous reste plus que l'art de la parole,
Et je vous laisse, en paix, méditer votre rôle.

(Elle sort d'un air dédaigneux.)

SCÈNE X.

CLÉON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Cette scène m'a plu, t'a dévoilé son cœur,
Et je vais, sur-le-champ, en informer ma sœur.

(*Il fait quelques pas pour sortir.*)

CLÉON, *le retenant.*

C'est un soin superflu, je l'ai trop offensée.

LE MARQUIS.

Les femmes ont toujours quelque arrière-pensée;
Et je veux pénétrer si ma sœur, en effet,
N'a point encor pour toi quelque retour secret.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

CLÉON, *seul.*

Son cœur intéressé ne m'en croira plus digne.

SCÈNE XII.

BÉLISE, ARSINOÉ, ARAMINTE, CARTON, FLORIMON, ET PLUSIEURS AUTRES CONVIVES; CLÉON.

ARSINOÉ, *à Bélise, en montrant Cléon.*

A son mauvais destin il faut qu'il se résigne :
Il ne peut faire mieux.

BÉLISE.

Mais, quoi! déshérité,
Après qu'il s'est perdu? C'est trop, en vérité!

ARAMINTE, *à Cléon.*

Ah ! mon pauvre Cléon, que venons-nous d'apprendre ?
J'en ai presque pleuré.

BÉLISE, *à Cléon.*

Je n'ai pu m'en défendre ;
Et votre sort me fait, vraiment, compassion.

CLÉON, *attendri.*

Je n'attendois pas moins de votre affection.

CARTON, *à Cléon.*

La fortune sur toi semble épuiser sa rage :
Le remède à cela c'est d'avoir bon courage.

FLORIMON, *à Cléon.*

En effet, mon enfant, pour soutenir ce choc,
Il faut s'armer de fer, avoir un cœur de roc...
Où donc est Cidalise ?

CLÉON.

Elle est déja partie.

ARSINOÉ.

Quand on est en malheur on quitte la partie.

BÉLISE, *à Cléon.*

C'est jouer bassement.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Il le faut avouer,
Un pareil procédé n'est pas fort à louer.

ARSINOÉ, *à Cléon.*

Pour moi, je la croyois tendre et compatissante ;
Mais je me trompois bien.... Je serai plus constante...
(*A Cléon.*)
Je plains votre malheur, sans cesse le plaindrai,
Et de mes vœux ardents je vous seconderai ;

N'en doutez point. Je sens que votre sort me tue,
Et je ne saurois plus soutenir votre vue.

(Elle sort.)

SCÈNE XIII.

CLÉON, BÉLISE, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, ET LES AUTRES CONVIVES.

BÉLISE, *à Cléon.*

J'AI pour vous, à coup sûr, les mêmes sentiments,
Et vos peines pour moi deviennent des tourments....
D'un cœur trop généreux vous êtes la victime;
Mais vous aurez toujours ma plus parfaite estime.
Adieu.... Consolez-vous.

(Elle sort.)

SCÈNE XIV.

CLÉON, ARAMINTE, FLORIMON, CARTON, ET LES AUTRES CONVIVES.

CARTON, *à Cléon.*

OUI, oui, console-toi;
C'est le meilleur parti.

ARAMINTE, *à Cléon.*

Comptez toujours sur moi.

(Elle donne la main à Carton, et sort précipitamment avec lui, et elle est suivie de tous les autres convives, excepté de Florimon.)

SCÈNE XV.

CLÉON, FLORIMON.

CLÉON.

COMMENT ! dans mon malheur, voilà donc ma ressource:
On me fait compliment, et puis on prend sa course...
Ah ! mon cher Florimon, n'es-tu pas consterné
De ce que tu vois?

FLORIMON.

Non... Chacun est prosterné
Devant les gens heureux. Sont-ils dans la misère?
On les plaint, tout au plus; et l'on croit beaucoup faire.

CLÉON.

Ce sont là les amis qu'on espère trouver :
Tu m'as dit qu'au besoin je pourrois t'éprouver...

FLORIMON, *l'interrompant brusquement.*

Tu m'éprouves aussi... Je m'en vais.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

CLÉON, *seul.*

AH ! le traître !
Avec quelle impudence il ose méconnoître
Un ami toujours prêt à l'aider...Quelle horreur !
Sont-ils donc tous d'accord pour me percer le cœur?

SCÈNE XVII.

LE COMTE, CLÉON.

CLÉON, *allant au-devant du comte, qui veut l'éviter.*

CHER ami! savez-vous jusqu'où va ma disgrâce?
Déja de mon malheur tout le monde se lasse.
Je n'ai plus d'amis.

LE COMTE, *en souriant.*

Quoi! pensiez-vous en avoir?

CLÉON.

Ah! que je m'abusois!... J'en suis au désespoir.

LE COMTE.

Modérez, croyez-moi, cette douleur profonde.
Ce qui se passe ici n'est que le train du monde.
Vous vous êtes trompé jusqu'à ce triste jour,
En vous imaginant qu'on vous faisoit la cour.
Ce n'étoit point à vous, c'étoit à vos richesses.
On vouloit partager vos plaisirs, vos largesses.
On trouvoit tout chez vous : on n'y trouve plus rien;
Et l'on perd ses amis en perdant tout son bien...
Le monde est fait ainsi, j'en ai l'expérience.
Suivez donc le torrent, et prenez patience.

CLÉON.

Étiez-vous donc aussi de ces amis trompeurs?

LE COMTE.

Moi?... j'étois comme un autre au rang de vos flatteurs...
Mais vous n'en aurez plus. Grâce à votre misère,
Chacun à votre égard va devenir sincère.

CLÉON.

Eh quoi! m'attendiez-vous à cette extrémité
Pour m'oser librement dire la vérité?

LE COMTE.

On ne se fait aimer que par les complaisances...
Mais ne vous plaignez plus des fausses apparences.
Si ce qu'on dit est vrai... je ne suis pas un sot...
On m'a berné pourtant comme un franc idiot...
Les plus fins sont trompés; et cette indigne veuve,
Qui vous a tout ravi, m'en fait faire l'épreuve.

CLÉON.

Comment?

LE COMTE.

Je l'adorois. Sur un espoir flatteur,
J'ai tâché par vos dons de m'acquérir son cœur.
Je les sollicitois, de concert avec elle;
Mais ils ne m'ont acquis qu'une haine mortelle,
Et l'indignation, les rebuts, les mépris,
Des efforts que j'ai faits viennent d'être le prix.
Je vous en fais l'aveu, pour vous faire connoître
Que le cœur le plus faux, le plus dur, le plus traître,
Le plus intéressé que le ciel ait formé,
Est celui de l'objet dont vous étiez charmé.
L'ardeur de s'enrichir est tout ce qui l'occupe,
Et j'ai la rage au cœur de me trouver sa dupe.
Êtes-vous donc surpris si vous l'avez été,
Comme de vos amis? Tout n'est que fausseté.
Qui croit s'en garantir, grossièrement s'abuse;
Elle règne partout, et voilà mon excuse...
Adieu.

(Il sort.)

SCÈNE XVIII.

CLÉON, *seul.*

Je ne dis rien, car je suis confondu.

SCÈNE XIX.

PASQUIN, *entrant d'un air affligé;* CLÉON.

CLÉON.

Que viens-tu m'annoncer?

PASQUIN.

Que vous êtes perdu...
Ce fripon d'intendant, pour consommer l'ouvrage,
Avec tous vos effets vient de plier bagage,
Et n'a laissé chez lui que ce billet ouvert.

CLÉON, *prenant le billet.*

(A part.)
Donne... Pour me trahir tout paroît de concert...
(Ouvrant le billet et le parcourant des yeux.)
Lisons... C'est à Gripon que ce billet s'adresse.
Il est daté de Brest,.et ceci m'intéresse...
Peut-être est-ce à mes maux un doux soulagement...
Ah! qu'il vient à propos en ce fatal moment!..
(Il lit.)
« Voici pour votre maître une triste nouvelle:
« Le vaisseau qui pour lui rapportoit un trésor,
« Par une aventure cruelle,
« Vient de faire naufrage en approchant du port. »
(A part, après avoir lu.)
Tous les malheurs sont donc enchaînés sur ma tête?
Et mon dernier espoir périt dans la tempête...
Mer barbare et perfide, autant que mes amis!...
Que vais-je faire? ô ciel!

PASQUIN.

Me seroit-il permis
De vous dire deux mots?

32.

CLÉON.

Va-t'en trouver Julie
De ma part.

PASQUIN.

Oui, monsieur.

CLÉON.

Dis-lui que je la prie
De payer tous mes gens, et de les renvoyer.

PASQUIN, *sanglottant.*

L'affaire est faite, on vient de les congédier.

CLÉON.

Et toi?

PASQUIN.

Je ne sais point ce que l'on me destine...
Mais, qu'on me chasse ou non, mon pauvre cœur s'obstine
A ne vous point quitter; et, jusques à la mort,
Je suis bien résolu de suivre votre sort.

CLÉON.

Que feras-tu de moi?... je suis un misérable.

PASQUIN.

Le peu que je possède...

CLÉON, *l'interrompant, à part.*

Ah! ce trait-là m'accable!...
Voilà le seul ami qui me demeure... Ingrats!
Et cet exemple-là ne vous confondra pas!...
(*A Pasquin.*)
Va-t'en... Laisse-moi seul au fond du précipice...
Donne-moi ce fauteuil... C'est le dernier service
Que j'exige de toi.

PASQUIN, *lui prenant la main, et la lui baisant.*

Mon cher maître!

CLÉON.

Va, sors,

Et tu m'obligeras.

(Pasquin lui approche un fauteuil, et puis se retire.)

SCÈNE XX.

CLÉON, *seul, se jetant dans le fauteuil.*

INUTILES remords!
Pourquoi me tourmenter?... O raison trop tardive!
Que ne prévenois-tu le malheur qui m'arrive?

SCÈNE XXI.

JULIE, *entrant doucement et écoutant, d'abord, dans le fond;* CLÉON.

CLÉON, *se croyant seul.*

JE suis abandonné, trahi, déshérité;
Et, pour comble de maux, je l'ai bien mérité....
Compter sur des amis, quelle étoit ma folie!
Je leur pardonne à tous.... Mais, vous, mais, vous, Julie,
Vous que j'ai tant aimée, et que j'adore encor,
Pouvez-vous me livrer aux rigueurs de mon sort?...
C'est là ce qui me tue!... Une fausse inconstance
A-t-elle mérité cette horrible vengeance?
Les fureurs d'un amant, par vous-même abîmé,
Devroient-elles?... Jamais vous ne m'avez aimé.
L'effet confirme trop un si juste reproche...
Jouissez de ma mort; je la sens qui s'approche...

(Il se lève, et tire son épée.)

Qu'elle vient lentement!... Il faut la prévenir;
Et, grâce à ma fureur, mes tourments vont finir....

(Il veut se frapper.)

JULIE, *le retenant.*

Que faites-vous, Cléon?

CLÉON.

O ciel! c'est vous, Julie?
C'est vous qui m'empêchez de m'arracher la vie?
Pourquoi ce soin?... Songez qu'il ne me reste rien.

JULIE.

Ingrat! vous avez tout, puisque j'ai votre bien.
Lorsque vous m'accusiez d'une âme intéressée,
Que ne pouviez-vous lire au fond de ma pensée!
J'ai tâché de vous perdre, afin de vous sauver;
Et vous ai tout ravi, pour vous le conserver.
A votre aveuglement c'étoit le seul remède.
Vous êtes maître encor de ce que je possède.
Mon cœur, mon tendre cœur vous l'offre avec transport!...
Il ne sauroit sans vous goûter un heureux sort.
Vous êtes le seul bien qu'il estime, qu'il aime;
Il vous rend tout le vôtre, et se livre lui-même.
Recevez-le, Cléon, en recevant ma foi;
Vivez heureux, content, et vivez avec moi.

CLÉON, *se jetant aux pieds de Julie.*

Adorable Julie!.. ah! vous me percez l'âme!..
J'adorois vos appas, votre vertu m'enflamme.
Elle me fait mourir de honte et de regret!

JULIE, *le relevant.*

Levez-vous.... Grâce au ciel, j'ai trouvé le secret
De guérir vos erreurs, de vous rendre à vous-même
Et de vous faire voir à quel point je vous aime...
Allons chercher mon père... Instruit de mon dessein
Il va vous assurer et mon cœur et ma main.
Votre oncle en est charmé.... Mon frère rentre en grâce.
De nos divisions la discorde se lasse;

Un ciel pur et serein nous présage un doux sort,
Et la tempête, enfin, nous a mis dans le port.

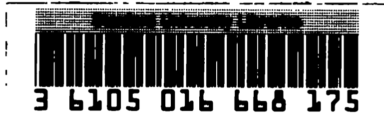
CLÉON, *lui donnant la main.*

Mon repos, mon bonheur sont votre heureux ouvrage.
Pour comble de bienfaits, vous m'avez rendu sage;
Et je vais éprouver, dans les plus doux liens,
Qu'une femme prudente est la source des biens.

FIN DU DISSIPATEUR.

TABLE
DES PIÈCES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SEPTIÈME VOLUME.


3 6105 016 668 175


302100

